

# Le Samedi

VOL. X. No 19  
MONTREAL, 8 OCTOBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

AU BON VIEUX TEMPS



LA COQUETTE DU VILLAGE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 8 OCTOBRE 1898

## LES FÊTES DE QUÉBEC



HON. SIR WILFRID LAURIER,  
Premier Ministre du Dominion, Grand-Croix de la Légion d'Honneur.  
(Voir pages 6 et 7.)

## PRIME GRATUITE

Le SAMEDI a inauguré un nouveau système de prime gratuite à ses lecteurs et lectrices.

Dans chaque numéro chacun de nos lecteurs ou abonnés désirant recevoir une CONSULTATION GRAPHOLOGIQUE, n'aura qu'à découper le coupon inséré à la 30e page du journal et nous l'adresser avec, sur une feuille de papier blanc non rayé, trois lignes de son écriture et sa signature (nom et paraphe).

Dans un prochain numéro il pourra lire, sous le pseudonyme qu'il aura bien voulu prendre, une appréciation raisonnée de son caractère, de ses goûts et de ses aptitudes.

Les réponses aux lettres parvenues avec le Coupon No 18 seront insérées dans le No 20 du SAMEDI.

Adresser les demandes à :

MADAME T. D'ASTOUR,  
Le "Samedi."

## GERBE DE PENSÉES

On est assez bien partout pour souffrir.

x

Il ne faut pas dire : après nous la fin du monde ; mais on peut dire : la fin d'un monde.

x

L'argent est comme le temps perdu ; on a beau courir après, on ne le rattrape jamais.

x

La beauté ne se discute pas ; elle n'a qu'à paraître pour exister ; elle s'affirme comme le mouvement se prouve en marchant.

BIBLIOPHILE.

## DANGEREUX

Tommy.—Je vous avertis que vous feriez mieux de ne pas aller en chaoupe avec Berthe.

L'amoureux (fiancé de Berthe).—Pourquoi cola, Tommy ?

Tommy.—Parce qu'elle a dit qu'elle vous jetterait pardessus bord à la première occasion.

## IL NE JURAIT JAMAIS

L'avocat.—Vous jurez que le prisonnier fumait sa pipe, à ce moment ?

Le témoin.—Non, monsieur ; je ne jure jamais, c'est contro mes habitudes. Mais, si vous voulez, je parirai \$5 contre \$1 que je l'ai vu fumer sa pipe.

## UN BON RENSEIGNEMENT

L'étranger (poli).—Puis-je vous demander, monsieur, qui habite dans cette magnifique maison ?

Le passant (non moins poli).—Mais certainement, monsieur.

L'étranger.—Qui est ce, monsieur ?

Le passant.—Je l'ignore complètement, monsieur.

## SON BUT

L'ami.—Mais, s'il ne reste aucun espoir de le sauver, quel est votre but en faisant cette opération ?

Le docteur.—Gagner \$100.

## PLUTOT LA MORT

Le régisseur.—Perdez vous la tête ! Vous débitez votre rôle en riant au milieu de la scène la plus pathétique de la pièce ! au moment où vous allez mourir !

L'acteur.—C'est que, voyez-vous, avec les salaires que vous nous payez, la mort nous paraîtrait agréable.

## SA RÉPONSE

Monsieur.—N'est-il pas étrange de voir que les plus grands fous épousent toujours les plus jolies femmes ?

Madame (se rengorgeant).—Flatteur, vas !

## PAS ÉTONNANT

Le magistrat.—Vous êtes un bien triste personnage, mon pauvre homme. Comment se fait-il que vous en soyez rendu à vous vêtir de pareilles loques ?

Le prisonnier (avec orgueil).—J'ai battu trois policemen, Votre Honneur.

## IL N'Y A RIEN GAGNÉ

Bouleau.—Avez-vous recouvré la pièce de trente sous qu'avait avalée votre fils ?

Rouleau.—Non. Le médecin l'a gardée pour se payer de son dérangement.

## AMÉNITÉS

Eva.—Je t'assure, ma chère, que ce n'est pas facile de plaire à mon mari !

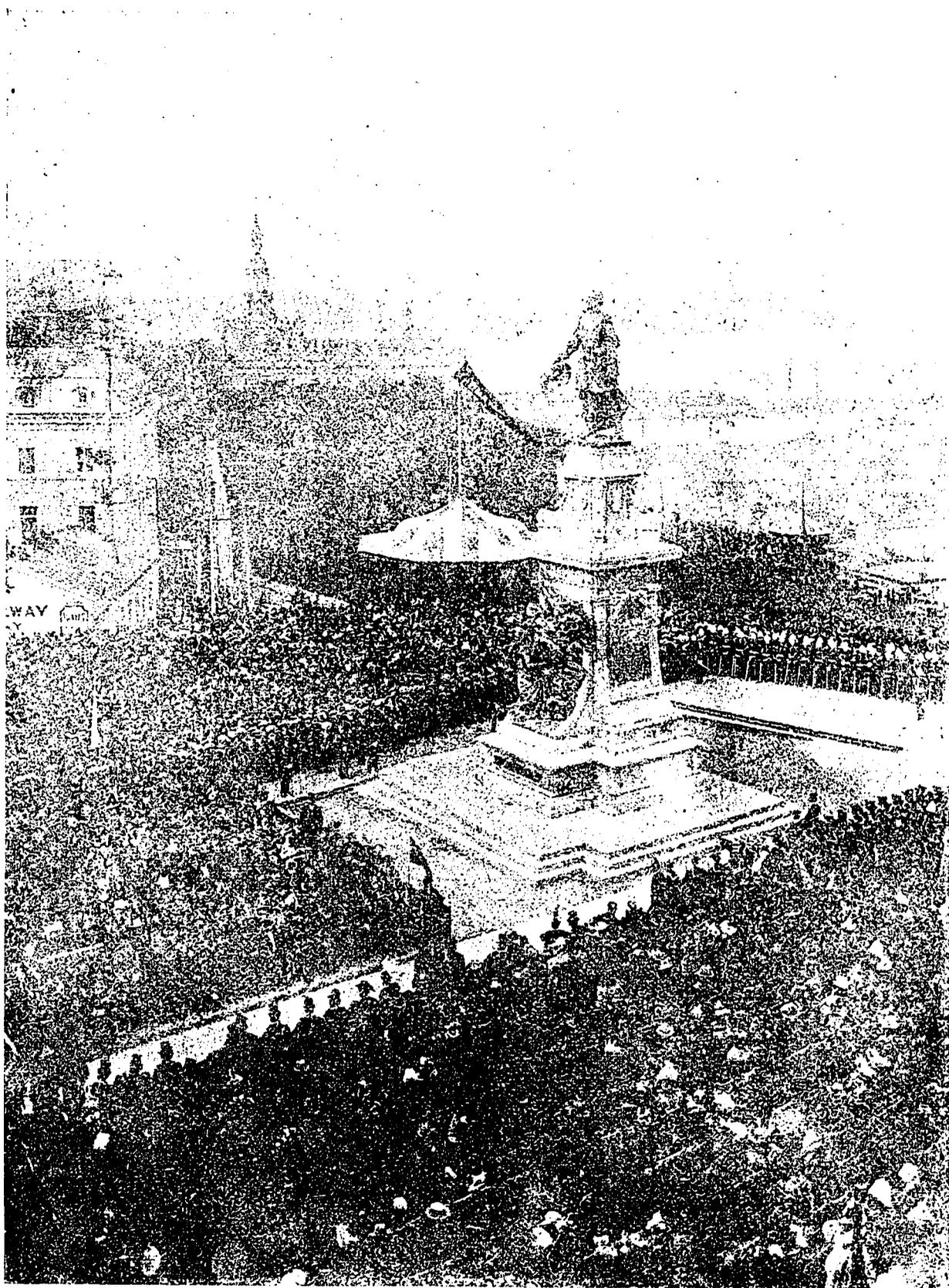
Alicz.—Il a dû bien changer depuis votre mariage.

## LES FÊTES DE QUÉBEC



MGR J. C. R. LAFLAMME,  
Rector de l'Université Laval de Québec, Chevalier de la Légion d'Honneur.  
(Voir pages 6 et 7.)

## LES FÊTES DE QUÉBEC



LE MONUMENT DE CHAMPLAIN. — ( Voir pages 4 et 7. )

## INSTANTANÉS

LXXII

LES FAÏNES

L'automne arrive à grands pas.

Le ciel est clair et le refroidissement de la nuit vient d'amener les premiers givres.

Tout autour de la forêt, des jonchées de feuilles, — jaune clair et rouge foncé, — étendent leur tapis diapré au pied des arbres subitement dépouillés.

Hier encore tout était revêtu de feuillage, mais une nuit a suffi pour changer l'aspect de tout un canton.

La verdure des chênes — toute défratchie et recroquevillée — tient bon encore ; mais celle des hêtres, aux superbes frondaisons d'un brun doré, a presque complètement disparu, et seuls quelques rares essaims de feuilles jaunes, tournoient un moment dans un clairrai de soleil avant de tomber silencieusement à terre.

Les faïnes mûres se détachent par milliers — jonchant le sol de leurs rugueuses capsules. —

C'est l'aubaine attendue des pauvres villages forestiers ; la provision, recueillie par les femmes et les enfants, qui donnera au foyer l'huile

savoureuse et qu'iront récolter, en cette fin de saison, des hordes entières de villageois.

Dès le matin, sont parties les familles munies de leur repas ; elles ont gagné joyeusement les beaux hêtres bien affrûtés sous lesquels sont étendus des draps blancs.

Puis la cuoilette commence, et les gaules agiles, maniées par les jeunes garçons, font grêler sur la toile les appétissantes graines, — triangulaires et luisantes. —

Les sacs se gonflent de l'odorante récolte, tandis que le soleil — clair et courant librement sous les ramures — glisse en disques lumineux sur la feuillée, piquetée, ça et là, de quelques rares campanules ou de scabieuses aux notes bleues ou lilas.

Mésanges et rouges gorges susurront dans les alisiers et une joie bruyante court à travers les tranchées et les grands couverts. SILVIO.

## PAS DE RÉGLE SANS EXCEPTION

*Billentoc.* — Il m'a été affirmé que règle générale, les jeunes avocats attendent un an avant que les affaires ne viennent.*Laripète.* — Alors, Laplatine est une exception.*Billentoc.* — Comment ?*Laripète.* — Il a été obligé d'attendre dix ans.

## LE PREMIER PHOTOGRAPHE

*Willie.* — Papa, avec quoi fait-on les machines à parler ?*Son père.* — La première fut tirée d'une côte d'Adam, mon fils.

## CE QUI EST INVISIBLE

Un jeune seigneur disputait avec le cardinal de Bérulle, et s'obstinait à ne point croire aux démons, parce que, disait-il, il n'en avait jamais vu. " Si cette raison-là était bonne, lui dit malignement le cardinal, voyez ce qu'il s'en suivrait : je serais obligé de croire que vous n'avez ni esprit ni jugement, car je ne vois rien de tout cela dans ce que vous dites."

## GAGE PACIFIQUE

*La maman.* — Tu es encore allé jouer aux indiens, je suppose ? Qu'as-tu à pleurer ? T'ont-ils encore scalpé, aujourd'hui ?*Willie.* — Non, maman. Nous avons fumé le calumet de la paix.

## SIGNE CERTAIN

*Le fiancé.* — Comment savais-tu que je viendrais ce soir ? bébé.*La petite Emma.* — J'ai vu Annu enlever toutes les épingles de sa ceinture.

## LES GAGES NON PAYÉS

Un maître d'hôtel demandait à un grand seigneur de lui payer plusieurs mois qu'il lui devait.

" Je n'ai pas d'argent pour le moment, répondit celui-ci, mais soyez sans inquiétude, vos gages courent toujours.

— C'est vrai, Monsieur, dit le maître d'hôtel ; par malheur, ils courent si vite, que je n'ai pu les attraper."

## SA PENSÉE

*M. Sceptique.* — Lorsqu'un homme assure qu'il est aussi bon que n'importe lequel de ses compatriotes, crois-tu qu'il dise vrai ?*M. Pessimiste.* — Certainement non. Il se pense meilleur.

## CHASSEURS, SOYEZ PRUDENTS !



I

Je vais vous raconter l'histoire d'un sport qui, parti depuis le point du jour à la chasse, n'avait encore rien tué ; mais la providence, sous la forme d'un jeune garçon, lui apparut soudain.



II

— Combien tes oiseaux ?  
— Vingt-cinq cents chacun, monsieur.  
— Hum... Combien en as-tu ?  
— Huit.  
— Ça fait deux dollars ; tiens, les voilà.

## RÊVE DE POÈTE

Léger d'œufs, riche d'un rêve  
Sitôt que le soleil se lève  
Je vais au hasard des chemins  
Glaner des vers et des jasmains.  
Des vers pour en faire un poème,  
Des jasmains pour celle que j'aime.

Est-ce une blonde, est-ce une brune,  
A-t-elle un teint de clair de lune ?  
Est-ce Margot, est-ce Ninon,  
Lise ou quelque autre joli nom ?  
Duchesse ou bien grisette est-elle ?  
A-t-elle chiffon ou dentelle ?

D'elle, je ne sais rien, je l'aime  
Et lui veux mettre un diadème  
De roses et de liserons ;  
Puis, tous les deux nous en irons  
Par delà le pays du rêve  
Où l'on s'aime, dit-on, sans trêve.

Pour nous, les cieux étant sans voiles  
Nous visiterons les étoiles  
Et, en passant, on saluera  
Le Soleil qui nous sourira ;  
On fera de joyeuses fêtes  
D'amours folles dans les planètes.

Mais il fait froid dans ma chambrette.  
Je rêvais donc, pauvre poète.  
Je suis seul et parle d'amour.  
Je vis d'un rêve chaque jour.  
Mieux me vaudrait du pain qu'un songe.  
On ne vit pas d'un beau mensonge.

JEAN SAUVIGNY.

## CE QUI FAIT PASSER L'HEURE

DUTRIN, quarante-cinq ans, député conservateur, c'est-à-dire peu remuant.  
MME DUTRIN, femme de sport, et du précédent.  
MME LEBIGOUDES, bonne trentaine, veuve, élégante, décorative, très courue comme invitée.  
DE LA RONCHONNIÈRE, cinquante-cinq ans, ex-officier, démissionnaire après mariage riche.  
MME DE LA RONCHONNIÈRE, femme du précédent.  
LE COMTE DU POTEAU, jeune homme chic, pas très jeune.  
LARDOT, aubergiste dans un grand bourg, station de chemin de fer, à cinquante lieues de Paris.

(Un break arrive chez Lardot, amenant les six premiers personnages, qui viennent du château de La Grange, où ils ont passé deux semaines, chez les Saint-Laurent.)

LA RONCHONNIÈRE, à l'aubergiste qui s'est avancé pour accueillir le break — Vous avez reçu mon télégramme ? Un déjeuner pour six personnes, venant du château de La Grange.

LARDOT, tout en aidant les voyageurs à descendre. — Le couvert est mis dans une chambre à part.

DUTRIN. — Un bon déjeuner, j'espère ?

LA RONCHONNIÈRE. — L'important, ce n'est pas qu'il soit bon : c'est qu'il ne nous fasse pas manquer l'express. Quelle heure est-il ?

LARDOT. — Vous avez cinquante-cinq minutes.

DUTRIN. — Vite à table, aïe ! Je n'aime pas m'empiffrer.

MME DE LA RONCHONNIÈRE. — Vous voulez dire que vous n'aimez pas vous empiffrer vite.

MME LEBIGOUDES. — Moi, je me lèverai de table, qu'on ait fini ou pas fini. J'ai un grand dîner à Paris ce soir, et je tiens à y être.

DU POTEAU. — Moi j'ai promis à la duchesse d'Evergreen, qui passe pour retourner à Londres, de la mener aux Folies-Bergères.

MME DE LA RONCHONNIÈRE. — Elle va bien, notre duchesse !

DU POTEAU. — J'ai le regret de vous dire que son mari l'accompagne.

DUTRIN. — Voyons, voyons ! Mettons nous à table. Nous n'avons plus qu'une cinquantaine de minutes maintenant.

TOUS. — C'est vrai. Soyons sérieux. Ne traînons pas.

Ils passent à table. — On les sert aussitôt.

MME DUTRIN. — Quand je pense que nous avons mis deux heures pour faire vingt-cinq kilomètres ! Les Saint-Laurent sont les meilleurs et les plus aimables hôtes du monde ; seulement ils prétendent qu'ils atterrissent en poste, pour se donner le droit d'atteler des juments de ferme.

MME DE LA RONCHONNIÈRE. — De même qu'ils prétendent que leur château est historique, pour avoir le droit de ne pas le réparer.

MME LEBIGOUDES. — Si seulement ils mettaient des tapis dans les chambres !

DU POTEAU. — Moi je ne demande pas tant. Je voudrais simplement qu'ils ne se servent pas d'un pichet en terre pour m'envoyer mon eau chaude, et que leur eau chaude n'ait pas des yeux, comme leur bouillon.

DUTRIN. — Où diable avez-vous pris que leur bouillon ait des yeux ? Quand j'avalais leur potage, il me semblait toujours que j'avalais mon rince-bouche.

TOUS. — Ah ! quant à ça, on ne peut pas dire qu'ils ont un cordon bleu !

LA RONCHONNIÈRE. — Les plats sembleraient moins mauvais, s'ils étaient mieux servis. Mais le service de La Grange, oh ! la ! la !

DU POTEAU. — Je me demande où ils ramassent leurs domestiques. Mon valet de chambre me disait qu'on parle patois à Pollice.

MME LEBIGOUDES. — Je ne sais comment on y parle ; mais je sais comment on s'y tient. Ma femme de chambre a des bleus partout, assure-t-elle, à force d'avoir été pincée. Elle déclare

qu'elle ne retournera plus dans cet endroit-là.

MME DUTRIN. — Je ne vous promets pas que j'y retournerai. On s'y ennue trop. La chasse y est déplorable, et ils entretiennent si peu les chemins qu'on risque d'y mettre sa bicyclette en morceaux.

MME DE LA RONCHONNIÈRE. — Pardi ! Ce sont des chemins historiques. Henri IV y a passé. Nous ont-ils rasés avec leur Henri IV, sous prétexte qu'il a couché un soir à La Grange.

DUTRIN. — Espérons que les menus étaient plus chargés que de nos jours.

DU POTEAU. — Et que la châtelaine était plus jolie !

MME LEBIGOUDES. — Et mieux habillée !

LA RONCHONNIÈRE. — Et que le châtelain avait l'air moins malheureux, quand ses invités lui gagnaient cent sous au bezigue.

MME DUTRIN. — En somme, il est facile de voir qu'ils ne sont pas riches ; mais ce n'est pas leur faute. Ce qu'on pourrait leur reprocher, c'est de vouloir inviter du monde : tenez ; ne faisons pas les modestes, du monde au-dessus d'eux.

DU POTEAU, agacé. — Pas par la naissance, toujours. C'est une excellente famille.

MME DUTRIN. — Vous n'avez pas besoin de le dire ; ils s'en chargent. Des écussions partout !

DU POTEAU. — On ne peut pourtant pas exiger qu'ils grattent leurs propres armoiries.

DUTRIN. — Non ; mais on pourrait exiger qu'ils affirment une opinion politique en rapport avec leur nom.

MME DUTRIN. — Je n'exige rien. Je dis seulement qu'il n'est pas sage d'imposer aux gens quatre ou cinq heures de chemin de fer, sans être sûr qu'ils trouveront à l'arrivée le même confort, les mêmes habitudes, les mêmes facilités de vie qu'ils ont chez eux. Quand on n'a pas le moyen de bien recevoir, on n'invite pas.

## CHASSEURS, SOYEZ PRUDENTS ! — (Suite)



III

M. Dude. — Ah, le voilà le triomphe ; rentrer en ville avec ce chapelet d'oiseaux. Il est vrai qu'il va falloir que je dise de gros mensonges, mais ça ne compte pas,



IV

L'étranger. — Ah, monsieur, vous en avez eu une chance. Vous avez tué tout ça aujourd'hui ?

M. Dude (très digne). — Mais, certainement.

L'étranger. — Tué vous-même ?

M. Dude (avec un sourire de mépris). — Croyez-vous, bonhomme, que quand je vais à la chasse, je fasse tuer mon gibier par les autres ?

CHASSEURS, SOYEZ PRUDENTS ! — (Suite et fin)



V  
L'étranger (découvrant sa plaque).—Bien, bien, jeune homme. Je suis le garde-chasse, et comme vos oiseaux ne sont pas de saison, cela va vous coûter \$5 chacun. Venez chez le juge de paix.

VI  
M. Dule (très ennuyé).—Que le diable emporte les oiseaux, celui qui me les a vendus et le garde-chasse ; \$42 sans mes frais et encore ils m'ont confié les oiseaux.

Tous.—Ça, c'est parfaitement vrai.

LA RONCHONNIÈRE, tapant sur son assiette avec son couteau.—A la bonne heure ; mais il ne faut pas manquer l'express. (A Lardot qui paraît). Combien de temps avant le train ?

LARDOT.—Le train ? Il est passé depuis dix minutes.

—Tous.—Comment ! Et vous ne nous avez pas prévenus ? C'est une infamie ! C'est un complot ! Qu'allons-nous faire ?

LARDOT.—Je suis venu à la porte. Mais ces messieurs et ces dames avaient l'air de si bien s'amuser, que j'ai craint de les interrompre.

LÉON DE TINSEAU.

COMMENT LES GUERRES COMMENCENT

C'était un soir du mois de juillet dernier dans un boudoir de la rue Sherbrooke. M. X... paresseusement étendu sur un divan moelleux, songeait aux dernières fluctuations de la Bourse, en dégustant un pur Havana. Mme X... faisait de la dentelle, et Jules, jeune prodige de dix printemps, était plongé dans la lecture des dernières nouvelles de la guerre hispano-américaine, pendant que sa main caressait distraitement la tête d'une élégante levrette, qui, doucement fermait ses yeux de chien rêveur, en appuyant son museau allongé sur les genoux de son jeune maître.

Les tic-tac monotones d'une pendule en marbre noir, troublaient seuls, le silence d'insouciance heureuse, qui régnait dans cette chambre. Tout-à-coup, Jules leva la tête, repoussa son journal, et demanda d'un air intéressé :

—Maman, comment que ça commence les guerres ?

—Les guerres, mon garçon, ont généralement pour cause un malentendu, ou une impertinence de la part d'une nation envers une autre, dit tranquillement Mme X... Tiens, voici un exemple, continua-t-elle. Suppose que l'ambassadeur anglais, dans un moment de colère, foule aux pieds le drapeau américain. Eh bien...

—Ma chère, interrompit M. X..., tu sais bien qu'un Anglais ne se permettrait pas une chose...

—Je te demande pardon, interrompit à son tour, Mme X... Les Anglais sont capables de tout.

—Tu te trompes, ma chère.

—Je ne me trompe pas, monsieur. Et s'il vous plaît ne m'interrompez pas.

—Mais, tu vas mettre Jules sous une fausse impression.

—Je sais ce que je dis, monsieur.

—Et moi aussi, madame.

—Je ne vous permettrai pas de m'appeler madame !

—Je suis libre de vous appeler comme je voudrai.

—Vous êtes un polisson.

—Et vous, une buse.

A cette phase de la discussion, Jules reprit son journal, et avant de continuer sa lecture :

—Maman, ça suffit : je sais maintenant comment ça commence, les guerres.

FURET.

UNE GAFFE

Un jeune homme de la Touraine, venu à Paris, après le baccalauréat, sous prétexte d'étudier la médecine, se livre depuis son arrivée à une noce à tout casser.

Voilà que son bonhomme de père, un propriétaire foncier, a la malencontreuse inspiration de venir voir son fils. Il descend rue Madame, précisément dans un petit hôtel qu'habite l'étudiant pour rire.

—Rodolphe, lui dit-il, tu sais que je ne connais pas Paris.

Nous allons consacrer la semaine à visiter les monuments de la capitale.

—Bien dit, cher papa. Allons-y, comme on dit au Palais de justice.

Ils se promènent donc en zigzags, de l'air de gens dont le portemonnaie est bien garni.

Hier, rive gauche, le hasard de leur promenade les amène devant une grande bâtisse à colonnes.

—Rodolphe, qu'est-ce que c'est que cet édifice là ? demanda négligemment l'honnête provincial.

—Ma foi, papa, répond l'étudiant, je ne le sais pas. Je vais le demander au commissionnaire du coin.

Et il interroge l'industriel en plein vent, qui répond d'une voix bien timbrée :

—Ça, monsieur ? c'est l'École de médecine.

Tête du papa.

GYLDE DESGRANGES.

PAS TOUJOURS VRAI

L'aupin.—Vous pouvez toujours juger un homme d'après les gens qu'il fréquente.

Balège.—Que dire d'un géolier, alors ?

EN TEMPS D'ÉLECTION

M. Hautegomme.—Marianne, vous rappelez-vous que lorsque je vous ai engagée je vous ai recommandée de ne pas ouvrir la porte aux personnes d'apparence suspecte ?

Marianne.—Oui, monsieur.

M. Hautegomme.—Marianne, je désire contremander cet ordre. A partir d'aujourd'hui, vous ferez entrer tout le monde au salon ; vous offrirez des cigares, du vin et des gâteaux à chaque visiteur, sans vous occuper s'il est bien habillé ou non. (Et comme la pauvre fille ouvrait de grands yeux, M. Hautegomme ajouta :) C'est que, voyez-vous, Marianne, il n'est pas improbable que je sois candidat aux prochaines élections du Parlement.

IL A SAISI LE JOINT

Monsieur.—Eh bien, comment trouvez-vous ce site ?

Madame (ravie).—Oh, mon cher, je suis muette d'admiration.

Monsieur.—Je n'ai rien de mieux à faire que d'établir ici ma résidence.

RAISON PROBANTE

Laure.—Albert prétend qu'il ne croit pas un mot de ce que vous dites.

Alice.—Cela n'est pas étonnant, je lui ai dit que je ne l'aimais pas.

LA FORCE DE L'HABITUDE

C'était une fort gentille jeune fille, très vive, très ingénieuse. Elle écrivait des annonces pour une grande maison de mode. Son esprit était tellement absorbé par son occupation quotidienne, qu'un jour, écrivant à son fiancé pour lui demander de venir la voir, elle termina sa lettre par ces mots : " Venez de bonne heure, pour éviter la foule."

UN DIPLOMATE



Le tramp Mungeler.—Oui, madame. Quoique pauvre, je suis un grand physionomiste et je sais par expérience qu'il n'y a que les belles femmes qui font la charité. C'est pourquoi je ne m'approche d'une maison que lorsque je vois une jolie femme à la fenêtre.

Mme Gobetout.—Quel don merveilleux vous avez ! Attendez un moment. Je veux vous faire goûter l'un de mes pâtés, pendant que j'irai en haut chercher de la monnaie.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL



SON EXCELLENCE L. A. JETTÉ,  
Lieut.-Gouverneur de la Province de Québec,  
Commandeur de la Légion d'Honneur.



LORD ABERDEEN,  
Gouverneur Général.



HON. S. N. PARENT,  
Maire de Québec

## LES FÊTES DE CHAMPLAIN

Les fêtes de l'inauguration, à Québec, du monument élevé à la gloire de Samuel Champlain, ont eu lieu avec un éclat tout particulier, éclat emprunté, tant à la qualité des orateurs qui ont prêté le concours de leur éloquence à la cérémonie, qu'au nombre des corps constitués qui y étaient représentés.

Outre l'aspect martial apporté par les troupes de toutes armes formant la garde d'honneur, les brillants uniformes des états majors et des équipages des vaisseaux de guerre anglais et américains (le navire français avait dû, malheureusement et vu le changement apporté à la date de la cérémonie, partir avant l'inauguration), tout ce que la province de Québec compte de notabilités dans tous les genres y était représenté.

C'est Son Honneur le juge Chauveau, président du comité du monument, qui, le premier prend la parole pour présenter une adresse à Son Excellence lord Aberdeen, gouverneur général du Canada.

Son Excellence y répond dans d'excellents termes et son allocution est soulignée et accompagnée de nombreux applaudissements.

Puis la parole est donnée à son Excellence le Consul général de France, M. A. Kleczkowski, représentant spécial du Président de la République française qui, dans un discours où il prend pour sujet l'âme française et la douce langue de notre ancienne mère patrie, s'élève aux plus hauts sommets de l'éloquence oratoire.

Le lieutenant gouverneur, l'honorable juge Jetté, prononce alors une très vibrante allocution, suivie du magistral discours de l'honorable Sir Wilfrid Laurier, saluant la statue du fondateur de Québec et lançant aux échos de la terre française les accents de sa voix si harmonieusement rythmée.

L'hon. juge Routhier, a ensuite, comme toujours, trouvé le chemin des cœurs par un discours d'une fort belle facture qu'il termine par un touchant tableau de la mort de Champlain, survenue le jour de Noël de l'année 1636.

Par une courtoisie exquise envers la patrie du héros de la fête et la province de Québec, et sur le désir exprimé par Son Excellence lord Aberdeen, tous ces discours ont été prononcés en français et tous ont soulevé d'unanimes applaudissements de l'auditoire d'élite devant lequel a eu lieu la belle cérémonie de l'inauguration.

L'honorable M. Duffy, pour nos compatriotes de langue anglaise, très largement représentés, parle alors dans la langue de Shakespeare. Il dit que le héros de la fête n'appartient pas seulement à la France et aux Canadiens-français, mais bien à l'humanité tout entière. Remontant la carrière aventureuse de Champlain, il termine en disant que l'illustre découvreur était, en tout point, digne des honneurs qui viennent de lui être rendus.

Le discours de M. Duffy est, comme les précédents, fortement applaudi. Assistaient à cette magnifique cérémonie :

Lord Aberdeen, gouverneur général du Dominion et Lady Aberdeen ; Son Excellence le consul général de France, représentant spécial du Président de la République française, M. A. Kleczkowski.

Mrs Tétu, T. E. Hamel, Marois, B. Paquet, J. C. K. Laflamme, et un grand nombre de membres des clergés catholiques et protestants.

Les honorables Sir Wilfrid Laurier, I. Tarte, Fitzpatrick, Borden, Dobell et Fisher, ministres fédéraux.

Les honorables M.M. Marchand, Archambault, Robidoux, Déchéne et Turgeon, ministres de Québec ; les hon. Hardy et Harcourt, d'Ontario.

La délégation civique de Montréal, ayant à sa tête Son Honneur M. R. Préfontaine.

Son Honneur M. Parent, maire de Québec et les maires de Lévis et de St-Hyacinthe.

Les consuls Henry, Lévassour, A. C. Joseph, Carbray, Hecker, Schwartz et Fréchette ; M. Duchatel de Montrouge, chancelier du consulat général de France.

Les commissaires internationaux. Les juges Casault, Mathieu, Piamondon, Choquette, Loranger, Pelletier, Blanchet, Langelier, Déry. Les délégués du Conseil de l'Instruction publique. La cour d'Amirauté, ayant à sa tête le lieutenant-général lord William Seymour. Les officiers des vaisseaux anglais *Renown*, *Talbot*, *Indefatigable*. Ceux du vaisseau américain *Marblehead*. Les sénateurs, conseillers législatifs, députés fédéraux et députés provinciaux. Délégations militaires. Délégation des employés publics de Québec, etc., etc., etc.

Il nous est malheureusement impossible de reproduire *in extenso* tous les discours qui ont fait, de la fête du dévoilement de la statue de Champlain, un véritable tournoi d'éloquence et les analyser serait un crime. Nous nous bornerons à reproduire celui du représentant de la France, M. le consul général A. Kleczkowski, véritable bijou littéraire d'une sublime envolée, chantant l'âme de la France et célébrant la langue si claire et si vibrante qu'a su conserver, comme une sainte relique, la population Canadienne-Française de la province de Québec.

### DISCOURS DE M. LE CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE

“Messieurs,

A cette cérémonie imposante j'ai l'honneur de représenter le Président de la République française. Vous avez désiré qu'il fût associé à l'inauguration du monument élevé par la piété généreuse des Canadiens à Samuel Champlain, fondateur de Québec. M. le président de la République a été touché d'une telle pensée ; il en a saisi toute la délicatesse, et il a tenu à y correspondre. En son nom, et par son offre, je vous remercie !

Peut-être conviendrait-il d'en rester là, et de pas troubler par des paroles l'autorité d'un fait, auquel suffit sa propre éloquence. Mais mon cœur ne serait pas satisfait, si, dans un jour comme celui-ci, alors que tant de chers souvenirs s'illuminent d'une clarté nouvelle, je n'essayais de donner une expression aux sentiments qui agitent nos âmes, et dont il semble que l'âme même de la France nous renvoie le doux et lointain écho.

N'est-ce pas elle qui est là, transparente, dans ce bronze et dans ce granit, la France qui a protégé votre berceau et guidé les premiers pas de votre jeune nationalité ? N'est-ce pas elle qui revit dans la fidélité de vos cœurs et qui se réjouit de reconnaître en vous des enfants de sa race et les héritiers, pour une part, de son glorieux passé ?

Le passé de la France, comme vous l'aimez et comme nous l'aimons ! Dans un livre publié récemment, un de nos historiens, membre de l'Académie Française, recommande aux jeunes gens “de chercher dans les mémoires et les documents anciens, les traits réels de notre douce France, “comme on recherche, sur un pastel fané, la physionomie d'une aïeule “toujours belle et toujours jeune.”

Cette physionomie d'aïeule, si bien décrite dans le texte qui vient d'être cité, n'est-il pas vrai qu'elle se rencontre à chaque page de vos annales ? Elle s'y fait voir dans une si vive lumière, elle y est si bien entourée de tous les attributs qui déterminent son caractère et sa noblesse que votre histoire, à ses origines, c'est, à proprement parler, la reproduction en miniature de ce qu'a été l'action extérieure de la France, à tous les âges et sur tous les continents.

Dans la vaste Amérique, comme sur bien d'autres points du monde, quand vint l'heure d'ouvrir à la civilisation des horizons nouveaux, la

France n'a pas failli à sa mission d'être une force initiatrice, dans le mouvement général de l'humanité. Toujours, les fils de sa prédilection, qu'elle déléguait aux régions inexplorées, ont vu grand, et ils ont vu loin. Ils ont préparé, ils ont deviné, par une sorte d'instinct prophétique, les larges voies de l'avenir. Tandis qu'il s'établissait sur le rocher de Québec, Champlain songeait à la Floride, à la mer des Antilles, à l'isthme qu'il voulait voir percer entre les deux Océans, comme plus tard Lasalle pensera au Mississippi, pour compléter l'œuvre d'expansion militaire et de ferveur religieuse commencée sur les bords du St Laurent.

"Tout le génie de la France, est dans la double milice de nos camps et de nos autels" a dit Chateaubriand. Parole remarquable, et qui a trouvé, dans votre patrie, une application littérale! Des camps, pour le service du Canada dans son adolescence, sont sortis des soldats intrépides dont les noms sont, encore à présent, sur toutes les lèvres. Les autels ont donné, sans compter, des apôtres, des martyrs et des saints. Par un enchaînement admirable des choses, quand un jour il arriva que la milice des camps dut disparaître, la milice des autels est restée debout. Comme si la destinée avait voulu montrer qu'ayant apporté à la terre canadienne le culte du Christ Jésus, la France, en se retirant, y laissait, pour marquer son passage, un parfum d'idéalisme, dans une promesse d'éternité.

Canadiens, vous êtes les témoins vivants et irrécusables de ces temps mémorables, de ces temps évanouis.

Au jour de la réparation, vos pères, dans leurs bras épuisés, avaient recueilli, comme un dépôt sacré, un chapitre émouvant de l'histoire de la France. Ils ont été, et vous êtes, à leur exemple, des dépositaires vigilants et incorruptibles. Sous leur garde, non plus que dans vos mains, le dépôt reçu n'a point périclité, et la vivacité de vos souvenirs s'ingénie pour ajouter, d'années en années, quelque chose à son prix.

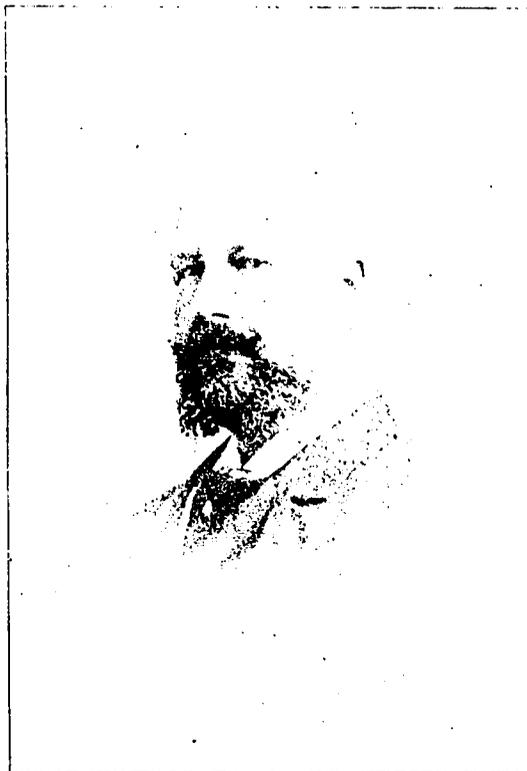
Dans cette vieille cité de Québec notamment, dans cette ville d'une originalité exquise, autour de laquelle flotte un charme héroïque d'épopée et de rêve, chaque pierre raconte au voyageur qui passe les grandes choses d'autrefois. Ceux qui en ignorent le détail n'échappent pas à l'obligation d'apprendre à le connaître, dès qu'ils entrent en contact avec les plus instruits d'entre vous. Ainsi, tout un passé, qui ne fut pas sans beauté et que nous vénérons, ne peut plus être et ne sera jamais oublié.

C'est un service inappréciable, et pour lequel la France ne vous remerciera jamais assez. Jamais elle ne dira trop haut sa reconnaissance pour le soin jaloux avec lequel vous avez su défendre d'abord, conserver ensuite, en même temps que des traditions toujours chères à son cœur, la langue qui, depuis des siècles, est celle de tous ses enfants. Aimez-la, parlez-la toujours, cette bonne langue française. Faites en sorte de vous en approprier, de plus en plus, toute la savoureuse substance. Elle est harmonieuse et forte, elle est claire, elle est tendre. Elle est par essence un instrument incomparable pour exprimer avec mesure, avec précision, avec élégance, toutes les formes et jusqu'aux moindres nuances de la pensée.

Rappelez-vous aussi qu'en des temps moins heureux elle a été, la bonne langue française, un des remparts les plus sûrs de votre individualité nationale. Qu'elle reste, aux jours bénis de la réconciliation dans la liberté, la joie de vos foyers domestiques, la parure et la grâce de votre vie sociale! Que le St-Laurent majestueux, en poursuivant sa course indifférente, ne se lasse pas de laisser glisser sur ses eaux, comme autant de messagers de l'ancienne patrie, des mots de sonorité française! Que, de même, la statue d'airain, où se fixe, pour la postérité, la figure austère de Champlain, ne cesse pas d'entendre chanter, autour de son piédestal, la cadence du "doux parler de France", et qu'ainsi soient attestées, de géné-

ration en génération, la noble durée de son œuvre et l'immortalité de son nom!...

Tout à l'heure quand, libre de ses liens, le voile qui masquait le groupe monumental s'est comme dissipé dans l'espace, mon regard est allé tout



SON EXCELLENCE MR. A. KLECZKOWSKI,  
Consul Général de France.

droit au Génie ailé qui embouche la trompette de gloire. Dans un éclair d'imagination, ma pensée s'est envolée vers la France! Je me suis revu au centre d'un de nos régiments. La note allègre et fière des clairons de cuivre sonnait "Au drapeau" a frappé mon oreille. Au souffle ardent de leurs vibrations éclatantes, le long des plis de l'étendard bien-aimé, j'ai senti courir comme un frisson nouveau!

Quelque chose de ce frisson secoue mon être, au moment que j'achève ce discours. Avec une voix moins retentissante, mais avec toute l'énergie d'un sentiment sincère et profond, au nom du gouvernement, au nom du Président de la République dont les pensées, à cette minute sont si proches des nôtres, j'adresse, dans un élan de foi, de reconnaissance et d'amour, un salut cordial à la nation canadienne, fille de la France, et à son avenir!"

Les derniers échos des discours prononcés se sont éteints; la fête splendide est terminée, mais il reste, dans la vieille cité québécoise, un superbe monument, chef-d'œuvre de l'art moderne, bien propre à parler aux cœurs de tous ceux qui ont conservé le culte des aïeux, la religion du souvenir.

LOUIS PERRON.



HON. F. G. MARCHAND,  
Premier Ministre de la Province de Québec,  
Officier de la Légion d'Honneur.

SON HONNEUR LE JUGE A. B. ROUTHIER,  
Président de la Société St-Jean-Baptiste de Québec,  
Commandeur de la Légion d'Honneur.

SON HONNEUR LE JUGE A. CHAUVÉAU,  
Président du Comité de Champlain,  
Chevalier de la Légion d'Honneur.

## CE QU'IL AVAIT COMPRIS



I  
Mme O'Flaherty. — Qu'est-ce que le docteur t'a dit ?  
M. O'Flaherty. — Il m'a donné un remède pour mon dos, un en plâtre, et m'a assuré que dans un jour ou deux je serai guéri.



II  
Mme O'Flaherty (quelques minutes plus tard). — Pas la peine d'y regarder, M. McGinnis m'a dit que je pourrais en prendre encore si c'était nécessaire.

## RONDEL

II  
RENOUVEAU

L'heure des amours est venue ;  
Mignonne, il faut sécher vos pleurs,  
Les chemins sont brodés de fleurs,  
L'aubépine est de blanc vêtu.

Dans la forêt verte et chenue  
Déjà sillent les oiseaux.  
L'heure des amours est venue ;  
Mignonne, il faut sécher vos pleurs.

Où donc votre grâce ingénue,  
Vos fraîches et vives couleurs,  
Vos regards fiers et querelleurs ?  
Dans l'air chante une âme inconnue...  
L'heure des amours est venue !

GEORGES LÉNGUES.

## POUR LE CONGO

A quoi ne sont pas exposés les courageux explorateurs prenant le nouveau chemin de fer du Congo !

Supposons l'inauguration du susdit et le ministre des colonies venant participer à cette petite fête de famille. Cérémonial accoutumé ; le train démarre et part à toute vitesse après une bordée formidable de discours, de toasts et de salves d'artillerie. Tout à coup, arrêt ! Et le dialogue suivant s'établit entre l'Excellence susdite et l'Ingénieur en chef qui lui tient compagnie dans son coupé.

L'EXCELLENCE. — Qu'est-ce que c'est ? Serions-nous déjà arrivés ? Et cet éléphant que j'aperçois près de la voie...

L'INGÉNIEUR (souriant). — Monsieur le ministre, c'est l'éléphant qui est chargé de mettre de l'eau dans la locomotive. La compagnie possède vingt-cinq de ces intelligents animaux que nous utilisons comme réservoirs ambulants.

L'EXCELLENCE (réveuse). — Oh... charmant, en vérité.

Le train se reprécipite et dévore l'espace ; mais, soudain, un cri strident traverse l'atmosphère ; nouvel arrêt, après les appels du sifflet d'alarme. L'Ingénieur se jette en bas du train et court aux nouvelles pendant que l'Excellence, assez peu rassurée, mesure de l'œil la distance qui la sépare du sol.

L'INGÉNIEUR (qui revient en hâte). — Rien de bien important, monsieur le ministre, c'est un serpent boa qui s'est faufilé, à la dernière station, dans le wagon des bagages ; il s'est borné à avaler une petite valise noire qui, je crois, vous appartient.

L'EXCELLENCE (hurlant). — Sac à papier ! La valise diplomatique avec dedans quinze Palmes académiques et deux douzaines de Mérites agricoles ! Que vais-je faire ? Les Palmes, passe encore, elles étaient destinées à des fonctionnaires qui peuvent attendre ; mais mon Poireau, ... que j'emportais pour chauffer le zèle des cultivateurs nègres...

L'INGÉNIEUR (très vexé). — Toutes nos excuses, Excellence, mais...

L'EXCELLENCE (sèchement). — C'est fort désagréable et... (Nouvel arrêt.) Bon, qu'est-ce qu'il y a encore ?

L'INGÉNIEUR (après avoir regardé). — Une tribu de nègres Niam-Niam qui s'est installée sur la voie... (Avec de grands gestes.) Allons, plus n, mes amis, plus loin, vous empêchez le train de passer.

LE CHŒUR DES NÈGRES. — Niam, Niam... Niam, Niam...

Le train repart enfin et l'Ingénieur, pour faire diversion, est en train d'attirer l'attention de monsieur le ministre sur les travaux d'art que comporte la ligne, quand le sifflet demande les freins et le train s'arrête encore, près d'une large rivière.

L'EXCELLENCE. — Mais c'est un vrai parti pris, ... encore un arrêt... ah, diable... voilà le pont qui est obstrué par de gros rochers ?

L'INGÉNIEUR. — Ce n'est rien, monsieur le ministre, un simple troupeau d'hipopotames qui traverse le pont. Tenez, ils se sont enfuis et nous revoilà en route... (On entend un affreux grincement.)

L'EXCELLENCE (affolée). — Quel est donc cette résistance que semble rencontrer le train à avancer ? Ah... quoi... Ciel, nous sommes attaqués par les sauvages...

L'INGÉNIEUR. — Non, Excellence, ce ne sont rien que des singes encore assez bêtes pour se figurer qu'ils vont arrêter la marche en avant de la civilisation. Mais quelques-uns d'entr'eux se sont fait écraser. Tant pis, et à présent nous allons filer... (Arrêt brusque.)

L'EXCELLENCE (narquoise). — A présent... nous ne marchons plus du tout. (Regardant par la portière.) Tiens, un troupeau de girafes... En voilà une qui essaie de regarder dans la cheminée de la locomotive... une pareille indiscretion est intolérable. (Criant à tue tête.) Forcez la vapeur ! En avant... (et le train...)

Poursuit brillamment sa carrière,  
Jettant des torrents de poussière  
Sur tous ses obscurs contempteurs.)

PARISIEN.

## UNE FILLE BIEN ÉLEVÉE

Madame Du Principe. — Sophie, je vous ai vue en compagnie de deux policemen, dans la cuisine, hier soir.

Sophie. — Vous savez bien, madame, qu'une fille bien élevée comme moi, ne voudrait pas rester seule pendant une grande soirée, avec un seul policeman. L'autre servait de chaperon.

## SON OPINION

Madame. — Je pense, mon cher, que le bébé pleure, durant son sommeil.  
Monsieur. — Je crois qu'il pleure bien plus souvent durant le mien.

## UNE MAGASINEUSE

L'ami (constatant la confusion qui règne partout dans le magasin). — Qu'est-il donc arrivé ! Faites-vous l'inventaire, ou bien, le feu est-il passé ici ?

Le marchand. — On voit bien que vous êtes peu au courant des affaires. Nous venons tout simplement de servir une femme qui désirait acheter un paquet d'épingles.

## SURPRIS TOUS DEUX

Madame Vieuxjeu (entrant à l'improviste dans la salle à manger). — Vous me surprenez, Jean ? Moi qui vous croyais le plus honnête garçon du monde, je vous prends à boire mon vin.

Jean (avec calme). — Vous aussi, madame vous me surprenez ; je vous croyais sortie.

La Mode est un tyran dont rien ne nous délivre. — Mme COTTIN.

## DEUX GÉNIES MALFAISANTS



Le gamin campagnard. — Hallo ! Qu'est-ce que tu fais donc là, Freddie ?

Le gamin citadin. — Pas un mot ! Je vais clouer les souliers du bonhomme et on va rire quand il sera pour les mettre.

Le gamin campagnard. — Mais, c'est pas un bon plan que t'as là. Si tu veux rire pour de bon, descend à la cave et passe les clous à travers le plancher, de manière à ce qu'ils soient la pointe en haut. C'est là que ce sera tout à fait drôle.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 8 OCTOBRE 1898 (1)

# UNE ERREUR JUDICIAIRE

## ROMAN MILITAIRE INEDIT

XXI

### Les Folies Voyageuses

(Suite)

Beaucoup plus modeste, Carillon la regardait, de l'air d'un chien fidèle qui attend une caresse.

—Comment ! dit-il, vous accepteriez l'engagement de Changal ?

—Oui, mais à la condition que les journaux ne parlent plus jamais de moi.

—Changal sera trop heureux de se conformer à vos ordres.

—Et quand partons-nous ?

—Demain matin, à sept heures quinze, gare de l'Est.

—Où va-t-on ?

—Je n'en sais rien. Tout ce que je puis vous dire, c'est que Changal exploite la grande banlieue.

—Une dernière recommandation, dit Florentine. Ne retournez pas chez Picoigne et si vous rencontrez quelqu'un de connaissance, soyez discrets.

—Comme un tombeau, affirma Carillon.

—Comme un Basque, dit Marcat.

—A demain, mes amis, fit-elle, et merci de tout cœur pour votre démarche et vos témoignages d'amitié.

Les deux compagnons se retirèrent, la joie au cœur.

A peine dans l'escalier, le ténor dit à son rival, d'un ton de suffisance ineffable :

—Je savais bien qu'elle accepterait.

—Et sur quoi te basais-tu, triple menteur ?

—Ça, c'est mon affaire.

Ils se séparèrent dans la rue.

Jean n'aurait pas voulu quitter Paris sans embrasser sa mère et sa sœur. Il apprit d'elle l'accident de Médéric et se rendit immédiatement à Crézancy, ainsi que nous l'avons raconté.

Le lendemain, il se trouvait au rendez-vous de la gare de l'Est, trois quarts d'heure d'avance. Quelques minutes après, il vit arriver Marcat en tenue de voyage et portant une longue malle qui contenait son habit de concert, son gilet à cœur, son pantalon noir à la coupe irréprochable, costume dont il était plus fier que de son fameux "ut" de poitrine.

Changal ne tarda pas. Il revenait du service de la grande vitesse où huit wagons allaient emporter sa tente et tout le matériel des "Folies voyageuses". Son premier mot fut :

—Et Florentine ?

—Elle accepte ! annonça Carillon.

—Bien travaillé, mes enfants !

L'impresario leur serra la main à tous deux.

—Quand viendra-t-elle ?

—A l'instant ; nous l'attendons.

—Pas possible !

—Elle a refusé un engagement au Palais des Merveilles.

—Que me dites-vous là ! s'écria Changal, sur le ton de l'incrédulité.

Carillon lui donna des renseignements précis, ajoutant que la chanteuse patriotique exigeait le secret le plus absolu et interdisait toute réclame.

—Son talent nous suffira, dit Changal. Les Folies Voyageuses n'ont pas besoin de la presse. Il y a dix ans que je parcours la France et que j'y fait de bonnes recettes. Le public adorera toujours le théâtre en plein vent, les places bon marché et les artistes sans grande prétention. J'ai une bonne troupe et des spectacles suffisamment variés pour une campagne de trois ou quatre mois.

Cette troupe comptait une quinzaine de cabotins des deux sexes, un quatuor de clowns renouvelant, dans des pantomimes échevelées, le fameux quadrille créé à l'Opéra, en 1859, par Clodoche et ses trois partenaires ; Flageolet, la Comète et la Normande, un géant chinois qu'on appelait le mandarin "Tu-yo-d'pip", haut de sept pieds huit pouces, une charmeuse d'oiseaux qui faisait la joie des familles.

Tout le personnel était réuni à la gare lorsque, d'une voiture, Florentine sortit en toilette sombre, le visage caché par un voile impénétrable.

Jean, qui guettait son arrivée, accourut ; mais Marcat l'avait déjà précédé, de sorte que tous deux prêtèrent la main à l'arrivante pour l'aider à mettre pied à terre.

—Bonjour, mes amis. Vous seriez bien aimables de surveiller mes bagages. J'ai cinq malles remplies de costumes et de bouquins. Je vous préviens qu'elles ne sont pas légères. Mais, d'abord, montrez-moi Changal.

Carillon lui désigna le Provençal. Elle paya le cocher et s'avança vers l'impresario.

—Bonjour, M. Changal. Vous ne me connaissez pas. Je suis....

—Vous êtes Mlle Florentine. Je ne vous connaissais pas, c'est vrai ; mais je vous ai reconnue tout de même.

—A quoi ?

—A votre beauté sculpturale, à la flamme de vos yeux.

Et reculant de trois pas, le directeur des Folies voyageuses exécuta un salut magistral.

—On m'a informé, dit-il, que vous avez refusé un engagement au Palais des Merveilles.

—Oui, de cinquante francs par soirée.

—Vous n'ignorez pas la modestie de vos appointements ?

—Ils me suffisent. J'accepte vos conditions, sous la réserve que vous observerez les miennes ; point de réclame ! je veux bien que le public m'écoute ; mais j'entends qu'il ne s'occupe pas de ma personne.

—Chacun son idée.

—Je m'opposerai également à ce qu'on expose ma photographie sur le programme du spectacle.

—Cependant, cela se fait toujours pour les artistes sur lesquels on compte pour la recette.

—Cela ne se fera pas, en ce qui me concerne, ou bien je débute dès ce soir à Paris.

—Oh ! oh ! comme vous y allez. Je n'ai jamais eu le plaisir de vous entendre. Je ne vous connais que d'après votre réputation.

On m'a dit que vous mettez de la poigne dans votre chant, on ne m'a pas trompé.

—Où allons-nous ?

—A Lagny-sur-Marne. Je vais prendre un billet de première classe.

—Quelle idée ! je ne pose pas pour la grande dame. Je fais partie de la troupe. Donc, je dois voyager avec la troupe.

—Vous ne craignez pas la fumée du tabac ?

—Pas du tout !

—Alors, tout est pour le mieux.

Quelques minutes après, les Folies voyageuses prenaient leur essor vers la Brie, où elles remportèrent un légitime succès.

Stylé par Florentine, qui y mettait une complaisance infatigable, Marcat obtint des applaudissements mérités avec des mélodies du Béarn. Il aurait été ravi, sans l'obligation où l'avait mis Changal de renoncer à l'habit noir et de reprendre son ancien costume de berger. Pourtant, le béret béarnais lui allait dans la perfection. Toutes les pensionnaires de Changal raffolaient de lui ; mais il n'en voyait qu'une seule, Florentine, et il se désolait de ne pouvoir ébranler ce cœur de bronze.

Carillon ne possédait plus son entrain du baughant. La peur de s'enlaidir davantage l'empêchait de se maquiller comme autrefois. Florentine l'avait dégoûté du métier en lui en montrant les côtés humiliaants. Elle s'en aperçut et le reconforta par ces bonnes paroles :

—Sous peu de jours, vous sortirez du pétrin. En attendant, vous n'êtes à charge à personne, c'est l'essentiel.

Le directeur des Folies voyageuses avait fait une bonne affaire en engageant Florentine. Ceux qui l'entendaient pour la première fois en parlaient comme d'une merveille. Sa réputation grandissait de jour en jour, et, malgré son horreur de la publicité, elle ne pouvait empêcher la presse locale de l'encenser. A Meaux, elle reçut les hommages de nombreux officiers de la garnison.

Les bouquets pleuvaient à ses pieds quand elle chantait le "Ros-suscité de Reichshoffen", son triomphe. Chaque jour faisait tomber dans sa correspondance une avalanche de billets doux dont elle ne lisait que la première ligne et jamais la signature. Marcat ne cessait de répéter à Carillon :

—Tu verras qu'on nous l'enlèvera. Elle est trop belle, vois-tu !

Jean, qui avait renoncé à le morigéner, lui tournait le dos en haussant les épaules. Il était sûr de la vertu de Florentine. Il aimait sans espoir ; mais il ne lui venait même pas à l'idée qu'elle finirait par trouver sur sa route un homme assez persuasif pour s'en faire écouter.

Il se trouvait heureux comme cela. Il voyait avec chagrin le moment où il lui faudrait se séparer d'elle.

Parfois il se demandait avec angoisse si elle ne nourrissait pas dans son cœur un amour contrarié. Elle était si triste à certains moments, si étrangère à la gaieté exubérante de cette troupe délirante qui méritait bien son titre de Folies voyageuses ! A quoi pensait-elle ? où plutôt, à qui ?...

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

Rarement Jean Jordanet avait l'occasion de lui parler sans témoins. Elle se confinait dans sa chambre, avec ses livres, et ne descendait guère qu'à l'heure de la répétition.

Si le pianiste, pêcheur endurci, s'attardait sur les bords de la Marne elle le remplaçait, aux répétitions, pour lui éviter les reproches de Changal, qui gouvernait à la baignette tout ce monde de fantoches.

Marcat, se tenait le plus près possible d'elle, quêtant ses regards, heureux quand elle daignait lui donner un bout de leçon, qu'il suivait avec la docilité d'un écolier enthousiaste. Lui faisait-elle, par hasard, des compliments sur ses progrès, il en concevait un orgueil démesuré. Il en était ridicule, et les camarades qui l'observaient, ne lui ménageaient guère les sarcasmes.

Un matin, ne lui prit-il pas la fantaisie d'emprunter les épaules du géant "Tu-yo-d'pip" pour parvenir jusqu'à la fenêtre de son adorée et l'apercevoir.

Florentine, qui lisait, assise devant un méchant bureau de bois blanc noirci, se retourna subitement. L'indignation la fit pâlir ; mais elle se contenta et se borna à tirer les rideaux de la fenêtre. Elle resta trois jours sans adresser une parole à Marcat.

L'infortuné ténor en perdit l'appétit. Le soir, à la représentation, il détonnait, malgré l'aide énergique du pianiste accompagnateur. Changal lui infligea un premier avertissement.

—Vous vous rappelez les conditions, lui dit le directeur. Au troisième avertissement, votre compte sera réglé et nous nous séparerons. Je vous ai prévenu d'avance ; je ne vous prends pas par surprise.

La semaine suivante, Marcat s'attirait par ses distractions et son manque d'oreille, un deuxième avertissement. Il en versa des larmes de rage... et d'amour méconnu.

Perdre son emploi, c'était pour lui une double catastrophe : il tomberait dans la misère et serait séparé de Florentine. La misère lui semblait beaucoup moins redoutable que cette cruelle séparation.

Le lendemain soir, comme il allait entrer en scène, Changal lui lança, dans la coulisse, ce mot terrible :

—Attention !

Le ténor trembla comme une feuille durant la ritournelle et manqua l'attaqué. Sa belle voix expira au fond de son gosier, étranglée par la peur du troisième avertissement. Il ne put aller jusqu'au bout du premier couplet, et se retira, poursuivi par les coups de sifflet du public.

Changal, furieux, l'empoigna au passage, dans la coulisse, et le secouant de toutes ses forces :

—Enfin, ça y est ! lui cria-t-il d'une voix sifflante, nous voilà débarrassés de toi !

Le tapage redoublait dans la salle ; on réclamait frénétiquement Florentine. Marcat, en costume de berger béarnais, se tordait les mains, s'arrachait les cheveux. Il semblait en proie à un accès d'aliénation mentale.

—Ne me renvoyez pas, M. Changal ! disait-il. Je ne chanterai plus. Employez-moi comme manœuvre, comme palefrenier, si vous voulez. Je prendrai soin de vos chevaux, je veillerai sur le matériel. Je ne vous demande pas d'appointements, je me contenterai de la nourriture et d'un coin, à l'écurie, pour passer la nuit. Toutes les humiliations, je suis prêt à les accepter, mais, "Dieu vivant !" ne me renvoyez pas.

Changal savait bien ce qui retenait aux "Folies voyageuses" l'infortuné ténor.

Ses colères ne duraient jamais plus d'une minute, Très bon homme, au fond, et de sens pratique, il emmena Marcat dans son cabinet directorial et s'y enferma avec lui, disant :

—Assieds-toi, imbécile, et remets tes esprits. Après tout, ce n'est pas de ma faute si tu chantes faux. La voix ne te manque pas, mais l'oreille. Il faut, ma parole, que tu aies un tympan en fer ! Tu voudrais que je te conserve à mon service et tu serais prêt, au besoin, à me servir de valet de chambre ?

—Oui, M. Changal, oh ! oui !

—Ce serait ta perte définitive.

—Pourquoi, M. Changal ? Vous n'auriez pas de serviteur plus dévoué que Marcat !

—Triple fou ! comment peux-tu songer à de pareilles sornettes. Si je faisais la sottise de t'accepter, les camarades te prendraient pour tête de turc et tu en aurais bien vite assez.

—Essayez, et vous verrez.

Pour demeurer auprès de Florentine, Marcat allait jusqu'au sacrifice de son orgueil.

—Tu es malade, mon pauvre garçon, lui dit Changal, bien malade ! Sans être médecin, je sais parfaitement ce qui t'a détraqué le cerveau et coupé le sifflet. Sauve-toi d'ici, c'est ce que tu as de mieux à faire. Pars, ce soir même, retourne à Paris et renonce à ta chimère. Je ne t'en dis pas plus long.

Il tira de son portefeuille un billet de cent francs.

—Tu as été payé hier, dit-il. Aux termes de notre engagement

verbal, je ne te dois rien. Prends tout de même ces cent francs. Tu m'as, ainsi que Carillon, rendu service en m'amenant Florentine. Je ne veux pas que tu t'en ailles, la bourse vide.

—Merci, M. Changal.

Marcat prit, d'une main tremblante, le billet de banque. Le directeur ouvrit la porte.

—Va faire ta malle, et file sans regarder derrière toi. Adieu, et sans rancune.

Marcat regagna, la tête basse, sa chambre d'hôtel. Il retira son costume de berger et se mit en tenue de voyage. Sa malle faite, il calcula qu'il avait encore une heure à lui, avant de prendre le train de Paris. Partirait-il sans avoir revu Florentine ?... La raison le lui commandait ; mais il n'était plus en état d'écouter ses conseils. Néanmoins, il fit sa malle et se mit en tenue de voyage.

Il consulta sa montre et constata qu'il avait tout juste le temps d'arriver à la gare, à l'heure du train de Paris.

—Tant pis, murmura-t-il, je prendrai le train de six heures du matin.

Il se laissa choir sur une chaise et s'abîma dans les plus noires réflexions sur sa disgrâce.

A dix heures et demie, il descendait l'escalier à pas de loup et venait se poster, au premier étage, devant la porte de Florentine. Sachant qu'elle rentrait, d'habitude, vers onze heures, après avoir débité sa dernière chanson, il l'attendait de pied ferme.

Que lui dirait-il ? Serait-ce un adieu ? Lui ferait-il une déclaration ? Dans son trouble inexprimable, il ne savait que penser.

Pour sûr, il l'embrasserait, de gré ou de force. C'était son idée, l'idée d'un halluciné incapable de résister au vertige de son impulsion.

Au bout d'un quart d'heure, n'entendant pas venir Florentine et craignant d'être remarqué, devant sa porte, par un des garçons de l'hôtel, machinalement il essaya si, par hasard, sa clef n'ouvrait pas la serrure. Il poussa un cri de joie. La pène avait joué. La porte s'ouvrait. Il était dans la place. Il retira la clef de la serrure et s'enferma à double tour. Mais aussitôt une peur s'empara de lui. Il tremblait comme le voleur qui en serait à son premier coup de cambriole.

—Non ! non ! pensa-t-il, ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre. Florentine me méprisera et tout espoir sera perdu pour moi.

Trop tard ! un pas léger se fait entendre.

—C'est elle ! c'est Florentine !

Elle monte l'escalier ! Elle est déjà devant sa porte ! Marcat, affolé, se blottit derrière les grands rideaux de la fenêtre. Il retient son souffle. Le cœur lui bat avec violence ; le sang afflue à ses tempes et les veines de son front se gonflent à se rompre.

Florentine a retiré son chapeau et son manteau. Elle pousse un gros soupir. D'un geste doux, elle prend, sur la cheminée, la photographie de son frère et la porte à ses lèvres.

—Pauvre enfant ! dit-elle, au moins tu n'as pas vu la suprême défaite ; tu as pu croire, en mourant, que ton pays serait vengé.

Marcat rougit de honte. Il donnerait son âme à tous les diables pour devenir invisible. Les battements de son cœur redoublent et il s'imagine qu'elle doit les entendre. Il s'efface contre la fenêtre. Un mouvement nerveux qu'il n'a pu réprimer agite le lourd rideau derrière lequel il abrite son ignominie. Ses cheveux se dressent. Il est prêt à tomber à genoux et à demander sa grâce. Mais elle n'a rien vu et il se rassure peu à peu.

Sa respiration s'apaise. Il reprend de l'assurance, et le bonheur de la contempler lui enlève tout remords.

Par une déchirure imperceptible du rideau, il observe tous ses mouvements. Elle s'est assise auprès de la table, devant un livre ouvert. Elle parcourt quelques feuillets et prends des notes, d'une écriture vive et nerveuse.

Minuit sonne. Elle repousse son livre, laisse tomber le crayon de ses mains, se lève et, croisant les mains, adresse à Dieu cette prière :

—Seigneur, si j'ai commis dans cette journée quelque faute, sans le vouloir, pardonnez-moi. Seigneur, mon seul désir est d'atteindre la perfection dont l'idéal est le plus pur présent que vous ayez fait à la créature humaine. Seigneur, ayez pitié de mon frère ; recevez son âme dans les régions sereines où les bons jouissent d'une félicité éternelle, sous votre aile protectrice. Ayez pitié de mon père ; délivrez-le du joug humiliant où son honneur de soldat peut sombrer et faites qu'il me rende son amour.

Et d'une voix plus forte, plus vibrante d'ardeur sincère, Florentine termina ainsi :

—Seigneur, quand finira le martyre de notre cher et vaillant pays ? Lui ferez-vous expier longtemps ses erreurs et ses folies ? Ne lui rendrez-vous pas ceux de ses enfants qu'il a dû, contraint par la force, abandonner au joug de l'étranger ? Ayez pitié de la France !

Une monstrueuse aberration des sens avait poussé Marcat. Maintenant, il ne voyait plus en Florentine une femme, mais une sainte qu'il vénérât.

Comme elle commençait à retirer les épingles qui retenaient son

opulente chevelure, il eut horreur de lui-même. Ecartant les rideaux, il apparut soudain. Elle se recula et une flamme d'indignation passa dans ses yeux.

—Miserable ! fit-elle.

Il tomba à genoux :

—Oh ! oui ! dit-il, bien misérable. Pardon, Florentine ! J'étais fou, et quel que soit le crime d'un fou, une âme comme la vôtre doit l'excuser.

—Soit ! mais ce fou, on le met hors d'état de nuire, on s'en débarresse ! Marcat, vous êtes un lâche. Sortez !

—Pardon ! Oh ! pardon !

Elle ouvrit la porte et tendant le bras :

—Pas d'explications ! Sortez ! sinon j'appelle au secours et je vous livre à la justice.

Le misérable obéit. Il se retira, le dos courbé, lamentable, sans oser adresser à Florentine un dernier regard. Il disparut dans l'ombre de l'escalier, éclairé vaguement par un rayon de lune tombant d'une haute fenêtre des combles.

Comme Florentine, par crainte du scandale, refermait doucement sa porte, elle entendit un éclat de rire strident retentir sur le palier de l'étage supérieur. Ce rire, elle ne le connaissait que trop ; c'était celui du clown qui, dans la troupe des clodoches, remplissait le rôle de la Comète, affreux cabotin dont elle ne pouvait supporter les ceillades insolentes et qu'elle avait remis maintes fois à sa place.

A six heures, Marcat prenait le train de Paris sans avoir dit adieu à personne. Or, ce matin-là, la Comète ayant rencontré Carillon dans la cour de l'hôtel, l'interpella ainsi :

—Dis donc, vieux, tu en pincas toujours pour la Florentine ?

—La Florentine ! répéta Jean sur le ton d'une profonde indignation. En voilà une façon de parler d'une honnête femme.

—Tais-toi donc, Carillon ! Ta Florentine, c'est une vertu de surface.

L'Alsacien l'empoigna en s'écriant :

—La preuve scélérate ! la preuve !

Moins robuste, mais plus souple que son adversaire, le clown fit un bon de côté, et exécutant autour de Carillon une ronde effrénée :

—La preuve, dit-il, demande-la au beau Marcat, que j'ai vu sortir de chez elle à minuit passé.

Et lesté comme un chat, il gagna la rue, laissant Carillon à ses réflexions.

## XXVIII

### Prologue d'Amour

Disons-le à la louange de Jean Jordanet, le soupçon n'entra même pas dans son âme. Sa foi en la vertu de Florentine était inébranlable. Sans aucune hésitation, il monta frapper à la porte de l'adorée.

—Pardon, dit-il, c'est moi, c'est votre ami Carillon, pour une affaire des plus graves.

Elle ouvrit et, très froide, nullement émue :

—Je me doute de ce qui vous amène, dit-elle. Entrez.

Son calme contrastait singulièrement avec l'agitation du visiteur.

—Florentine, dit ce dernier, un de nos camarades tient sur vous des propos odieux. Je l'aurais châtié comme il le mérite s'il ne m'avait échappé.

—Il s'agit de la Comète n'est-ce, pas ?

—Oui, Florentine ; mais comment l'avez-vous deviné ?

Sentant qu'une mauvaise pensée se glissait dans son cœur, il baissait les yeux pour la cacher.

—La Comète, dit-elle, a vu Marcat sortir de ma chambre à minuit, et comme il sait que je le déteste, que je ne puis supporter son regard de satire aviné, il s'est empressé de vous faire part de la nouvelle, il en informera toute la troupe.

Jean était devenu livide. Était-ce un aveu qu'elle lui faisait ? Mais non ! trop de fierté se voyait dans ses yeux, dans toute son attitude, pour la croire tombée à ce degré de bassesse.

—Marcat, dit-il d'un ton ferme, sera sans doute venu vous supplier de plaider sa cause auprès du directeur.

—Je ne l'aurais pas reçu à une pareille heure !

Jean ne comprenait rien à cette explication ; mais il n'en ressentait pas moins une joie profonde.

Elle garda un instant le silence. Il sembla à Jean qu'elle lui faisait ainsi subir une épreuve, qu'elle voulait savoir à quel point elle pouvait compter sur lui.

—Certainement, dit-il enfin, qu'en aucun cas vous n'auriez reçu ce sot pendant la nuit, alors que, même pendant le jour, votre porte est condamnée à tout le monde, sans exception.

—A la bonne heure Carillon ! Maintenant je puis enfin vous donner la clef du mystère.

Et elle lui raconta comment le ténor s'était introduit chez elle et comment elle l'en avait chassé.

Elle fit ce récit en toute simplicité. Cependant, sa voix tremblait un peu à la fin ; mais Jean n'y vit que l'effet de son indignation.

—Le gredin ! répétait-il. Ah ! si je le tenais, je lui ferais passer un mauvais quart d'heure !

—Je vous le défends, mon ami.

C'était la première fois qu'elle lui accordait ce doux nom. Il en rougit de plaisir.

—Que faire ? s'écria-t-il, comment prouver à ces gens que vous avez été victime d'une odieuse tentative ?

—Ne vous occupez pas de cela. L'opinion de ces gens m'est absolument indifférente.

—Cependant, Florentine, je n'aurais point la patience d'entendre leurs sarcasmes. Tant pis pour la Comète s'il se permet de reparler devant moi de cette affaire.

—Je vous le défends encore.

—Mais Florentine !

—Ecoutez mon ami. Le mieux est de prévenir Chagnal, qui se chargera d'arrêter ces calomnies. Ce maudit clown a besoin de lui et il se taira. Promettez-moi d'être prudent.

Et baissant la voix :

—J'ai des raisons particulières pour éviter tout scandale. Je vous le dirai peut-être un jour, et vous me confiez on échange les causes du chagrin qui vous suit partout.

—Quand vous voudrez, Florentine.

Il se rapprocha d'elle.

—Vous êtes malheureuse, Florentine. Je l'ai compris depuis que je vous ai observée et j'en ai souffert, croyez-le bien. Vous devez être, comme moi, victime de quelque horrible fatalité. Unissons nos deux infortunes ; elles nous sembleront moins lourdes à supporter.

—Oui, murmura-t-elle ; on croit pouvoir vivre seule avec ses souvenirs et on s'aperçoit bientôt du vide de l'existence. L'unité est le réconfort des âmes tourmentées.

Elle accepterait d'être son amie ! Jean n'aurait jamais poussé l'ambition jusque-là. En sortant de chez Florentine, il se senti l'âme aussi légère que si tous ses chagrins, tous ses souvenirs cuisants, s'étaient évaporés subitement.

Par crainte de rencontrer des camarades, il s'en fut rêver à son bonheur dans les allées du parc qui couronne les ruines du vieux château, admirable site d'où l'on domine la vallée.

Le vent d'automne arrachait aux arbres leurs dernières feuilles. Le sol en était jonché, formant un tapis qui craquait sous les pieds. De gros nuages menaçants traversaient le ciel. L'hiver s'annonçait par des rafales dès que le soleil disparaissait. La solitude du lieu, le froid, l'humidité, tout portait à la tristesse, et, pourtant, Jean ne s'était jamais senti plus gai, plus alerte, plus content de vivre. Il s'assit sur un banc rustique, en face d'une colonne qui supporte le buste de Jean La Fontaine.

Jean Jordanet était une nature fine et sensible. Il se disait :

—J'ai donc une amie... une amie véritable. Depuis que je la connais, je ne suis plus l'être vulgaire et inutile qui n'a jamais su donner de satisfaction aux siens. Mon âme se traînait dans les banalités d'une paresse invincible et je ne voyais d'autre moyen de vivre que de tuer le temps par le plaisir. Maintenant, elle plane plus haut, toujours plus haut. Elle sent qu'il existe ici-bas de nobles buts vers lesquels tend, de toutes les forces de son activité, l'homme de cœur.

L'après-midi, pendant la répétition, il ne se passa aucun incident qui pût mettre la patience de Jean à l'épreuve. Chagnal, averti par Florentine, avait fait la leçon au clown et terminé ainsi son avertissement :

—Moi, je reste convaincu de la vertu de Florentine. Quand à toi, que tu y croies ou non, je te défends de parler d'elle aux camarades. A la première indiscretion, je te flanque à la porte.

Le clown tenait aux Folies voyageuses, où son talent d'acrobate était largement payé. Il feignit de croire à la vertu de Florentine ; mais il n'en recommença pas moins à tourner autour d'elle et à l'importuner de ses ceillades impertinentes et malicieuses.

A Epernay, où la troupe remporta son plus vif succès, Florentine reçut un journal de Paris et y trouva l'article suivant encadré au crayon rouge :

“ De toutes les chansons patriotiques qui ont été composées sur l'année terrible, celle qui a obtenu le plus de vogue est sans contredit le “ Ressuscité de Reichshoffen ”. Créée dans un beuglant de la Villette par une artiste nommée Florentine, elle a fait le tour des concerts parisiens et a pris son vol vers la province, où nos départements frontiers, l'ont accueillie comme un cri de la patrie en deuil. Qu'est devenu Florentine, dont le talent, ignoré jusque-là, avait été signalé au grand public par la presse parisienne ?

“ Le croirait-on ! elle a disparu de la scène, en plein succès ; elle a refusé un engagement avantageux au Palais des Merveilles ; elle a quitté Paris, fuyant la renommée, préférant aux triomphes qui l'attendaient, la médiocrité de l'artiste en tournée. Chose incroyable,

Florentine, qui était appelée à prendre rang parmi les rares chanteuses populaires douées d'une originalité, d'une puissance incontestable, a dédaigné la capitale et court la province."

"Elle nous en voudra de trahir son étrange préférence ; mais elle ne saurait empêcher la critique de la suivre dans sa capricieuse évolution et d'espérer qu'elle ne tardera pas à revenir au berceau de ses succès. Quel sentiment l'a poussée à sacrifier ainsi sa renommée naissante ? Mystère que l'amour seul pourrait peut-être expliquer !

"Et par le mot : amour, nous n'entendons pas parler de ce qui fait faire tant de sottises à l'humanité. Nous croyons que le cœur de Florentine appartient tout entier à son pays. La paix a beau être célébrée par les philosophes au crâne dénudé, Florentine n'en chantera pas moins, jusqu'à son dernier souffle, l'hymne de la revanche. Elle se plaît à parcourir les contrées où on a ressenti le plus durement les affronts de l'invasion, et c'est ainsi qu'après avoir chanté en Brie, elle chante maintenant en Champagne. On l'applaudira, cette semaine à Epernay ; l'autre semaine, à Reims.

"Bon voyage, Florentine ! N'oubliez pas qu'on vous attend au Palais des Merveilles où, quand vous voudrez, on vous fera une réception triomphale."

Tout autre artiste que Florentine se serait gonflée d'une sottise vanité à ces éloges. Elle froissa nerveusement le journal.

—Ne pourrait-on, s'écria-t-elle, me laisser la paix jusqu'à ce que je sois tout à fait libre !

Au même instant, par sa fenêtre, elle aperçut l'ami Carillon, qui passait. Or, jamais, en pareille occasion, Carillon ne manquait de jeter un coup d'œil de son côté. Il leva la tête et s'arrêta net en voyant qu'elle lui faisait signe de monter chez elle.

Depuis leur dernière entrevue, motivée par l'odieuse tentative de Marcat, Jean Jordanet n'avait pas osé retourner dans la chambre de Florentine.

Elle l'appelait ! Il ne pouvait en croire ses yeux ! Qu'avait-elle à lui dire ? Sa physionomie lui paraissait soucieuse, agitée. Qu'était-il encore arrivé ?

Il commença par s'assurer qu'aucun membre de la troupe ne se trouvait à l'entrée de l'hôtel. Rassuré sur ce point, il monta lestement l'escalier. Il avait tout l'air d'un amoureux qui court au fruit défendu.

—Mon ami, lui dit Florentine après avoir refermé doucement sa porte, je vais faire ma malle et repartir pour Paris par le premier train.

Il pâlit affreusement. Il semblait anéanti par cette nouvelle si imprévue.

—Changal est prévenu ? demanda-t-il d'une voix tremblante d'émotion.

—Non ; mais je lui laisserai un mot. Si je commettais l'imprudence de lui annoncer de vive voix mon départ, il trouverait cent raisons pour me retenir, et comme c'est un brave homme, qu'il mérite des égards, j'aurais la faiblesse de rester.

Jean ne se fit aucun scrupule de plaider la cause du brave homme.

—En le quittant subitement, Florentine, vous lui porterez un immense préjudice ; vous compromettrez le succès de sa tournée.

Voyant qu'elle paraissait touchée par ces considérations, il ajouta, sans oser toutefois lever les yeux sur elle :

—Vous êtes l'étoile de notre troupe. Les Champenois comptent sur vous. Avez-vous bien le droit de vous soustraire à leurs applaudissements ? Ils y vont de si bon cœur.

—Changal ne m'a pas liée par aucun traité.

—C'est son habitude ; mais, cette fois, il le regretterait amèrement. Un directeur de concert peut se passer d'un Marcat, d'un Carillon ; mais quand il a l'honneur de posséder une artiste vraiment digne de ce nom, il devrait se l'assurer par un engagement en règle.

—Changal me l'a offert la semaine dernière. J'ai bien fait de ne pas accepter.

—Le pauvre homme en fera une maladie. Avec ça qu'il est menacé d'apoplexie. Vous ne voudriez pas, Florentine, avoir à vous reprocher la mort du directeur des Folies voyageuses !

On obtient toujours plus en prenant un ton enjoué. Florentine sourit. Elle était à demi vaincue.

—Soit ! fit-elle d'un air résigné. Je reste avec vous, mais pour les représentations d'Epernay seulement. Je n'irai pas à Reims. Comme cela, Changal aura le temps de compléter son programme.

—Et vous le préviendrez de votre résolution ?

—Sans doute, mon ami.

Maintenant, Jean se demandait pourquoi elle l'avait appelé. Un secret espoir lui faisait battre le cœur. Il se disait qu'elle ne serait pas partie sans lui dire où elle allait. Il se hasarda à la questionner.

—Chère Florentine, où aviez-vous projet de vous rendre en sortant d'Epernay ?

—A Paris.

—Toute seule ?

Elle le considéra longuement avant de répondre. Tant d'amour brillait dans les yeux de Carillon, qu'il aurait fallu être aveugle

pour ne pas le voir. En vraie fille d'Eve, Florentine ne manifesta ni surprise ni émotion.

—Oui, toute seule, répondit-elle.

—Sans moi ?

—Vous avez un bon engagement, mon ami. Il faut le remplir jusqu'au bout.

—Carillon ne pourra plus chanter quand Florentine ne sera plus auprès de lui.

—Allons ! ne me faites pas de déclaration. Autrement, je vous prendrais pour un de mes nombreux adorateurs. Or, vous savez ce que j'en fais : tous dans le même panier !

—Le panier aux oublis, dit Jean. J'y périrais de chagrin. Quant à faire rire tous les soirs le public lorsque votre départ m'aura mis la mort dans l'âme, cela serait audessus de mes forces.

—Est-ce que, fit observer Florentine, tous ceux qui ont pris la charge d'amuser le monde pour son argent, n'ont pas leur part de douleur, comme chacun, ici-bas ?

—Je l'accorde. Aussi, n'ai-je aucune vocation pour le métier d'amuseur. Je m'y suis résigné dans les circonstances les plus cruelles, et seulement pour ne pas être à charge à ma mère, à mes sœurs, à mon bon petit frère. Si vous saviez ce que mon début sur les planches d'un beuglant m'a coûté de larmes secrètes !

—Pauvre ami !

—Je me disais : "Si ton père te voyait, que penserait-il de toi ?"

—Vous aviez tort, Jean. Votre père aurait pensé : "Voilà un brave garçon ! Il vit comme il peut, sans faire de tort à personne. Il fait ce qu'il doit !"

—Que vous êtes bonne !

Il l'aurait embrassée, sans la crainte de quelque nouvel avertissement. Emue plus qu'elle ne l'aurait voulu, Florentine se laissa aller au plaisir de reconforter son ami.

—Si j'étais partie aujourd'hui, dit-elle, je vous aurais promis de vous écrire pour vous donner mon adresse.

—A la bonne heure !

—N'en doutez pas, mon ami.

N'empêche que le temps m'aurait semblé affreusement long en attendant la réalisation de cette promesse.

—Sachez, Jean, que je n'ai jamais manqué à ma parole.

—Vous n'aviez pas besoin de me le dire, Florentine.

—Le lendemain de mon retour à Paris, vous recevrez un mot de moi. . . .

—Et je vous répondrai tout de suite.

—J'y compte bien.

—Et nous nous écrirons souvent.

—Chaque fois que nous aurons quelque chose à nous dire.

—Oh ! moi, fit Jean, ce ne seront pas les idées qui me manqueront. Seulement, vous excuserez mon orthographe.

—Le cœur n'a point d'orthographe. Néanmoins, je ferai attention à la vôtre.

—Alors, je n'oserai plus vous écrire.

—Au contraire, quand cela ne serait que pour me montrer vos progrès en grammaire.

—Mes progrès ! Mais comment étudier ? Je suis trop vieux.

—Voilà un langage que je réprovoque. Trop vieux pour étudier, et vous n'avez pas encore fait votre service militaire ! Allons donc ! Est-ce que la volonté vous manquerait ?

—Ça non ; mais où trouver un maître assez patient pour cultiver une caboche aussi dure que la mienne ?

—Ne cherchez pas ; vous l'avez, ce maître.

Une expression indicible de joie, de reconnaissance, se peignit sur le visage de Jean Jordanet.

—Vrai ? fit-il en rougissant, vous consentiriez . . . à me donner des leçons ?

—J'ai passé, dit Florentine, de longues années sur les bancs des écoles et j'en sais beaucoup plus qu'il n'est nécessaire à une femme. Je n'ai donc aucun mérite à être instruite. J'en aurai peut-être en vous repassant un peu de mon savoir.

—Si vous en aurez ! Mais à quand la première leçon ! Je n'ai plus que quelques semaines de liberté avant mon entrée au régiment, et la liberté sans argent, c'est un bien qu'on ne possède que de nom.

—J'ai pensé à tout, j'espère vous trouver une petite place dans le commerce. J'irai la demander à une amie de pension qui a épousé un riche industriel.

—C'est que . . . je n'ai aucune référence.

—Ne vous en tourmentez pas. Mon amie est bonne et serviable ; cela vaut, pour vous, toutes les références. Maintenant, Jean, il faut nous séparer. Attention ! je vais voir si ce gredin de la Comète n'écoute pas à ma porte.

Elle fit l'inspection du carré et de l'escalier, et, n'ayant rien remarqué de suspect :

—Sauvez-vous, dit-elle.

Il l'embrassa carrément, son bon ami qu'il était. Elle ne lui rendit

pas son baiser ; mais elle lui pressa la main d'une façon qui signifiait : " Je ne vous en veux pas, mais pas du tout. "

De fait, l'amitié pourrait-elle exister entre un jeune homme et une jeune femme, si l'on ne devait jamais s'embrasser, même en tout bien tout honneur.

Le soir même, Changel était averti par Florentine de la résolution qu'elle avait prise de quitter les " Folies voyageuses ". Comme elle l'avait prévu, il déploya toute son éloquence pour la retenir jusqu'à la fin de la tournée.

Elle demeura inflexible.

—J'étais pourtant sûr, dit-il en soupirant, que vous finiriez par accepter l'engagement du " Palais des Merveilles ! "

—C'est ce qui vous trompe.

—Vous n'allez pas retourner au beuglant du père Picoigne ?

—Jamais ! je prends des vacances, voilà tout !

—En pleine vogue, ce n'est pas prudent ; vous risquez de vous faire oublier. Encore si vous étiez fatigués ! mais vous n'avez jamais eu la voix plus franche et l'élan plus communicatif. Avec vos chansons, vous me feriez marcher au feu comme un héros, moi qui, de ma vie, n'ai tenu un fusil.

—C'est une lacune, Changel, qu'on ne devrait jamais révéler à personne.

—Que voulez-vous, ma belle ! De mon temps, on pouvait s'acheter un remplaçant. Mon père en a profité pour m'épargner les campagnes du second empire.

—Mais en 1870 ! . . .

—Je pesais déjà deux cent trois, et vous comprenez . . .

—Il fallait vous engager ; ça vous aurait fait maigrir.

—Oh ! je ne voudrais pas faire du patriotisme un remède contre l'embonpoint !

Ce Méridional avait toujours le mot pour rire.

Les dernières soirées des " Folies voyageuses " à Epernay furent autant de triomphes pour Florentine. Les journaux de la ville n'avaient pas manqué de reproduire la chronique où on dénonçait au public le voyage de la diva populaire, et les habitants de la riche cité champenoise remplissaient la salle tous les soirs.

Un négociant en vins, dont les caves ont près d'un kilomètre de longueur, voulut avoir Florentine à une grande soirée qu'il donnait en son château. Elle lui fit répondre qu'elle appartenait au public et que, si jamais elle chantait en dehors de son théâtre, ce serait pour les pauvres et non pour les riches.

Le négociant s'en tira à son honneur : il fit payer vingt francs l'entrée de ses salons aux invités et s'engagea à verser le total de la recette au bureau de bienfaisance. A cette condition, Florentine consentit à chanter chez ce riche particulier et ne voulut accepter aucune rémunération.

Le lendemain matin, elle disparaissait d'Epernay sans dire où elle allait.

Jean eut une peine infinie à surmonter le chagrin que lui causait cette séparation.

Le soir, il apparut sur la scène, le visage décomposé. Toutes ses grimaces, toutes ses contorsions portèrent à faux. Loin d'exciter le rire, il faisait pitié. On le crut indisposé et on eut la charité de ne pas le siffler.

Changel, qui ne plaisantait jamais avec le programme, fit appeler Carillon dans son cabinet.

—Mon petit, lui dit-il, est-ce que l'amour va te faire dérailler comme cet idiot de Marcat ?

Rien n'échappait au clairvoyant directeur. Aussi, Jean se contenta-t-il de répondre :

—Laissez-moi me remettre, monsieur Changel. Demain, ça ira mieux.

Changel, touché par sa franchise, lui épargna un premier avertissement.

—Arrange-toi de manière à être drôle, lui dit-il. Que diable ! On met son chagrin au vestiaire, avant d'entrer en scène, et on tâche de l'y oublier, à la sortie.

Le lendemain soir, Carillon fut étourdissant de gaieté ! Il avait reçu, dans l'après-midi, une lettre ainsi conçue :

" Mon cher Jean,

" En arrivant à Paris, je me suis rendue à mon ancien hôtel de la rue de l'Orillon. J'y ai trouvé deux lettres du directeur des Merveilles.

" Cet industriel m'offre cent francs par soirée pour débiter trois chansons. Il ne me fixe pas de date et se déclare prêt à me faire débiter quand bon me semblera. Vraiment, c'est un succès, et j'en profiterais volontiers si je n'étais obligée d'attendre ma majorité pour prendre une résolution définitive. Je vous en révélerai les motifs à notre première entrevue qui, j'espère, ne tardera pas. Par prudence, j'ai changé de quartier. J'habite sur la rive gauche, en face le jardin du Luxembourg, hôtel du " Petit Corporal ", rue Bonaparte, près de la rue de Fleurus. " Votre amie, " FLORENTINE. "

N'y avait-il pas de quoi rendre fou de joie l'infortuné Carillon ?

Aussi, le soir, retrouva-t-il pour le public, des jeux de physionomie exhalants, des intonations et des gestes dignes de nos meilleurs comiques.

Les rires bruyants de ses auditeurs, loin de lui porter sur les nerfs, comme autrefois, le gagnèrent à son tour. Il avait besoin d'étaler sa joie, et ne pouvant la confier à personne, il la témoignait à la foule, certain que pas un de ceux qui s'amusaient de ses grimaces ne pénétrait son secret. Il riait en entonnant le premier couplet, il s'esclaffait au refrain et trépidait d'aise pendant la ritournelle.

Dans la coulisse, ses camarades, qui assistaient à sa revanche de la veille, se tordaient, croyant qu'il était pris de folie, ou qu'il s'était grisé de champagne chez quelque Rémois protecteur des arts.

Rappelé trois fois après chaque chansonnette, il n'en montra aucun orgueil. Il ne s'attarda pas à recevoir des compliments plus ou moins sincères. Il avait hâte de s'isoler pour jouir en paix de sa béatitude, pour relire cette bonne lettre, la porter et la reporter à ses lèvres. Mais Changel l'attendait à la sortie.

Ce gros homme aimait à s'appuyer sur un jeune bras. Il prit celui de Carillon, et l'entraîna doucement :

—Allons faire un tour, dit-il.

Jean ne pouvait pourtant pas dire à son directeur qu'il n'avait nul besoin de compagnon, qu'un amoureux n'est guère disposé à faire la causette, qu'il aime à vagabonder, la nuit, au hasard de sa fantaisie, à plonger ses regards dans la mer des étoiles, à laisser planer son âme au-dessus de nos mesquines préoccupations d'intérêt.

Mais Changel le tenait, et quand Changel s'appuyait sur un de ses pensionnaires, c'est qu'il en était content.

Or, quand Changel était content d'un de ses pensionnaires, il ne le quittait qu'après avoir vidé avec lui force bocks de bière et englouti force choucroutes.

Ils marchèrent silencieusement pendant un grand quart d'heure. Changel soufflait comme un phoque. Il achevait à peine sa digestion, et déjà il sentait renaître son appétit féroce. Quoique robuste, Jean pliait à la longue, sous le poids du podagre, lequel ne paraissait pas s'en apercevoir ou s'en faisait un malin plaisir. Un banc s'offre à eux, devant la Maison des musiciens, le plus curieux des édifices civils de Reims.

Jean lâcha Changel et s'assit.

—Ouf ! fit-il.

Changel épousseta le banc avec son immense foulard de couleur et s'installa près de lui.

—Causons un brin, dit-il ; après quoi nous irons nous sustenter. Tu ne soupes jamais, Carillon ?

—Jamais !

—C'est pourtant bon de souper.

—Oui, si ça ne coûtait rien.

Changel, pris d'un accès de toux, ne répliqua pas.

Jean laissait errer son regard sur la façade de la Maison des musiciens que la lune éclairait comme en plein jour. Il passait d'une fenêtre à l'autre, pénétrant dans chacune des niches où des artistes de pierre, plus grands que nature, exécutent depuis bientôt sept cents ans le même concert ; violon, clarinette, harpe, corne-muse et tambour.

Dans son extase, ne s'imaginait-il pas que ces figures exaltaient, en une symphonie sublime, les vertus de Florentine. Il entendait le violon filer des notes suaves, la harpe murmurer d'exquises sonorités. Et le refrain du " Ressuscité de Reichshoffen " éclata soudain dans sa tête aux accompagnements du tambour.

—Que c'est beau ! s'écria-t-il, oubliant la présence du père Changel.

—Quoi ? demanda ce dernier.

Cette question le tira de son rêve.

—Pardon, fit-il, je suis un peu . . . comment dirais-je ? . . . un peu maboul, ce soir.

—Très bien, mon garçon. Ne cours pas après ta raison ; elle te reviendra toujours trop tôt. S'il te suffit d'être maboul, pour avoir du talent, reste-le. Tu as été splendide, ce soir. C'est pourquoi nous allons filer tous deux dans un bon petit café qui me connaît et où la bière est potable.

—Comme vous voudrez, mon cher directeur. Je vous dirai toutefois que je ne suis pas sur ma bouche.

—C'est un tort.

—Ça viendra peut-être avec l'âge. Pour l'instant, je sais me contenter de peu.

—Oui, tu vivrais volontiers d'amour et d'eau fraîche. Enfin, te voilà délivré, mon bon Carillon !

—Délivré de quoi ?

—De Florentine, parbleu ! Aussi bien n'est-elle pas faite pour nous. C'est un morceau de roi, mon petit Carillon, que dis-je ? de roi . . . d'empereur !

Jean glissa la main dans sa poche de côté et tressaillit d'aise en

y caressant la lettre de l'amie. Changal riait de sa grosse plaisanterie.

—Tu ne ris pas, Carillon ? Tu rêves, je vois ça dans tes yeux, Carillon de mon cœur. J'ai eu tort de te parler d'elle. Viens noyer ton chagrin. Tu n'en dormiras que mieux et tu feras la grasse matinée.

Jean suivit son directeur au café. Et, durant le souper, un sourire narquois flotta constamment sur ses lèvres. Il se disait avec ivresse :

—Je suis le seul à savoir où elle se cache. Je suis le seul à qui elle confiera son secret. Elle m'aime et personne ne s'en doute. Elle m'aime, d'amitié c'est certain ; mais c'est une pente qui, insensiblement, l'amènera à s'apitoyer sur mon sort, à oublier que je suis laid, indigne d'une perfection comme la sienne. Et je saurai me faire aimer d'elle, aimer... oui, aimer, à force de bons procédés, d'attentions délicates.

Il se disait ces choses consolantes tout en vidant des bocks, tout en se bourrant de choucroute.

Le bon Changal, un peu plus gris que d'habitude, s'attendrit au dessert au point de promettre à son invité qu'il lui doublerait ses appointements, s'il continuait à faire la joie de sa clientèle.

—Il ne tient qu'à toi, conclut-il, d'entretenir en ton cœur cette gaieté, cette insouciance qui est la vraie compagne du cabotin en tournée. Que te manque-t-il ? Rien, absolument rien. La mère Changal te fait de la bonne cuisine, tu n'as ni femme ni enfants à soutenir, tu n'as que ta peau. Vis donc pour toi, pour toi seul, et oublie le reste du monde, excepté les spectateurs des Folies voyageuses.

Le père Changal ne se doutait guère de la peine qu'il causait au pauvre garçon. Non, Jean Jordanet n'était pas de ceux qui ne vivent que pour eux ! Le sentiment entretenait en son cœur cette flamme de sensibilité qui imprimait à sa physionomie une beauté morale sous laquelle disparaissait sa laideur physique.

La pensée continuelle de Florentine ne lui avait pas fait oublier son père. Seulement, il ne caressait pas, comme Médéric, l'espoir d'arriver à prouver l'innocence de ce pauvre père, qu'une fatalité retenait tout là-bas, au delà des mers, dans un monde de damnés.

Jean ne comptait plus que sur le hasard pour délivrer celui à qui autrefois il avait, par sa paresse et son insubordination, causé tant de peines. Eh bien qu'il fût peu croyant, il se prenait parfois, en face de ces beaux spectacles de la nature où éclatent la grandeur et la puissance du Créateur, à prier comme un enfant, à invoquer la Providence, à la supplier d'intervenir en faveur des Jordanet, à faire au besoin un miracle pour démasquer l'assassin de M. de Savenay.

Aussi les conseils pratiques du père Changal lui semblaient-ils odieux, hors de sens. Il se contentait cependant et garda au fond de son cœur toute l'indignation qu'il ressentait. Mais une morne tristesse s'était répandue sur ses traits. Des larmes brillaient dans ses yeux.

—Allons ! fit Changal, je suis un gros maladroit. Je te croyais guéri de cet amour impossible et je n'ai abouti qu'à réveiller en toi les illusions du jeune âge. Revenons à la maison.

Il demanda la note, paya, et, se levant péniblement, réclama à Carillon le secours de son bras pour regagner l'hôtel.

Jean s'aperçut qu'il était lui-même fort éméché. Les jambes lui faisaient défaut ; mais la tête tenait bon et il put, à force de volonté, soutenir son directeur jusqu'à destination. Puis il fut se coucher et s'endormit d'un sommeil de plomb.

En se réveillant, Jean Jordanet ne retrouva pas sa gaieté de la veille. Elle s'était noyée dans la bière. La lettre de son amie ne lui avait apporté qu'une consolation éphémère. Plus Florentine lui témoignait d'estime et de bienveillance, plus il désirait se rapprocher d'elle.

—Bientôt, se répétait-il sans cesse, il me faudra partir au régiment, et alors, Dieu sait quand je la reverrai !

Il entendait mettre à profit ses derniers jours de liberté. Mais comment retourner à Paris ? Il n'avait fait aucune économie, et il était décidé à tout supporter plutôt que de recourir aux siens.

La pensée de ces difficultés le désespérait. Au déjeuner, il se montra si triste, si distrait, que le père Changal, déjà inquiet, lui décocha ces phrases menaçantes :

—Eh ! mon petit Carillon, tu ne vas pas nous faire une tête comme ça ! Arrange-toi pour disperser, cet après-midi, les nuages qui entourent ton front.

Jean n'avait écouté que la moitié de la recommandation.

—Pardonne ! fit-il d'un ton où perçait de la colère, ces nuages ne vous regardent pas !

Avec tout autre, Changal se serait fâché. Il se contenta de sourire d'un air narquois, en clignant de l'œil à sa femme.

Le hasard devait tirer Jean de la difficulté qui lui faisait broyer du noir. Vers trois heures, un jeune homme demanda à parler au directeur des Folies voyageuses. Maigre, étroit, poussé tout en long, ridiculement grand, il prêtait à rire à première vue.

Changal le reconnut pour un de ses fidèles clients. Il avait remarqué son visage drôlatique et ses mains interminables. Quand ce gaillard applaudissait, il couvrait les sonorités de l'orchestre et tout le monde se retournait pour s'amuser de ses grimaces de satisfaction.

—Monsieur, dit-il avec un fort accent de terroir, je suis Champenois, c'est-à-dire d'un naturel gai. Mon père et mon grand-père, tous deux vigneron, ne buvaient, par principe, que du vin blanc, beaucoup de vin blanc, et s'endormaient régulièrement, la joie au ventre. J'en ai fait autant et je compte bien ne rien changer à mes habitudes, en vertu du principe qu'il faut honorer son père et sa mère, conséquemment les imiter dans toutes leurs bonnes actions.

—Au fait ! mon garçon, dit Changal ; quel est le motif de ce boniment ?

Mais le Champenois, qui avait préparé son discours et le savait par cœur, poursuivit sans tenir aucun compte de l'interruption :

—Mes parents n'aiment pas seulement le jus du raisin, ils adorent la vigne et la cultivent avec amour, que dis-je ? avec reconnaissance !

Changal commençait à s'amuser. La verve de ce gaillard était soulignée par une physionomie endiablée. Le directeur des Folies voyageuses se retenait pour ne pas lui rire au nez, tellement il le trouvait plaisant.

—Voilà un Champenois, pensait-il, à qui l'amour ne retirera jamais ses moyens, comme à ce pauvre Carillon. Il m'en faudrait un de cet acabit pour ma troupe.

—Avec reconnaissance ! répéta le Champenois. Eh bien, moi, Isidore Godard, je suis un pur ingrat envers cette vigne dont je bénis les présents. Je ne me sens aucune vocation pour la soigner, ainsi qu'elle le mérite. Mon goût, à moi, c'est d'amuser le monde, de faire rire jusqu'aux nignards qui mettent de l'eau dans leur vin, par peur de mourir avant leur tour ou par mesure d'économie. Tel que vous me voyez, j'arrive du régiment où on m'a réformé pour la raison que je grandissais trop vite et qu'il fallait renouveler tous les quinze jours mon équipement. Ah ! on ne s'embêtait pas dans ma compagnie ! A la cantine, chez le bistro, partout où le soldat se console, il me fallait débiter une chanson, et puis encore une autre, et encore, et toujours. Les camarades se cotisaient pour me payer des chopines... du blanc, rien que du blanc... C'est ma couleur...

—Où avez-vous appris à chanter ?

—A l'école du merle. Je sais assez de musique pour déchiffrer un air, pourvu qu'il n'y ait pas trop de dièses ou de bémols à la clé. Je sais par cœur quatre cent vingt chansons. Voulez-vous que je vous les chante ?

—Quatre cent vingt ! répéta Changal. Commencez par la dernière, nous verrons après.

Isidore Godard s'exécuta avec un tel entrain que Changal n'attendit pas la conclusion de son boniment.

—Voulez-vous débiter, ce soir, aux Folies voyageuses ? demanda-t-il.

—C'est ce que j'allais solliciter de votre bienveillance. Mes parents sont consentants. Ils ne me feront pas de rentes, bien sûr ; mais ils me laisseront gagner ma vie selon ma fantaisie, et si je ne réussis pas, ils me rendront ma place à la soupe !

—Chez moi, affirma Changal, on ne manque de rien quand on sait travailler.

—Qu'appellez-vous travailler ?

—Amuser la salle.

—Mais c'est une récréation, cela !

—Nous vous verrons à l'œuvre.

Au dîner, Jean apprit qu'il avait un concurrent. Changal lui présenta Isidore et, l'attirant dans un coin :

—Tu as affaire à forte partie. Ce grand diable-là n'est pas près de scupirer après la lune. Il ferait crever de rire un croque-mort.

Jean regarda son rival et lui trouva effectivement toutes les difformités exigées par l'emploi. Cet examen lui fit faire un retour sur lui-même.

—Mon Dieu, pensait-il, qu'il faut être laid, dans ma partie, pour plaire au public. Comment Florentine a-t-elle pu s'habituer à ma ridicule personne. Et j'ose espérer qu'elle m'aimera un jour ! C'est par trop de prétention !

Bref, l'arrivée de ce rival, sorti de la vigne, n'excitait en lui aucune émulation. Jean n'avait point l'amour-propre du métier. Les applaudissements ne lui apportaient aucune de ces joies que le vrai cabotin prise par-dessus toutes les autres. Bien souvent, au contraire, il sortait de scène, le cœur serré, honteux d'être condamné à faire rire, alors que le père, tout là-bas, passait sa vie dans les larmes. Et depuis qu'il connaissait Florentine, le sentiment de son infériorité s'exaspérait en lui.

Ce soir-là, comme il allait entrer en scène, Changal crut devoir l'encourager :

—De l'entrain, mon petit Carillon, Isidore a fait venir, ce soir, tous ses camarades pour l'entendre, et si tu n'es pas encore plus drôle que d'habitude, ils ne t'applaudiront pas.

Jean fit un geste d'impatience. La recommandation portait à faux. Loin de stimuler le pauvre chanteur comique, elle le glaçait.

Jean ne retrouva pas son entrain de la veille. Bien mieux, sa mémoire, que l'on croyait infaillible, le trompa à plusieurs reprises, et comme le souffleur ne s'y attendait pas, il embrouilla ses couplets au point de les rendre incompréhensibles. Naturellement, les camarades d'Isidore en profitèrent pour lui décocher de bons coups de sifflet.

—C'est du propre ! lui dit Changal dans la coulisse.

Jean se redressa.

—Il vous faut des pitres, s'écria-t-il, pour votre recette ! Je ne l'ai été que trop. Je puis en avoir l'apparence, mais je n'en ai pas l'étoffe. Adieu, M. Changal !

Et, quittant la salle, il remonta à sa chambre pour faire ses paquets, décidé à prendre le train de Paris. Il était si pressé de partir qu'il ne pensait même pas à réclamer au directeur le reliquat de sa solde. Comme il descendait l'escalier de l'hôtel, sa valise à la main, il se trouva nez à nez avec Changal.

—Je m'en doutais, lui dit ce dernier, sur un ton où on retrouvait toute sa bienveillance naturelle ; tu retournes à Paris ?

—Oui, M. Changal.

—Tu as bien le temps !

—Non, M. Changal.

—Bah ! tu prendras le dernier train. D'abord, je te dois une trentaine de francs. Il faut que je te les paye, et puis, tu ne voudrais pas me quitter sans boire avec moi le coup de l'étrier, pas vrai ?

La mauvaise humeur de Jean tomba comme par enchantement. Il était vaincu par la rondeur de ce bon gros homme. Tous deux allèrent s'attabler dans un café voisin de la gare. Changal commanda une bouteille de champagne et des biscuits. Le pétilllement du vin acheva de dérider le voyageur. Ils trinquèrent et Changal tendit à Jean son étui à cigares.

—Tu as le temps d'en griller un. D'abord, réglons la question vitale.

Il tira de sa poche un billet de cent francs, et le fourrant dans celle de son ex-pensionnaire :

—Prends ceci, Carillon, pour te débrouiller à Paris... où l'argent file plus vite que les chevaux de fiacre.

—Mais, monsieur Changal, vous ne me devez que trente-quatre francs.

—Ça ne fait rien, prends toujours. Tu m'as rendu service en m'amenant Florentine et je te dois quelque chose.

Au nom de la chanteuse patriotique, le visage de Carillon s'illumina.

—Ah ! ah ! mon garçon, tu souris enfin. Tu es heureux de me planter là. Permetts-moi, à ce sujet, une observation. Tu ne vas pas te fâcher, au moins ?

—Non, M. Changal. Vous êtes un père pour moi !

—Eh bien, tu n'aurais pas dû t'emballer comme cela, ce soir.

Jean baissa le nez et rougit. Il reconnaissait son tort.

—Si je te dis cela, mon bon Carillon, c'est dans ton intérêt. Tu seras bientôt soldat. Méfie-toi de ton caractère ; il pourrait te jouer d'affreux tours, des tours irréparables.

—Vous avez raison, monsieur Changal. Pour vous prouver ma bonne volonté, je suis prêt à retourner au théâtre, et à chanter de mon mieux.

—Non, c'est inutile, Isidore Godard me suffira, surtout à Reims où il est connu comme le loup blanc. Je le formerai tout doucement et il fera très bien mon affaire. Tu n'en es pas jaloux, avoue-le.

—Oh, pas du tout.

Il était l'heure de se rendre à la gare. Changal accompagna le voyageur jusque sur le quai. Jean monta en wagon. Ils échangèrent une dernière poignée de main.

—Mes amitiés à Florentine, recommanda, avec un fin sourire, le directeur des Folies voyageuses.

XXX

### L'Élève de Florentine

Jean est de retour à Paris depuis un grand mois. Grâce à l'amie de Florentine, il a été admis comme courtier dans une importante fabrique de papier à cigarettes. Il gagne modestement sa vie et attend, sans aucune impatience, l'heure de partir au régiment.

Il a loué, rue Bonaparte, un modeste cabinet sous les combles de l'hôtel du Petit Caporal, où habite, au premier étage, son amie.

Florentine tient à ce qu'il ne s'éloigne pas d'elle. Ce n'est pas la peur qu'il fasse de mauvaises connaissances ; Carillon est le plus fidèle des amoureux : mais elle a pris à tâche de lui refaire son édu-

cation et de lui donner des éléments d'instruction qui lui seront utiles au régiment. Elle en fait d'ailleurs tout ce qu'elle veut. Jean se montre un élève docile et studieux.

Chaque soir, après le dîner, il se rend chez sa maîtresse... de français, d'orthographe, de calcul, de géographie, d'histoire, etc. Elle a préparé le thé, et quand ils l'ont pris ensemble, ils s'installent à la petite table, en face l'un de l'autre. Jean prend la plume, ouvre son cahier, et après avoir adressé au professeur un regard plein de tendresse :

—J'y suis, mademoiselle, dit-il.

Et la dictée commence. Jean s'applique de son mieux, se fend la tête pour éviter les grosses fautes de ses débuts. Parfois, il s'arrête sur une difficulté de grammaire ; mais elle, impassible, poursuit la dictée, disant :

—Allez toujours, mon ami. Vous vous relirez tout à l'heure avec soin, et si vous n'avez pas oublié ma leçon d'avant-hier, vous vous en sortirez tout seul.

—Je vous obéis, mademoiselle.

—C'est votre devoir, monsieur.

Et la dictée continue jusqu'au bout, non sans quelques interruptions du même genre.

—Est-ce lisible, au moins ? demanda Florentine.

—A peu près.

—Vous savez bien, monsieur, que je ne me contente pas d'un à peu près. Il faudrait vous lever plus matin pour faire des pages d'écriture. Si vous aviez mieux profité de votre jeune temps, je n'aurais pas besoin de vous dire tout ça.

—En ce cas, mademoiselle, je suis enchanté d'avoir fait l'école buissonnière et de me trouver aujourd'hui dans la douce obligation de réparer auprès de vous le temps perdu.

C'est ainsi que, tout en se montrant d'une docilité fort rare chez un élève de vingt et un ans, Jean trouvait le moyen de tourner ses réponses en forme de déclaration d'amour.

Florentine, demi-souriante, très émue sous son masque de déesse, le laissait dire. Mais les paroles ne suffisaient pas à Jean pour exprimer sa passion.

Lorsque Florentine se penchait sur son cahier pour surprendre une faute d'orthographe, vite il se retournait, le visage en feu, et leurs regards se fondaient l'un dans l'autre.

Un soir elle se pencha tant et tant qu'il ne put résister au désir de lui prendre un baiser sur la nuque. Elle se redressa soudain. Allait-elle se fâcher, comme avec cet idiot de Marcot ? Jean ne lui en laissa pas le temps. Il était déjà à ses genoux, implorant son pardon.

—Est-ce ma faute, s'écria-t-il, si je vous adore ! Pourquoi êtes-vous si belle, encore meilleure que belle ! Pourquoi avez-vous pitié de mon isolement, du chagrin que vous aviez deviné en moi ? Eh bien oui, je ne vis que pour vous, et si vous me chassez, soyez certaine que j'en finirai dès ce soir avec l'existence. Votre mépris équivaldrait pour l'infortuné Carillon à un arrêt de mort.

Elle n'en doutait pas, Florentine ! Aussi s'empressa-t-elle d'adoucir le feu de son regard.

—Relevez-vous, dit-elle, et repassez votre dictée.

Jean se releva, mais l'orthographe le laissait très froid pour le moment. Il reprit sa place à la petite table, et repoussant son cahier :

—Aussi bien, dit-il, l'heure est venue pour moi de vous parler à cœur ouvert. Je conviens, Florentine, que j'ai eu tort de vous embrasser ; mais vraiment, je me demande si tout autre à ma place n'en aurait pas fait autant.

—Alors, fit-elle, vous ne valez pas mieux que les autres... .

Parlait-elle sérieusement ? Il n'osa la suivre sur ce terrain dangereux, et ne trouvant rien de bon à répliquer, il se décida à reprendre son cahier.

—C'est cela, fit-elle, travaillez.

Comme c'est facile, à vingt et un ans, de s'absorber dans la grammaire quand on aime et que la personne aimée est si près de vous ! Il en perdait la tête, le pauvre Carillon, et il y avait vraiment de quoi.

—Ça y est, fit-il enfin.

—Vous vous êtes bien relu, mon ami ?

Cette appellation lui mit du baume dans l'âme. Il y voyait déjà plus clair.

—Permettez-moi, dit-il, de me relire encore une fois ?

—Deux, si vous voulez. C'est si difficile à apprendre l'orthographe !

—Est-ce bien utile à savoir ? se permit de demander Jean.

—Ma foi non, et on cite même de grands savants, tels que des chimistes et des mécaniciens, qui s'en soucient fort peu. Mais dans la vie militaire, comme dans toutes les administrations de l'État, on ne peut arriver à rien si on n'est pas capable de rédiger un rapport sans faute. Or, j'espère bien que vous ferez votre chemin dans l'armée.

—Bah ! pour cinq ans que j'ai à y passer... .

Elle l'interrompit avec brusquerie.

—Jean, vous voulez donc finir votre vie sur les tréteaux ?

—Ah mais non ! et surtout si vous vous intéressez suffisamment à moi pour vous y opposer.

—En dehors du théâtre, vous sentez-vous une vocation quelconque ?

—Oui, mademoiselle, celle de gagner de l'argent.

—Oh ! la vilaine réplique. Cela sent le refrain du café-concert. Jean, n'auriez-vous pas d'autre divinité à adorer que le veau d'or ?

—Si, la déesse Florentine.

—Eh bien, alors, suivez ses conseils.

Et dans un langage élevé, avec la conviction d'une âme animée par le plus pur patriotisme, elle lui fit un brillant tableau de la vie militaire.

—Aujourd'hui, lui dit-elle, tout soldat peut arriver en étudiant à l'école du régiment ce que les fils de famille, qui se destinent à la carrière des armes, ont si facilement appris dans leur jeunesse. N'est-il pas cent fois plus glorieux de devoir ses galons à sa propre initiative, à son seul mérite, que de les avoir gagnés à coups de billets de mille francs, dans les écoles des privilégiés de la fortune ?

A vrai dire, Jean ne se sentait aucun goût pour la carrière militaire. La discipline l'épouvantait d'avance, et il se croyait encore moins doué, si possible, pour commander que pour obéir. Mais puisqu'il n'avait ni savoir, ni vocation déterminée, le mieux était de se ranger à l'avis de Florentine. Toute carrière approuvée par elle lui semblerait bonne.

Electrisé un instant par son éloquence chaleureuse, ne se croyait-il déjà pas soldat dans l'âme, prêt à tout supporter et à employer ses moments de loisir à l'étude. Mais cela ne pouvait durer qu'à une condition, on devine laquelle.

—Si j'arrivais au grade de sous-lieutenant, demanda Jean, quelle serait ma récompense ?

—La satisfaction du devoir accompli.

—Oh ! cela ne me suffirait pas.

—Vous êtes bien difficile.

—A ces jouissances d'amour-propre, je préférerais l'amour de ma mie. Je serai tout ce qu'on voudra : soldat ou tout autre chose, si ma mie veut bien me promettre d'être ma femme, le jour où je pourrai me reposer sur territoire conquis.

—Votre mie, dit Florentine, ne serait pas votre mie si elle refusait de souscrire à cet engagement.

Et pour qu'il n'y eût aucune ambiguïté dans ses paroles, elle lui tendit la main. Jean saisit cette main de reine et, sans hésitation la porta à ses lèvres, la couvrit de baisers ardents. Elle se dégagea presque aussitôt, disant avec la gaieté comique d'un précepteur :

—Repassez une dernière fois votre dictée, monsieur.

—On y va, mademoiselle.

Jean se relut sans comprendre un mot du texte. La veille, il avait fait dix-neuf fautes dans sa dictée ; il en fit, cette fois, vingt-trois.

—Nous ne sommes pas en progrès, dit Florentine, nous marchons à reculons.

—Moi, s'écria Jean, je trouve que j'ai fait un pas de géant, aujourd'hui. Cette dictée, je la conserverai avec ses vingt-trois fautes, toute ma vie durant. Et chaque fois que j'y jeterai les yeux, je me dirai : "Tu as écrit cela, chez elle, le jour où elle a bien voulu se reconnaître ta mie."

Dix heures sonnaient. Florentine montra la pendule à Jean.

—Vous avez entendu... C'est l'heure de nous séparer.

—Oui, le temps passe vite auprès de vous. Le temps est bien cruel en me chassant d'ici.

—Jean, dit-elle, en affectant un sérieux qui allait bien à sa beauté majestueuse, il faut vous habituer à la consigne.

—On s'habituerait à tout dans le régiment de Florentine.

Elle lui donna son chapeau, ce qui était le signal du départ.

—Bonsoir, mon ami.

Et pour la première fois elle lui tendit son beau front sur lequel il imprima un baiser qui s'éleva jusqu'à la racine des cheveux.

—Bonsoir, Florentine.

—Étudiez bien votre leçon d'histoire de France. Nous en sommes à François Ier.

—Je voudrais en être à la mort de Louis XVI.

—Pourquoi ? Vous lui en voulez donc bien à Louis XVI ?

—Pas du tout ; mais je serais plus vieux, et, conséquemment, plus près de mon bonheur.

—Oh ! vous ne les tenez pas encore, vos galons !

—Allez-vous me désespérer !

—Non ; mais il ne faut pas vous dissimuler les difficultés.

Il sortit, le cœur radieux. Les difficultés, il ne les voyait que trop, Jean Jordanet ! S'il n'y avait eu que son ignorance. Avec de la volonté, on peut toujours se meubler la cervelle des connaissances jugées nécessaires ; mais Jean avait le pressentiment que son nom de Jordanet lui serait, au régiment, une source de difficultés et d'infortunes.

Il s'en ouvrit à sa fiancée, espérant qu'elle lui conseillerait de renoncer à la carrière militaire, et que, d'autre part, elle lui confierait, en retour, les motifs qui l'obligeaient à ne pas profiter de son succès au concert, à se cacher comme si elle était poursuivie par des ennemis acharnés à sa perte.

Florentine l'écouta avec le plus vif intérêt. Mais sa conclusion fut tout autre que Jean ne l'avait espérée.

—Mon ami, dit-elle, c'est justement parce que votre nom est déshonoré par une condamnation inique que vous devez le relever à force de volonté. Votre frère, assurez-vous, est un modèle de travailleur et de piété filiale. Soyez de même. Mieux vous vous conduirez tous les deux, et plus vous protesterez, par ce seul fait, contre le jugement qui a envoyé votre père au bague.

—On sera dur pour moi au régiment, impitoyable peut-être... à cause de ce jugement...

—Pourquoi donc ! Ce serait infâme.

—Hélas ! Florentine, votre patriotisme vous fait peut-être voir le régiment sous un jour idéal.

Florentine repoussa avec énergie ces appréhensions.

—Vous croyez, s'écria-t-elle, que je me plais à parer le régiment des plus belles couleurs. Apprenez, Jean, que j'en suis, du régiment, et que, par conséquent, je n'en parle pas à la légère. Oui, mon ami, je suis née dans une caserne. Mon père est soldat. Il a conquis ses grades sur les champs de bataille, à force d'intrépidité. Pourquoi ai-je quitté le régiment dont les sonneries de clairon et le mouvement incessant dérideraient le front le plus morose ? C'est là mon secret. Ecoutez-moi, ami, et vous comprendrez pourquoi je me cache, pourquoi j'ai peur de la renommée.

### XXXI

#### Le secret de Florentine

Voici le résumé des confidences que la chanteuse patriotique fit à Jean Jordanet :

Son père, le capitaine Gallois, du 83<sup>e</sup> de ligne, excellent soldat, médiocre officier, d'une ignorance qui serait inadmissible en l'état actuel de la science militaire, s'était marié en 1852. Il n'était alors que sous-lieutenant, sortit du rang, à force d'actions d'éclat accomplies en Afrique. Sa femme le rendit parfaitement heureux.

Fille unique d'un petit commerçant parvenu à l'aise à force d'économie, elle accepta tous les défauts de son mari, qui ne brillait point par la distinction, jurait à tous propos, s'attardait au café et culottait des pipes jusque dans sa chambre à coucher.

Deux enfants naquirent de cette union : Florentine et Hubert, à peine séparés par l'intervalle d'une année. Leur gentillesse transforma complètement les habitudes du père. Dès leurs premiers pas, il s'intéressa à eux, au point d'en oublier l'heure de l'apéritif et de laisser éteindre son calumet.

Ce héros passait de longues heures à jouer avec ses enfants, à les faire sauter sur ses genoux, à les promener dans ses bras. L'un ou l'autre était-il simplement indisposé, le père ne dormait plus, se relevait à tout instant, la nuit, pour s'assurer s'ils n'avaient besoin de rien. Chaque fois qu'il partait en campagne, le brave officier sentait faiblir son courage à l'idée que, peut-être, il ne reverrait plus ses enfants.

Ce fut en Italie qu'il conquit, avec sa croix, le grade de lieutenant. Au retour de la campagne, il ne retrouva pas sa femme, qui avait succombé en quelques jours à une fièvre typhoïde.

Que faire de Florentine, dont l'intelligence précoce et très vive exigeait une instruction digne de la fille d'un officier ? Le père se décida, bien à contre-cœur, à la mettre à la Légion d'honneur, où elle recevrait la plus brillante éducation. Quant à Hubert, il le plaça au lycée de Nantes, sa ville natale.

Florentine fut une élève modèle.

Presque toujours la première dans les branches les plus diverses du programme d'enseignement, elle était adorée de ses professeurs et même de ses condisciples, qui, reconnaissant sa supériorité, ne la jalouaient pas.

Douée d'une très belle voix et d'une physionomie expressive, elle enthousiasma sa maîtresse de musique, une artiste de race que les nécessités de l'existence avait obligée à se vouer à l'enseignement.

Durant les vacances, étant encore très jeune, elle faisait florès dans les salons des officiers supérieurs du régiment. Elle chantait déjà avec art ; mais en remarquait que les morceaux où il faut développer de la force lui convenaient mieux que les mélodies sentimentales. De simples chansons patriotiques lui tombèrent sous la main ; elle les aprit toute seule et se fit applaudir par sa façon de détailler le couplet et de lancer le refrain.

Le père ne semblait vivre que pour ses enfants. Les vacances

terminées, il les conduisait lui-même à leur pension respective et leur faisait promettre de lui écrire régulièrement deux fois par semaine. Il ne manquait jamais de leur répondre poste pour poste, témoignant son affection dans des lettres de quatre pages d'un français douteux, mais toujours ému.

En 1870, lors de la déclaration de la guerre, Florentine avait terminé ses études. Avant de partir en campagne, le capitaine Gallois la confia à une ancienne amie de sa femme, Mme veuve Rimbaud, qui habitait Chartres et possédait une villa aux environs de Montpellier. Il leur recommanda de rester dans le Midi jusqu'à la fin de la guerre.

Ce vieil officier, dont on raillait l'ignorance, ne prévit que trop la défaite. Il avait eu la curiosité, l'année précédente, de faire une excursion en Allemagne, afin de s'assurer par lui-même de la situation militaire de nos voisins. Il en était revenu avec la certitude de notre infériorité et comme effectif et comme armement.

Blessé à Sedan, puis fait prisonnier, il resta deux mois entre la vie et la mort, se rétablit péniblement, et n'ayant pas voulu prêter le serment de ne plus servir sa patrie, fut expédié en Allemagne.

A son retour en France, le capitaine Gallois apprit avec stupeur la mort de son fils qui, malgré sa jeunesse, avait pris part, avec les francs-tireurs nantais, à la défense de Châteaudun.

Il reprit Florentine auprès de lui, à Blois, mais au bout de quelque temps, elle le trouva bien changé à son égard.

Le capitaine Gallois ne s'était-il pas amouraché d'une orpheline, Cécile Hervieu, qui vivait avec une vieille tante et sur le compte de laquelle il courait des bruits fâcheux ! Bref, quelques semaines après, le capitaine se remariait, imposant pour belle-mère, à sa fille, une créature presque aussi jeune qu'elle. Les deux femmes se haïrent dès les premiers jours.

Si Florentine en avait eu le moyen, elle serait partie immédiatement. Mais où aller ? Le père tenait à la garder auprès de lui et poussait l'aveuglement jusqu'à s'imaginer que le plus touchant accord régnait dans sa maison.

Florentine ne tarda pas à comprendre les rumeurs qui couraient sur le passé de Cécile, à qui le capitaine avait fourni secrètement la dot réglementaire.

Certains faits, qui ne pouvaient échapper à sa clairvoyance, lui donnèrent à penser que son père était tombé dans les mains d'une aventurière. Elle résolut de quitter la maison. Une amie de pension, à qui elle se confia, lui prêta mille francs et elle partit pour Paris en laissant à son père un mot ainsi conçu :

« J'ai été bien heureuse auprès de toi jusqu'au jour où tu m'as retiré ton cœur pour le donner à une femme qui n'en est pas digne. Aujourd'hui la situation n'est plus tenable. Je pars, désespérée de te quitter, mais résolue à revenir lorsque tes yeux seront dessillés, lorsque tu reconnaîtras que deux seules personnes t'ont sincèrement aimé : ma mère et moi. Quoi qu'il arrive, dis-toi bien qu'on n'aura jamais aucun reproche à faire sur ma conduite. »

Ce billet consterna le capitaine. Toutes les séductions de sa jeune femme ne l'empêchèrent pas de se mettre immédiatement à la recherche de la disparue. Ignorante des dangers qu'elle courait, Florentine fut retrouvée facilement par la police parisienne, et son père la ramena avec lui.

Dès le jour même de sa rentrée, elle put apprécier la duplicité de sa « belle petite maman », comme disait le capitaine. Cécile la reçut avec une bienveillance où toute autre que Florentine n'aurait pas senti la moindre rancune.

— Est-ce à cause de moi que vous êtes partie ? osa-t-elle lui demander devant le capitaine.

Et n'attendant pas la réponse :

— Oui, n'est-ce pas, avouez-le ! J'en suis désolée ! Vous étiez si heureuse auprès de votre père !

Et, en comédienne accomplie, elle fit monter des larmes à ses beaux yeux de vingt ans. Ému jusqu'au plus profond de l'âme, le vieux grognard embrassa alternativement sa femme et sa fille.

— Plus un mot là-dessus, dit-il, nous sommes d'accord tous les trois, n'est-ce pas ? Eh bien, restons-le toujours et je serai le plus heureux des capitaines.

La faiblesse de ce vaillant fit rougir Florentine. Cependant elle réussit à se contenir. Quelques instants après, le capitaine les laissait seules, pour se rendre à son service. Il n'était pas plutôt parti que Cécile disait à Florentine :

— Pourquoi dissimuler ? Vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimerez jamais.

— Vous me rendez bien la pareille.

— C'est votre faute. Si, au lieu de me traiter en ennemie, vous aviez reconnu en moi une bonne petite amie, capable de donner à votre père toutes les illusions du bonheur, nous nous serions parfaitement accordés. Vous n'êtes guère avisée !

— Je le suis plus que vous ne sauriez le croire, répliqua Florentine d'un ton ferme.

— Vous m'avez espionnée et, dans votre jalousie de fille à qui on

a pris son père, vous vous êtes forgé des idées fausses sur mon compte. Parlez franchement, que savez-vous ?

En réalité, Florentine n'aurait pu reprocher sa belle-mère que des actes de coquetterie qui ne prouvaient que de l'imprudance ou de la légèreté.

— Je ne sais rien, répondit-elle, mais votre question et le ton sur lequel vous le prononcez montrent combien vous êtes inquiète. Je vous en prie, laissons ce sujet tranquille. Comme le disait mon père tout à l'heure, tâchons de rester d'accord.

— Pour moi, je ne demande pas mieux, prétendit la capitaine.

L'accord ne dura pas huit jours. Un soir que, contrairement à ses habitudes de frais marié, le capitaine s'était attardé au café, Florentine feignit une grande fatigue et, souhaitant le bonsoir à Cécile, se retira dans sa chambre. Elle avait son plan. Espionner cette femme lui répugnait ; mais pouvait-elle prendre un parti décisif avant d'avoir une preuve ? Devait-elle quitter son père sans un motif indiscutable.

Elle souffla sa bougie, ouvrit la fenêtre avec d'infinies précautions pour ne pas faire de bruit et resta immobile derrière la jalousie. De là, protégée par l'ombre, elle suivait le va-et-vient de la rue.

Vers neuf heures et demie, elle aperçut, sur le trottoir d'en face, le sous-lieutenant Vincent, dont elle avait déjà observé les allures mystérieuses autour de la maison ou à la promenade. A plusieurs reprises et sans qu'il fût possible d'en douter, Florentine avait déjà vu Cécile échanger des coups d'œil d'intelligence avec le jeune officier, homme à bonnes fortunes s'il en fut à Blois et autres villes de garnison !

Vincent s'arrêta un instant et dirigea ses regards vers les fenêtres de la maison habitée par le capitaine Gallois.

La rue était déserte. Le bruit d'une fenêtre ouverte, au salon, subitement, fit tressaillir Florentine. Une seconde après, elle vit le sous-lieutenant se baisser, ramasser une enveloppe et s'éloigner précipitamment. La même fenêtre se referma, puis la maison rentra dans le silence le plus complet.

Florentine était fixée, Cécile venait de jeter un billet à l'officier. Ainsi donc, le pauvre père, victime d'une passion sénile, était indignement trompé dans sa confiance.

Ce soldat sans reproche, brave entre tous les braves, subissait le sort d'un Cassandre. On se jouait de lui, on profitait de sa confiance sans limite pour le traîner dans la honte et le ridicule. Car, en province, ces choses-là se savent toujours, tôt ou tard. On s'en amuse et le mari devient le jouet de la malignité publique.

La première pensée de Florentine fut de tout dire à son père, mais un peu de réflexion lui fit comprendre qu'il ne lui appartenait pas de prendre cette initiative. Elle tourna ses regards éplorés vers le portrait de sa bonne mère et le contempla longtemps. Elle prenait conseil de cette image dont les yeux semblaient comprendre ses angoisses. Elle ne se coucha qu'après le retour du père, vers une heure du matin.

Le lendemain, à déjeuner, le capitaine lui dit en lui montrant Cécile, dont le visage exprimait le mécontentement :

— Elle me bat froid, elle a raison. Je me suis laissé circonvenir par les camarades, ils ont trouvé le moyen de me faire jouer au piquet jusqu'à minuit et demi. Ça ne m'arrivera plus.

— Je ne vous défends pas d'aller au café, osa dire Cécile. Je trouverais même ridicule que vous rompiez avec vos amis. Je tiens avant tout à ce qu'on ne m'accuse pas de vous séquestrer.

— Je ferai mieux, déclara le capitaine, j'inviterai mes amis à venir passer la soirée du jeudi, ici. Cela vous procurera un peu de distraction, à l'une comme à l'autre. Ils ont un petit défaut commun, ils fument comme des cheminées d'usine ; mais puisque l'odeur du tabac ne vous incommodé pas trop...

— Oh ! pas le moins du monde, déclara Cécile, dont le visage était devenu soudainement enjoué.

Et, d'un ton en apparence indifférent :

— Quels sont ces fumeurs ?

— Le capitaine Lornotte, un bonhomme de mon âge, mais tourné au suif. Les hommes l'appellent Pot à tabac, ou plus communément le Pot.

— Est-il aimable ?

— Toujours le sourire sur les lèvres et... la pipe à la bouche.

— Et les autres ?

— Le lieutenant Sangeat, un Auvergnat qui prononce le français avec la netteté d'un Tourangeau ; il est vrai qu'il a été élevé à Amboise.

— Après ?

— Deux jeunes officiers très tranquilles, très rangés, ferrés sur la théorie, très forts au piquet. Vous ne les connaissez pas. L'un, le sous-lieutenant Vincent, est, paraît-il, très bon musicien. Nous l'attellerons au piano et Florentine nous chantera ses petites machinettes qui me faisaient tant plaisir... autrefois.

Le sous-lieutenant Vincent ! Florentine observait Cécile à la dérobée. La jeune femme avait baissé les yeux ; mais une rougeur subite animait ses joues.

Le lendemain, Florentine repartait pour Paris en laissant à son père une lettre par laquelle elle lui déclarait sa volonté formelle de vivre seule et de se faire une situation honorable dans l'enseignement. Elle terminait ainsi : "Inutile de me rechercher. Cette fois, j'ai pris mes précautions, tu ne me retrouveras pas. Nous nous reverrons à ma majorité."

Elle s'était entendu avec Mme Rimbaud, qui devait lui donner secrètement des nouvelles de la maison.

—S'il arrivait malheur à papa, lui avait-elle recommandé, s'il tombait malade, avertissez moi ; j'accourrai aussitôt. Vous seule aurez mon adresse.

Pour dépister les recherches du père, Florentine avait tout simplement changé de nom. Elle aurait pu, grâce à ses relations, trouver un préceptorat dans une famille riche ; mais elle était décidée à embrasser la carrière musicale.

Chanter était pour elle un besoin. Enfant, elle répétait de mémoire tous les airs qu'elle avait entendus une fois. A la Légion d'honneur, elle passait ses récréations à la salle de musique, se perfectionnait au piano, égrenait le chapelet de son inépuisable répertoire de chant. L'amour du drapeau, le prestige de l'uniforme, l'enthousiasme de son père pour le régiment ; tout avait contribué à exalter en elle, dès l'enfance, la fibre patriotique. Le hasard, servant cette vocation, devait l'engager dans une voie où on ne rencontre guère d'anciennes pensionnaires de la Légion d'honneur.

En arrivant à Paris, elle avait pris une chambre, sous le nom de Mlle Justin, dans un hôtel garni de la rue du Faubourg-Poissonnière, à proximité du Conservatoire de musique.

Elle commença par suivre des cours particuliers pour préparer l'examen d'admission à la classe de chant. Bien qu'elle ne dépensât que le strict nécessaire à son existence, ses ressources s'épuisaient rapidement. Elle voyait avec angoisse le jour où il lui faudrait renoncer à ses chères études et utiliser ses relations pour entrer comme professeur dans une famille.

Ne sachant déjà pas quand elle pourrait rendre les mille francs qu'elle avait empruntés à son amie, elle était décidée à ne plus compter que sur elle-même.

La dure condition qui, dans le grand monde, réduit l'institutrice à une sorte de domesticité, répugnait à sa nature indépendante et fière. Aussi remettait-elle toujours au lendemain ses démarches.

Or, chaque soir, de sa fenêtre donnant sur une vaste cour vitrée où se trouvait un café-concert de second ordre, le Petit Eden, elle entendait les sonorités bruyantes de l'orchestre chargé d'accompagner le défilé interminable des chansons. Ce bruit, où revenaient sans cesse les formules des compositeurs dont le principe est d'écarteler, comme la peste, toute idée originale, la laissait très froide, quand il ne lui portait pas sur les nerfs.

Cependant, dès que le tambour et le clairon s'unissaient pour annoncer la chanson patriotique, elle tressaillait d'aise. L'envie lui prenait alors de descendre au Petit Eden et de s'assurer si les artistes chantaient beaucoup mieux qu'elle.

Par une de ces belles soirées où les Parisiens prennent, à la fenêtre, un air qui leur est parcimonieusement mesuré dans leur étroite cage, Florentine fut vivement impressionnée à l'audition d'un chant de marche avec refrain très enlevé et ritournelle d'une mâle énergie.

—Enfin, s'écria-t-elle, voilà de la musique !

Elle était ravie d'entendre qu'on applaudissait à tout rompre chaque couplet. Elle se prit elle-même, dans sa chambrette à claquer des mains. En bas, le public trépignait d'enthousiasme rappelant jusqu'à trois fois l'artiste, dont la voix sonore et la nette diction l'avaient enlevée.

Au lendemain de la défaite, ces chants eurent leur raison d'être. Ils entretenaient dans l'âme du peuple l'espoir d'une prompt revanche. Ils rappelaient le souvenir des opprimés, nos frères d'Alsace et de Lorraine.

"N'en parlez jamais", soit ! mais chantez-le toujours.

—Demain, se promit Florentine, j'irai entendre cette chanteuse.

Et malgré la peur d'être reconnue, elle se risqua, le lendemain, dans la salle du Petit Eden.

Ce qui l'étonna tout d'abord, ce fut la bienveillance du public pour des chansons d'une écurante banalité. Elle resta insensible aux grimaces des comiques qui, à défaut de talent, se contorsionnent.

On riait ferme dans la salle, et plus on riait, plus Florentine se sentait envahie par une sombre tristesse. Cette gaieté lui semblait odieuse, après tout de ruines et de désastres.

Aussi tressaillit-elle quand la ritournelle annonça le fameux chant patriotique, qui a pour titre : Des Français dorment là ! une des meilleures pièces du répertoire de MM. Villemer et Delormel. Après seize mesures d'introduction d'un puissant effet, Mlle Eva entra en scène.

C'était une belle fille, dont le visage rond et le teint artificiel rappelaient les figures de cire qui évoluent à la vitrine des coiffeurs

pour dames. Mais sa voix, pleine, sonore, bien posée, témoignait d'une étude sérieuse pour le chant.

Les bouquets commencèrent à pleuvoir à ses pieds, dès le second couplet. Elle les relevait avec assez de grâce, saluant le public selon la méthode des cantatrices de théâtre. On la rappela trois fois après la dernière strophe.

La prononciation d'Eva était nette, la diction précise. Evidemment, cette artiste, fort capable de tenir un rôle de second rang à l'Opéra-Comique, s'était fourvoyée dans les cafés-concerts, soit par fantaisie, soit par malchance.

Le public sait reconnaître de suite la différence qu'il y a entre une vraie chanteuse et une cabotine. On raffolait de la diva et on la couvrait de fleurs et d'applaudissements. On l'estimait d'autant plus qu'on la savait égarée dans ce bégaiement d'où, nouvelle étoile, elle irait rayonner, au premier soir, sur quelque scène digne de son talent de cantatrice, à qui il ne manquait qu'un grain de sentiment et de physionomie.

Florentine ne lui ménagea pas les applaudissements.

Le reste du concert ne l'intéressait à aucun titre. Elle sortit après la dernière chanson de la diva, acheta devant la porte le programme de la représentation et remonta chez elle. Avant de se coucher, elle parcourut ce programme, dans l'espoir d'y trouver quelques renseignements sur l'artiste qui l'avait enthousiasmée.

L'article suivant, consacré à cette gloire naissante, intéressa tout particulièrement Florentine :

"Mlle Eva, dont nous nous garderons de révéler le nom de famille, ne sort pas du Conservatoire, ainsi qu'on l'a prétendu. Elle appartient à une famille de financiers et a tous les diplômes qu'une jeune fille puisse obtenir. Ses parents n'ont qu'un regret, celui de lui avoir fait cultiver les arts d'agrément, notamment l'art du chant, qu'elle a appris avec un de nos plus grands professeurs, ex-pensionnaire de l'Académie nationale de musique.

"Mlle Eva, à qui on voulait faire épouser un banquier plusieurs fois millionnaire, a dédaigné la fortune qu'on lui présentait sous les traits d'un capitaliste de vingt ans plus âgé qu'elle, et, profitant de sa majorité, a tout lâché pour le théâtre où elle réussira certainement. Elle chante dans la perfection, mais il lui manque l'habitude des planches. Cette lacune, qui sera bientôt comblée, l'a obligée, pour ses débuts, à entrer au café-concert ; qu'il doit lui tarder de trouver un engagement dans un théâtre digne d'elle !

"Ajoutons que, jusqu'à présent, Mlle Eva, qui est fort belle, a dédaigné tous les hommages de ses adorateurs. Elle n'attend pas le prince russe ou le Brésilien rêvé par ces demoiselles ; elle tenait la fortune et s'en est dessaisie par caprice. Ce n'est donc pas pour courir après. On la dit très bonne, très simple et serviable, point vaniteuse, mais d'une fierté qui tient à distance les jeunes ou vieux rôdeurs de coulisses."

Florentine rêva toute la nuit de cette patricienne échappée des sphères aristocratiques. En y réfléchissant, elle ne trouva rien de remarquable à cette vocation.

Que cherchait au concert Mlle Eva, qui ne craignait pas de se laisser enfumer dans une tabagie prétendue artistique ? des bravos, rien que des bravos. Elle chantait fort bien, trop bien même, pour le genre patriotique ; mais elle ne semblait pas comprendre un mot de sa chanson. Et Florentine se dit, en contemplant la photographie de son frère, mort pour la patrie :

—Si j'étais à la place de Mlle Eva, si j'avais sa belle voix et l'art de m'en servir, je voudrais faire retentir dans la France entière le cri de vengeance, raviver la foi prête à s'éteindre, secourir l'égoïsme individuel. En un mot, je voudrais chanter pour ma patrie, rien que pour ma patrie.

Une telle pensée, aussi haute, aussi vibrante, ne pouvait rester à l'état de rêve dans l'esprit de la fille du capitaine Gallois. Florentine fit parvenir à Mlle Eva le billet suivant :

"Mademoiselle,

"Ma situation n'est guère moins romanesque que la vôtre. C'est pourquoi, étant décidée à suivre la carrière pour laquelle vous avez renoncé à Plutus, à ses pompes et à ses œuvres, j'aurais besoin de vos conseils. Combien je vous serais reconnaissante de m'accorder un entretien, au jour et à l'heure que vous voudrez bien me fixer."

Elle avait signé de son faux nom. Ne connaissant pas Mlle Eva, elle se proposait de limiter au strict nécessaire ses confidences. Tout lui donnait d'ailleurs à penser qu'elle n'obtiendrait même pas de réponse.

Malgré son peu d'expérience de la vie, Florentine se disait que les artistes sont en butte aux sollicitations de toute nature, émanant pour la plupart d'intrigants ou de déséquilibrés.

Sa surprise fut grande lorsque, dès le lendemain, elle reçut de Mlle Eva un billet ainsi conçu :

"Inutile de vous déranger, je monterai chez vous avant d'aller à ma répétition."

Florentine en éprouva une vive émotion, une sorte de regret de s'être embarquée, sans plus de réflexion, dans cette aventure.

Qu'avait-elle à demander à Mlle Eva ? une audition tout d'abord. Il s'agissait d'examiner si sa voix porterait dans une salle de concert, si elle en savait assez pour ne pas être ridicule. Dans l'affirmative, elle prierait l'artiste de la guider à ses débuts, de lui prêter le secours de son expérience, de ses relations.

Elle passa une partie de la matinée à répéter une des meilleures chansons de son répertoire, en s'accompagnant au piano. Elle était prête pour l'épreuve, quand Mlle Eva, fidèle à sa parole, sonna à la porte.

La visiteuse, très distinguée, très correcte, entra, une ride de méfiance au front. A l'aspect de Florentine, en laquelle elle reconnut de suite une personne de condition supérieure, elle prit un air aimable.

— Vous m'avez intriguée, dit-elle, et je suis venue, un peu à contre-cœur, poussée par la curiosité. Je vois maintenant à qui j'ai affaire. Vous pouvez, mademoiselle, me parler à cœur ouvert, comme si j'étais votre sœur.

— Nous sommes sœurs, dit Florentine, du moins par l'infortune.

— Confiez-moi vos peines et dites en quoi je puis vous être utile.

Florentine l'invita à s'asseoir. Raconter son histoire était impossible : il lui aurait fallu divulguer l'inconduite de Cécile. Elle resta dans le vague et n'en fut peut-être que plus intéressante.

— J'ai quitté mon père, dit-elle, pour des raisons de la plus haute gravité. Il s'est remarié avec une toute jeune femme, qui m'a rendu la maison impossible. Je suis convaincue qu'il me fait rechercher, mais j'ai pris mes précautions. Il ne me reverra pas avant ma majorité. D'ici là, me trouvant sans ressources et ne voulant rien demander à mon père, je voudrais, comme vous, suivre la vocation irrésistible qui m'attire au théâtre. J'ai appris le chant, à la pension, avec une maîtresse de talent. Je ne suis pas de votre force, mais peut-être en sais-je assez pour le concert, où je voudrais m'essayer dans le genre patriotique. Voulez-vous m'accorder une audition ?

— Très volontiers, répondit Eva.

Florentine se mit au piano et, rassemblant tout son sang-froid, chanta la meilleure pièce de son répertoire. Sa voix tremblait un peu au premier couplet ; mais, au second, elle fit preuve d'un sens dramatique, d'une conviction qu'aucun professeur, si habile soit-il, ne saurait inspirer à une âme froide, indifférente.

Eva, artiste consciencieuse, reconnut la supériorité de sa rivale. Comme elle avait hâte de désertir le concert, et qu'elle éprouvait, pour les banales productions des chansonniers, un dédain insurmontable, elle ne manifesta aucun sentiment de jalousie.

— C'est admirable ! s'écria-t-elle, à la fin du morceau. Non seulement votre voix est superbe, mais on ne perd pas un mot de ce que vous dites, et la nature vous a avantagée d'une physionomie qui portera sur le public. Je quitterai prochainement le concert pour partir en Russie, où j'ai un engagement dans une troupe d'opéra comique. Si vous voulez me remplacer au Petit Eden, je me charge de vous faire agréer par le directeur.

— Merci mille fois, dit Florentine ; mais je ne suis pas si ambitieuse. Dans ce concert, où défile un public sans cesse renouvelé, je risquerais d'être reconnue. Mon père pourrait être averti et il ne manquerait pas d'accourir. Je voudrais trouver un engagement dans un petit concert de province.

— C'est bien difficile, et puis... vous ne pourriez y tenir votre rang. Vous seriez exposée à tous les inconvénients de la profession, inconvénients qui, pour la plupart de ces pauvres artistes, sont leurs principaux avantages. Et puis, pour se cacher, ma pauvre enfant, il n'y a tel que Paris. Faites-vous engager dans un concert de faubourg, comme celui du père Picoigne, à la Villette. Là, il ne vient jamais que des braves gens du quartier. Là, vous serez plus en sûreté qu'en province ; vous serez chez vous. Je n'ai qu'un mot à dire à Picoigne et il sera bien heureux de vous avoir dans sa petite troupe. Et puis, à part les familiarités de compagnons que vous aurez à remettre à leur place une fois pour toutes, vous ne subirez aucune obsession. Là, le public vient uniquement pour s'amuser et non pour chercher bonne fortune.

Florentine accepta. Ce fut ainsi qu'elle entra au beuglant du père Picoigne, d'où elle passa dans la troupe de Chantal, à la suite des circonstances que nous avons racontées.

## XXXII

### Separation

Florentine avait achevé son récit.

— Maintenant, dit-elle à Jean, j'attends vos confidences.

Elle brûlait de savoir les causes du chagrin profond et intime qui au milieu même d'une satisfaction passagère, laissait, sur le front

du jeune homme, flotter un nuage de tristesse. Car il n'est plus de repos pour l'homme condamné à traîner avec lui un souvenir douloureux. Tant que leur père ne serait pas réhabilité, les fils Jordanet étaient condamnés à prendre leur part de ses souffrances.

Jean raconta, avec tous les détails, le drame terrible qui avait apporté la désespérance dans sa famille, si heureuse auparavant, malgré l'obligation de quitter l'Alsace, tombée sous le joug des Prussiens.

Il fut obligé de s'arrêter après le récit de la séance de la cour d'assises, où le père s'était vainement défendu contre l'accusation qui pesait sur lui. Les sanglots étouffaient sa voix.

Prise de pitié, Florentine se pencha sur le pauvre enfant et l'embrassa.

— Ami ! dit-elle, je comprends maintenant. Et moi, qui vous considérais, au début, comme un vulgaire cabotin. Mais c'est sublime, ce que vous avez fait là ! Et votre père doit être fier de vous. Pour ne pas être à charge aux vôtres, vous avez pris le seul métier qui pouvait vous assurer l'existence. Ce rôle de bouffon, qui vous broyait le cœur, vous l'avez accepté sans faiblesse.

Il se laissait consoler par elle.

Il réchauffait son cœur contre le sien. Il s'enivrait de la sentir si près de lui, aimante, franchement aimante, sans aucune de ces restrictions qu'elle puisait dans sa fierté souveraine.

— Oh ! oui, fit-il, j'ai passé de durs moments chez le père Picoigne, surtout quand votre regard froid et débaigneux rencontrait le mien ; quand, à force de grimaces, j'excitais le rire de toute la salle et qu'on me criait, à moi, le désespéré ; " Bravo ! Carillon, bravo ! "

Elle reprit sa place, à la petite table, en face de lui. Son visage redevint grave, comme lorsqu'elle donnait la leçon.

— Jean, vous avez supporté une vie d'isolement et d'humiliations incessantes. Que ce début vous serve pour l'avenir. Vous allez être soldat et d'autres épreuves vous attendent. Acceptez-les d'avance et préparez-vous à subir la discipline.

— Je suis prêt, assura-t-il d'un ton ferme. Votre pensée me suivra partout et me soutiendra.

— J'y compte bien. Ce n'est pas tout : il faudra vous instruire. Je n'aurai pas eu le temps de vous apprendre ces premiers éléments, sans lesquels vous ne sauriez atteindre le but. J'entends que vous fassiez votre chemin dans l'armée et que ce nom de Jordanet, qu'une condamnation inique a couvert d'opprobre, vous le releviez dans l'estime des hommes.

— Je serai à la hauteur de cette tâche... tant que vous ne me retirerez pas votre promesse, tant que je vous sentirai près de moi par la pensée, même lorsque les nécessités de l'existence nous tiendront éloignés l'un de l'autre.

— Je vous ai donné ma parole. Vous me connaissez : je ne suis pas de celles qu'un caprice fait changer d'idée du jour au lendemain. Jean je serai votre femme, quand à force d'énergie, de persévérance, vous serez sorti du rang. Mon pauvre père en savait moins que vous, à son entrée au régiment. Il n'a guère étudié, mais il s'est couvert de gloire et il est parvenu au bat. Aujourd'hui, c'est plus difficile ; on exige des officiers un savoir réel, en proportion avec les difficultés d'une stratégie qui, du domaine de l'art, a passé dans celui de la science.

Jean était heureux d'entendre parler cette femme supérieure. Et c'était à lui, si humble, si en retard sur toutes choses, qu'elle s'adressait. Elle l'exaltait au point de lui faire perdre cette timidité naturelle, cette crainte des difficultés à vaincre qui paralyse l'ignorance.

Maintenant il avait confiance en lui-même. Il se sentait pour ainsi dire régénéré. L'amour centuplait ses facultés.

Ce qu'autrefois il n'aurait même pas essayé de comprendre, par apathie, par indifférence coupable il l'approfondissait d'un seul effort de sa pensée. Son intelligence endormie s'éveillait enfin. Il avait soif de lumière et l'ambition naissait en lui, la plus noble des ambitions.

Certes, la montée serait rude à escalader ; mais au bout, il trouverait Florentine, radieuse ; elle lui tendrait les mains, disant : " Je suis à toi, tu en es digne "

Mais dans quel régiment allait-il tomber ? Serait-il cavalier, ou fantassin ? A cet égard, il n'avait aucune préférence. Etant résigné à son sort, il attendait sans aucune impatience. On l'avait jugé bon pour le service, c'était l'essentiel.

De fait, ayant mené, depuis l'arrestation de son père, une vie exemplaire sous tous les rapports, il se sentait une vigueur capable de supporter les plus dures fatigues.

Sa feuille d'appel lui arriva enfin. Elle était ainsi conçue :

" Par ordre du ministre de la guerre, il est prescrit au nommé Jean Jordanet, jeune soldat de la classe 1872, résidant à Paris, rue Montparnasse, chez sa mère, de se rendre, le 13 novembre 1873, à huit heures et demie du matin, au bataillon 68, porte de Châtillon, d'où il sera immédiatement dirigé sur le 83e de ligne, à Blois. "

A Blois ! au 83e de ligne, dans le régiment du père de Florentine ! Etrange coïncidence ! Jean courut chez son amie et lui annonça

la nouvelle. Elle pâlit, comme si quelque funeste pressentiment venait l'envahir.

— Pourquoi me tourmenter ? dit-elle en affectant un calme que démentait le tremblement de ses lèvres. Si le hasard vous plaçait dans la compagnie de mon père, au moins seriez-vous certain d'être commandé par un chef plus rude d'apparence que de fond. Le capitaine Gallois est adoré de ses hommes, qui le respectent tout en le craignant. Ils admirent sa bravoure et ils apprécient son esprit de justice.

Le visage de Jean révéla une profonde tristesse. En songeant qu'il allait être séparé de Florentine pour un si long temps, il sentait son cœur mollir.

— Mon Dieu ! que c'est loin ! murmura-t-il.

— De quoi voulez-vous parler ?

— De Blois, il me semble que c'est au bout du monde.

— Plaignez-vous ! vous auriez pu être expédié à cent lieues de Paris. Sachez mériter de temps en temps une permission et vous viendrez la passer à Paris, où je vais pouvoir enfin m'établir. Le 3 décembre, je serai majeure ; le lendemain, je débiterai au Palais des merveilles.

— Et tout Paris viendra vous entendre... excepté moi !

— Enfant ! dit-elle en lui tendant sa joue qu'il embrassa avidement, puisque je chanterai pour toi tout seul, rien que pour toi, quand tu seras de permission.

Elle le tutoyait ainsi de temps à autre ; mais il n'avait pas encore osé prendre cette familiarité avec elle. Elle le considérait comme un enfant à qui, dans les moments de défaillance, il faut prodiguer des encouragements.

— J'y pense ! Florentine, dit-il en poussant un gros soupir, la présence de votre père à Blois vous empêchera de venir me voir.

C'était vrai : jamais la fille du capitaine Gallois n'oserait se mon-

trer dans un pays où son départ mystérieux avait fait sensation, où on ne manquerait pas de la reconnaître.

— Je vous écrirai toutes les semaines, dit-elle ; de longues lettres de quatre pages bien serrées. Et vous me répondrez, n'est-ce pas, monsieur ?

— Pour sur, des lettres de huit pages encore plus serrées que les vôtres ?

— Sans fautes d'orthographe ?

— Oh ! ça, par exemple, je ne puis m'y engager. Mais ça m'est égal, parce que vous n'êtes point pédante.

— Je le suis plus que je ne le voudrais ; mais ne te tourmente pas. Si tu fais des fautes, c'est que tu auras pensé plus à moi qu'à la grammaire, et j'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre.

Et, prenant un ton enjoué :

— Avec tout ça, vous avez négligé, monsieur, une formalité pourtant indispensable. Vous êtes vraiment distrait.

— Quoi donc ? fit-il en rougissant.

— Comment ! vous ne le devinez pas encore !

— J'en suis à cent lieues.

— Pardon, monsieur, est-ce que, par hasard, vous seriez toujours décidé à devenir mon mari ?

— Quelle question !

— Eh bien, alors, pourquoi ne m'avez-vous pas encore présentée à votre mère, à votre frère, à vos sœurs ?

Pourquoi ? pourquoi ? Il n'y avait jamais pensé, c'était vrai.

Pourtant, la maman Jordanet, pas plus que Médéric, que Louise et Camille, n'ignorait rien. Toute la famille le savait amoureux, profondément amoureux de Florentine.

— Quand vous voudrez, mon amie, dit-il.

— Demain, alors. Votre frère est-il guéri de sa blessure ?

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 8 OCTOBRE 1898 (1)

XXXV

## FANCHON LA VIELLEUSE

QUATRIÈME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

XXXIV

(Suite)

" M. Gaston me raconta que la nourrice et l'enfant avaient été ensevelis sous une avalanche... Je pensai qu'il les avait assassinés... Il me demanda si je vous croyais en danger de mort. Je lui avouai que je craignais un dénouement fatal, que vous n'aviez connaissance de rien.

— Sait-elle qu'elle a eu une fille ? me demanda-t-il.

— Non, répondis-je. Elle est plongée depuis hier dans un état comateux qui lui enlève toute connaissance.

— Inutile de lui apprendre la naissance de ce premier enfant et sa mort tragique, ordonna M. Gaston... Je dus obéir, je vous cachai la venue au monde de cette enfant... que M. Gaston, j'en ai la conviction, a assassinée ainsi que sa nourrice, comme il aurait fait disparaître votre second enfant, s'il l'eût osé.

" Voilà, madame, le secret qui m'oppressait car je ne fus pas longtemps à comprendre que M. Gaston de Pervençère vous avait calomniée, madame. Dussé-je être assassinée à mon tour ; j'ai fait mon devoir, termina Mme Kaiser.

— Ne craignez rien, madame. Je vous promets que ni M. Gaston de Pervençère ni son ami, M. de Montaiglon, ne tenteraient rien contre vous. Je les démasquerai, les mettrai dans l'impossibilité de nuire, affirma Renaud.

— Ainsi ce monstre a lâchement assassiné une femme et une enfant !... Mon enfant ! Ma fille ! s'écria Blanche.

Catherine, à ces mots, se leva et, livide, tromblante, s'avança vers Blanche. Tous la considéraient stupéfiés. Elle se jeta aux genoux de Blanche et, le visage inondé de larmes :

— Votre fille existe, madame, dit-elle.

— Ma fille existe ! Vous la connaissez ? Vous l'avez vue ?

— C'est Fanchon la Vieilleuse que j'ai sauvée, que j'ai élevée comme étant mon enfant, madame, sanglota Catherine. Cette enfant que j'avais miraculeusement sauvée, il me sembla que Dieu me l'envoyait pour remplacer celle qu'il m'avait prise... J'ai eu tort... J'ai commis un crime... On ne vole pas un enfant à sa mère... Je...

Catherine ne put continuer. Elle s'évanouit.

Le petit village de Boavernier est en émoi. Les commères jacassent avec animation sur le seuil des portes. Les jeunes filles écoutent, les yeux écarquillés.

Bientôt, poussés par une invincible curiosité, tous les habitants, hommes et femmes, se dirigent vers le chalet de Catherine Devoissoud.

Devant l'humble demeure stationnent trois landaus aux vernis éclatants comme des miroirs, tendus intérieurement d'étoffes soyeuses aux reflets argentés. A chaque voiture deux chevaux splendides de formes, richement harnachés, secouent leurs mors blancs d'écume, s'ébranlent avec un bruit tintinnabulant de chaînettes d'acier brillant.

Ruides sur leurs sièges, les cochers aux magnifiques livrées tiennent droit leur fouet ainsi qu'un cierge et jettent sur les paysans qui, peu à peu, s'approchent, des regards hautains, méprisants.

Trois valets de pied, la cocarde au chapeau, gantés de blanc, tuniques amples à double rangée de boutons en métal, bottes à retroussis jaunes, ricanent en regardant les montagnards qui les entourent. Ils sourient aux jolies filles, les regardent insolemment en prenant des airs donjuanesques.

Les belles et fières montagnardes feignent de ne pas voir, de ne pas comprendre ; la curiosité les tient là, les cloue sur place.

Que ces gens de livrée disent ce qu'ils voudront, pensent d'elles ce qui leur plaira, elle ne bougeront pas. Bien mieux, le cercle des curieux, d'abord étendu, se resserre au point de toucher les brillants équipages.

Les hommes admirent les chevaux, les harnais ; les femmes se hissent sur la pointe des pieds pour admirer l'intérieur des somptueuses voitures.

Une toute jeune fille, à la mine éveillée, monte un instant sur le marchepied, elle en redescend bien vite et joignant les mains.

— Oh, ma belle ! dit-elle à une de ses compagnes, ça sent bon là-dedans comme à l'église pendant le mois de Marie !

— Qu'est-ce que c'est donc que les grands personnages qui sont venus ici avec Catherine ?

— Est-ce qu'on sait ?

— Le monsieur et la dame qui sont descendus de la première voiture ont l'air de princes !... La dame surtout !... Et belle comme Notre-Dame-des-Neiges !

— Et, comme les neiges de la montagne, elle est blanche d'une éblouissante blancheur !

— Comme elle parlait avec douceur à notre pauvre Catherine !

— Elle doit être aussi bonne qu'elle est belle !

— Avez-vous remarqué comme Catherine était pâle et tremblante ?

— Oui, et des larmes coulaient de ses yeux... Elle paraissait très émue... .

(1) Commencé dans le No du 27 avril 1898.

—Je voudrais bien voir ce qu'ils font !

—Et moi entendre ce qu'il disent !

—Comment des beaux mondes comme ça peuvent-ils venir chez Catherine ?

—Qu'est-ce qui peut se passer ?

Ce qui se passait, le voici : Catherine Devoissoud, s'adressant à Blanche et à Renaud en présence de Mme de Beauchamp, de Simone, du docteur Delort et d'Angèle Kaiser, Catherine Devoissoud, disait :

—La preuve que je vous ai dit la vérité, que Fanchon est bien votre fille, cette preuve que j'ai promis de vous donner ici, vous allez l'avoir, madame.

Elle ouvrit une armoire de noyer, en sortit une petite caisse de bois blanc, l'ouvrit, en tira une riche layette ornée de rubans et en disposant les diverses parties sur une table :

—Voici la layette que portait l'enfant que j'ai sauvée des neiges du Trient, dit-elle en réprimant les sanglots qui l'étouffaient.

Blanche avait pris l'un après l'autre les petits vêtements.

Du premier coup d'œil, elle les reconnut :

—Oui, oui ! s'écria-elle, ce sont bien là les objets préparés par moi pour l'enfant que j'attendais !

—Ces ruches, ces petites dentelles, c'est moi-même qui en ai orné ce bonnet, cette brassière ! . . .

—Ces petits vêtements portent notre chiffre, Renaud, notre chiffre brodé de ma main ! Cette pelisse de soie blanche bordée d'hermine, c'est moi qui l'ai taillée, qui l'ai cousue ! . . . Oh oui, je reconnais toutes ces choses que je préparais pour mon enfant, que je cousais avec un attendrissement qui m'emplissait les yeux de larmes, faisait battre mon cœur de joie !

—Oui, madame Catherine, oui, c'est ma fille que vous allez me rendre ! . . . Oh ! vous resterez auprès d'elle ! . . .

—Je ne puis vous séparer de l'enfant que vous avez arrachée à la mort, de ma Fanchon que vous avez nourrie de votre lait, que vous avez entourée de soins, enveloppée de tendresse ! . . .

—Vous resterez auprès de Fanchon, elle aura deux mères ; sa mère Catherine et sa mère Blanche . . . Elle nous aimera toutes deux ! . . .

—Vous ne serez pas jalouse de l'amour de Fanchon pour celle qui lui a donné le jour.

Les deux femmes se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre.

Angèle Kaiser, elle aussi, avait considéré la layette avec attention :

—Je la reconnais, moi aussi, dit-elle. C'est moi qui ai passé à la petite fille que vous veniez de mettre au monde cette brassière, ces bonnets, ces bas et ces chaussons . . .

—Cette pelisse, c'est moi qui en ai enveloppé la pauvre petite, que sur l'ordre de M. Gaston de Pervençères, on conduisait à la mort.

—Dieu vous a choisis, madame, pour sauver notre fille, dit Renaud à la pauvre Catherine. Vous avez recueilli plus tard notre Georget, vous avez été pour les orphelins, pour les martyrs, tendre, vaillante et dévouée. Pour nous les conserver, pour les ravir à leurs ennemis, vous avez souffert, beaucoup souffert !

—Madame Catherine, termina Renaud en s'avançant vers la bonne femme, c'est eux, c'est nous, à présent, qui vous entoureront de soins, de témoignages d'estime et de reconnaissance.

Il pencha sa haute taille, entoura de ses bras le cou de la vieille paysanne suffoquée d'émotion et l'embrassa avec les marques d'un tendre respect.

Mme de Beauchamp, Simone, le docteur Delort, Angèle Kaiser, tous vinrent embrasser la bonne Catherine qui bégayait :

—Vous me permettrez de vivre auprès de mes enfants ! Oh, que vous êtes bons ! . . . Je serai, pour le monde, leur mère nourrice . . . Oui, vous direz : " C'est la nourrice . . . "

—On ne s'étonnera pas que je leur parle comme à mes enfants . . . Et puis, je ne me montrerai pas quand il y aura du monde . . . Je saurai me tenir à ma place . . . Vous me donnerez une chambre de domestique . . . Je les verrai tous deux si beaux, si heureux ! Oh, oui, j'accepte vos bontés ! si vous m'aviez séparée de vos enfants, je serais morte de chagrin.

—Vous vivrez auprès de nous, madame Catherine, avec nous, dit Blanche en prenant les mains de la pauvre femme.

Et chaque année, nous viendrons ici, dans cet humble chalet où nos enfants ont trouvé auprès de vous un refuge, un doux nid de tendresse, nous viendrons tous, madame Catherine, dit Renaud les yeux brillants d'émotion et la voix vibrante, vivre dans ces montagnes, respirer l'air pur qui les a faits forts et beaux !

—Ce chalet est sacré pour nous, n'est-ce pas, ma chère Blanche ? Je demande à Mme Devoissoud de n'y jamais rien changer . . . Ce toit, cet asile béni où vous avez recueilli, sauvé nos enfants, cette chaumière où mon fils et ma fille ont vécu m'est plus chère qu'un palais !

Renaud, transfiguré par la joie, parcourait la salle de la pauvre demeure montagnarde. Ses regards ardents se fixaient sur les murs blanchis à la chaux, sur la table de noyer, les escabeaux, le grand

lit entouré de rideaux de serge verte, le portrait de Devoissoud, le guide brave entre les braves, le mari de Catherine.

C'était une chétive photographie effacée à demi par le temps.

—Votre mari, madame ? questionna-t-il en se tournant vers Catherine.

—Oui, monsieur de Pervençère, mon brave homme de mari. C'est son portrait qu'un ambulancier a tiré . . . J'y tiens, comme vous pensez bien . . . C'est tout ce que j'ai de lui . . .

—Elle hésita un instant, puis :

—J'ai aussi celle de mes enfants, dit-elle.

—De Fanchon ? De Georget ?

—Oui : peu de temps après l'arrivée de Georget, le photographe ambulancier est repassé dans la montagne . . . Il venait tirer des vues du pays pour des Parisiens . . . Il a vu Fanchon et Georget ; " Ce sont vos enfants ? m'a-t-il demandé. — Oui, monsieur. — Ils ne peuvent pas se renier, a continué cet homme ; c'est bien le frère et la sœur. On dirait des jumeaux. Quels beaux enfants ! "

—Alors, cet homme m'a offert de tirer leur portrait ; j'ai accepté.

—Vous avez ces portraits ? questionna Blanche haletante.

Catherine prit son paroissien, sortit du livre une petite épreuve photographique :

—Voici, dit-elle. Chaque soir, après avoir fait ma prière, je les regarde, les chers adorés.

Blanche et Renaud se penchèrent. Un cri jaillit des lèvres de Blanche :

—Je le reconnais ! . . . Je le crois voir lorsqu'il m'a été enlevé ! . . . Mon Georget ! Mon enfant !

Renaud la soutint. Elle défailait d'émotion.

Tous se penchèrent pour examiner la photographie.

Fanchon, en jupe courte, les cheveux nattés, les pieds chaussés de petits sabots, se tenait droite, les doigts entrelacés. Elle regardait bien en face, ses grands yeux d'azur aux longs cils réfléchissaient la lumière du ciel.

Georget, nu-tête, ses longs cheveux bouclés tombant sur le col de sa veste de laine en lambeaux, la petite culotte déchirée descendant seulement au genou, les jambes nues, chaussé d'espadrilles, appuyait la main droite sur l'épaule de Fanchon, de la main gauche il tenait un chapeau montagnard orné d'une plume.

Ses fins sourcils bruns, légèrement contractés, s'abaissaient sur ses larges prunelles d'un bleu si foncé qu'elle paraissait noires.

Sous son nez droit et fin, l'arc de ses lèvres aux coins abaissés par un pli de souffrance exprimait la résolution, la volonté, expression qui soulignait encore le menton accusé.

Ses joues étaient creusées par les privations, brûlées par le grand air.

—Mes enfants ! Mes chers petits ! sanglotait Blanche en approchant ses lèvres pâlies des portraits tremblants dans sa main.

Elle se tourna vers Catherine et, les yeux pleins de larmes :

—Laissez-les-moi, je vous en supplie, implora-t-elle.

Catherine accéda à cette demande et se cacha le visage dans ses mains. Elle comprima les sanglots qui l'étouffaient, alla vers l'armoire, posa sur la table quelques vieilles hardes :

—Voici les vêtements que portait Georget, dit-elle.

Une petite veste couleur de cendre, raccommodée avec de la ficelle, une culotte en lambeaux, une loque de feutre sur laquelle était piquée une plume rouge ; son costume de chez Anspach, sa livrée de mendiant.

Blanche embrassa ces reliques en répétant :

—Mon enfant ! Mon petit Georget !

Elle les fit porter dans sa voiture.

Le moment était venu de retourner au palais des Roses.

—Venez, madame Catherine, venez avec nous . . . Bientôt, je l'espère, nous reverrons nos enfants.

Mais Catherine Devoissoud, au moment de quitter l'humble chalet où elle avait vécu, Catherine Devoissoud sentit ses yeux s'emplir de larmes.

Elle avait fait un pas vers la porte ouverte par Renaud. Soudain, elle s'arrêta ; puis, reculant, elle contempla longuement les vieux meubles, rêvant devant chaque objet qui évoquait pour elle les jours de sa jeunesse, ses amours, ses joies, ce qu'elle avait eu de bonheur en ce monde.

Tout lui revenait avec une netteté étrange.

Elle se voyait avec son mari, le bon Devoissoud. Elle entendait la voix de celui qui avait été son compagnon vaillant et doux.

Puis, sa rêverie suivait le cours de son existence entière ; la mort de son mari, celle de son enfant, son affolement, sa douleur . . .

Et Fanchon, Fanchon que Dieu lui envoyait pour remplacer celle qu'il lui avait prise ! . . . Son amour pour cette petite fille sauvée par miracle et devenue sienne . . .

Et Georget recueilli, le petit garçon échappé des mains de ses bourreaux, le frère de Fanchon . . .

Oui, tout cela était réel !

Et c'est sous ce toit, entre ces vieux murs que ces événements avaient eu lieu !

Elle se tourna vers Blanche et joignant les mains :

— Madame, dit-elle, tout à l'heure je vous suppliais de m'emmener avec vous, auprès de mes enfants, maintenant... maintenant je vous prie de me permettre de vivre ici... Trop de souvenirs m'attachent à cette demeure pour que je puisse la quitter....

— C'est ici que j'attendrai que Dieu me rappelle à lui... Fanchon et Georget viendront de temps en temps voir leur mère Catherine... Je serai heureuse....

— Madame, accordez-moi ce que je vous demande.

— Qui vous soignera ici, madame Catherine ? répondit Blanche.

Mme Kaiser prit la parole :

— Si madame Catherine le veut bien, nous vivrons ici ensemble, nous causerons de ses enfants.

Elle ajouta :

— J'ai de petits revenus, je ne serai pas à la charge de la bonne Mme Catherine.

— Je n'ai rien, moi, je travaillerai....

— Vous madame Catherine, s'écria Renaud, vous n'avez rien !... Vous travaillerez ! C'est cela que vous dites !... Vous êtes riche, madame Catherine ! Mon banquier a reçu des ordres qui seront rapidement exécutés... Ne vous inquiétez pas de l'avenir....

— Vous désirez vivre ici, je ne puis m'opposer à ce désir si légitime, sachez seulement que votre appartement sera toujours prêt au palais des Roses.

— Vous y viendrez autant de fois que vous le voudrez, vous y resterez aussi longtemps qu'il vous conviendra....

— Monsieur de Pervençère, je vous demande de me prévenir lorsque Fanchon et Georget reviendront.

— Je veux être là pour les embrasser, ces chers enfants, les voir, les entendre !....

— Je vous le promets, madame Catherine.

Avant de quitter Bovernier, Renaud se fit conduire chez le maire et lui remit un billet de mille francs pour les pauvres.

Blanche donna la même somme au curé.

Dans le chalet de Catherine Devoissoud, il avait placé sur le manteau de la haute cheminée une bourse pleine d'or pour permettre à la brave femme d'attendre sans inquiétude le moment où seraient déposés chez le notaire les revenus qui lui permettraient de vivre dans la plus large aisance.

M. Delort retournait donc seul avec Renaud et Blanche au palais des Roses.

Tous trois se consumaient d'impatience attendant une dépêche leur annonçant l'arrivée de Fanchon et de Georget.

Blanche, durant de longues heures, contemplait les photographies de ses enfants et les pauvres vêtements de Georget.

Renaud et M. Delort faisaient de longues promenades à pied, pour tromper, à force de fatigue physique, la fièvre de leur imagination surexcitée.

Le médecin épanchait sa bile contre Gaston et Montaiglon.

Le vol du tableau de la galerie mettait le comble au dégoût qu'il éprouvait pour les deux bandits.

Il grommelait :

— Je voudrais bien apprendre que nous sommes débarrassés de ces maudits !

Enfin, une dépêche de Marseille annonça l'arrivée de Fanchon et de Georget.

.....

Fanchon, Georget et Jacques viennent d'arriver au palais des Roses.

Devant tous les personnages que nous venons de voir à Bovernier, Renaud de Pervençère apprend à sa fille et à son fils la vérité — si récemment connue ! — sur leur naissance.

Catherine Devoissoud réitère ses aveux, Angèle Kaiser ses révélations.

Peindre l'émotion de Fanchon et de Georget est impossible. Tous deux se jettent en pleurant dans les bras de Blanche et dans ceux de Renaud. Puis, ils embrassent leur mère Catherine.

— Elle ne nous quittera pas, mes enfants, dit Blanche, elle vivra auprès de ceux qu'elle a sauvés. Nous la garderons avec nous, malgré elle.

— Nous entourerons de soins et de tendresse la femme dévouée qui vous a servi de mère.

Renaud s'occupa aussitôt des démarches nécessaires pour faire établir légalement l'état civil de ses enfants qu'il avait désespéré de revoir.

Grâce au témoignage de Catherine Devoissoud et d'Angèle Kaiser, ces formalités furent abrégées.

Jacques et Georget apprirent à Renaud les circonstances dans lesquelles Gaston et Montaiglon avaient trouvé la mort.

— Ils ont fini en bandits comme ils avaient vécu, grommela le docteur Delort, bon voyage !

Rien ne s'opposait plus au mariage de Jacques et de Fanchon, de

Fanchon la Vieillesse, fille de Renaud et de Blanche de Pervençère.

La petite chanteuse des rues, l'artiste applaudie, Fanchon portait un des plus beaux noms de France !

Fanchon riche, plus riche que Jacques !

— Vous allez peut-être me trouver, mademoiselle de Pervençère, gentilhomme de mince noblesse et de maigre fortune ? lui disait Jacques en souriant.

Elle lui mettait sa blanche main sur les lèvres et le regardait tendrement.

— Taisez-vous, Jacques... ne riez pas ainsi, mon ami, faisait-elle de sa voix au timbre sonore et doux.

Et Jacques la pressait ardemment dans ses bras.

Georget et Simone se promènent lentement dans le parc. Ils causent avec animation :

— Je vous aime, je vous ai aimée du jour où je vous ai vue.... Vous souvenez-vous de cette journée bénie où nous avons été parrain et marraine de l'enfant du pauvre paysan ?

— Oui, Georges, oui, je m'en souviens, répond Simone dont les yeux s'emplissent de larmes.

— Oh ! quel rêve de bonheur je faisais à ce moment.

— Rêve que je suivais dans votre regard, Georges, dans le tremblement de votre voix !... Rêve dont, comme vous, Georges, j'espérais la réalisation et que la destinée a brisé !

Des larmes coulèrent des yeux de Simone.

Il la fit asseoir sur un banc, prit place à côté d'elle et lui prenant les mains dans les siennes :

— Simone ! Simone !... Je vous aime toujours, je ne pense qu'à vous....

— Simone, je n'aurai pas d'autre femme que vous !... Ne me désespérez pas !....

— L'aveu que le lieutenant Georges Bernard, que l'enfant sans nom, le malheureux évadé de Noirville n'osait faire, cet aveu, Simone, cet aveu de son amour, Georges de Pervençère le fait !

— Oh ! ma bien-aimée, ne repoussez pas ma prière ! Dites-moi que, vous aussi, vous m'aimez.

Elle éclata en sanglots et, pâle comme une morte :

— Je ne puis être à vous, Georges, oubliez-moi....

— Vous oublier, Simone ! Vous me dites de vous oublier !....

— Je ne suis plus digne de vous, Georges, un misérable !....

— Ce misérable a payé de sa vie le crime dont il s'était rendu coupable !

— Vous avez, Simone, lavé dans le sang du bandit l'outrage dont vous avez été la victime demeurée, à mes yeux, innocente et pure !...

— Vous avez effacé la souillure imprimée par un lâche sur le nom sans tache de Beauchamp.

— Simone, je vous aime et je vous admire !

Éperdue, elle se jeta dans les bras de Georget qui la pressa contre sa poitrine et couvrit son visage d'ardents baisers.

Une pensée soudaine la fit frissonner :

— M. et Mme de Pervençère connaissent l'horrible souvenir qui me torture !... Je leur ai avoué toute la vérité ! Il le fallait... Si j'avais eu ma raison, Georges, vous et Fanchon n'auriez pas été condamnés pour le crime dont on vous accusait.

— Le crime ?... Dites l'acte d'héroïsme !

— M. et Mme de Pervençère connaissent-ils vos projets ?... M'accepteront-ils comme leur fille ?

Le soir même, Renaud demandait à Mme de Beauchamp la main de Simone pour son fils, Georges de Pervençère.

Quelques mois après, le mariage de Jacques et de Fanchon, celui de Georget et de Simone étaient célébrés le même jour au palais des Roses.

Les jeunes ménages vivent tantôt à Beauchamp, tantôt au palais des Roses.

Renaud et Blanche sont heureux auprès de leurs enfants qui leur ont donné, Georget, une fille, Fanchon, un fils.

Catherine Devoissoud, avant de mourir, a pu voir et bénir les chers petits êtres en lesquels revivront les traditions d'honneur, de vaillance et aussi de beauté des anciennes et glorieuses familles françaises des Pervençère et des Beauchamp.

Le bon docteur Delort s'est éteint doucement au milieu de ses amis.

La vieille qui a fait la réputation de Fanchon est accrochée à la plus belle place du salon et, quelquefois, sur la demande de son frère, de son mari, de Blanche et de Renaud, elle chante, en s'accompagnant sur le rustique instrument, la douce chanson de son enfance et surtout celle qui, dans les dangers, faisait accourir Georget auprès d'elle et la sauvait des embûches tendues par ses ennemis : *L'Espérance* !

Valse des Salons Parisiens — (Suite)

*pp sempre*  
*a tempo*  
 yeux sont couleur de ma . tin Les miens sont couleur de ves . pré . e Sous leur  
*pp molto arpeggiato*  
 dite Pedalé  
*rall.*  
 voi . le le même bruit est triste ou joy . eux sui . vant l'heu . ro  
*espress.*

*p rit. molto pp cant.*  
 Dans les yeux c'est l'Espoir qui suit Dans les miens le sou . ve . nir  
*pp cant.*

*tr. fine*

*poco più vivo*

*cresc.*

*sempre cresc.*

*ff*

2

Poésie d'Armand SILVESTRE.

# RIMES TENDRES

A Madame la baronne Raudouin.

Musique d'Alfred BARBIROLLI.

CHANT

*Andantino*

PIANO

*Andantino*

*p molto core*

dit: Nos yeux sont pa-reils, Et le mè-me bleu les co-lor-te

*ppp*

*espress.*

La

*ten.*

*mf*

tein, le des couchants ver-mets. Ressemble à cel-le de l'auro.

*ppp*

*mf*

*col tutto*

*ppp*

Dans

*cresc.*

*coll molto*

leur crepuscule inces-sant Luit la même flamme de

*ppp*

*coll molto*

Tes

3

## ENTRE DEUX RIDES

Un mot de tante Marthe était tombé dans mes oreilles de six ans.

Tante Marthe causait avec de grandes personnes. Pour m'occuper, elle m'avait permis de jouer avec son bel échiquier ; mais je m'étais lassé de l'échiquier, et, assis dans un coin de la chambre, j'écoutais, presque inconsciemment, la conversation.

On parlait des tristesses et des chagrins de la vie, des événements qui bouleversent l'existence... Du reste, de ce que l'on disait, je ne retins que cette phrase, que tante Marthe souligna d'un soupir :

" Ah ! qu'il y a d'histoires écrites entre les rides du front d'un vieillard ! "

Eh quoi ! les rides, ces petits plis du front que je trouvais si laids, cachaient des histoires !

Quel est le petit enfant qui n'aime pas les histoires ? et puisque je savais lire, et lire couramment, qui m'empêchait de lire celles qui étaient écrites sur le front de tante Marthe ? car aucun front ne pouvait être plus ridé que le sien.

Je résolus d'essayer.

C'était agenouillé près d'elle que je récitais ma prière du soir, bien courte, mais ordinairement fervente, et ce soir-là, mon *Pater* fut entrecoupé de phrases mentales, qui n'étaient certes pas des invocations.

" Notre père qui êtes aux cieux... si je pouvais écarter les rides..., que votre nom soit sanctifié..., c'est qu'elles sont très rapprochées ; il y en a deux qui se touchent presque..., que votre règne arrive..., c'est certainement entre ces deux-là que se trouve la plus belle histoire..., que votre volonté soit faite..., si je pouvais seulement voir le titre !... " et quand le mot ainsi soit-il s'échappa de mes lèvres, au lieu de faire le signe de la croix, ma main se porta au front de tante Marthe.

Mais elle retomba, et je n'osai écarter les rides ; car elles étaient serrées, serrées, comme si elles eussent voulu se refermer à jamais sur les histoires de tante Marthe.

Si j'étais timide, j'étais curieux ; et là, franchement, quel enfant ne l'eût pas été à ma place ? Aussi, renonçant à lire moi-même sur le front de tante Marthe, le lendemain, à l'heure calme, c'est-à-dire vers le soir, je me risquai à lui demander de me raconter une histoire.

" Mais, mon petit enfant, tu les sais toutes par cœur. Laquelle veux-tu que je te redise ? "

— Oh ! tante Marthe, une que tu ne m'aies jamais racontée. "

Et comme elle cherchait un conte de Perrault, je repris, devenant plus insistant :

" Une de celles qui sont écrites entre tes rides. "

Elle sourit, m'assura que ces histoires m'intéresseraient bien peu ; mais par bonté elle consentit, et chercha dans sa mémoire, chercha...

Il y en avait donc beaucoup pour qu'elle pût ainsi choisir ! et elle cherchait toujours, remontant le cours des années, loin, bien loin ; car elle commença :

" J'avais quinze ans, " et il me fallut fermer les yeux, pour me représenter la tante Marthe qu'elle se mit à me décrire, ma tante Marthe de quinze ans, avec de belles boucles brunes qui lui tombaient gracieusement sur les épaules une taille élancée et souple, de jolies dents, un teint de rose.

" J'avais tout cela, " me dit-elle.

Pour lui faire une politesse, je répondis :

" Cela ne m'étonne pas. "

C'était d'autant plus chevaleresque que cela m'étonnait beaucoup.

" J'avais quinze ans, reprit tante Marthe, et, avec mes cheveux bruns, ma taille souple, mon teint de rose et mes dents de perle, sans oublier la plus belle paire d'yeux bleus, j'étais remarquablement belle. Seulement, je le savais trop, mes parents eux-mêmes ne me ménageaient pas les compliments, et ils ne s'apercevaient pas que les louanges dont on m'accablait chatouillaient fort agréablement mon amour-propre, et s'infiltraient peu à peu en moi, au point que bientôt la beauté physique me parut être ce qu'il y avait au monde de plus désirable, et la laideur, le malheur le plus grand dont une femme pût être atteinte.

" Je plaignais de tout mon cœur ma sœur, plus jeune que moi d'une année, et qui était aussi laide que j'étais jolie.

" — Pauvre Marguerite, lui disais-je quelquefois, en l'embrassant ; si tu pouvais savoir combien c'est amusant d'être admirée ! mais tu ne le sais pas.

— Et je ne le saurai jamais, me répondait-elle, en riant ; mais ne t'en

fais pas de soucis. Je suis jolie en toi ; quand on te fait un compliment, je suis beaucoup plus heureuse que si on me l'adressait à moi-même. "

" Elle ne mentait pas. Elle n'avait pas l'ombre de jalousie ; mais était-ce une raison pour parler sans cesse devant elle de mon visage, et n'aurais-je pas dû plutôt lui laisser oublier qu'elle était laide, en oubliant, moi, que j'étais jolie ? "

" Au lieu de cela, je me mettais toujours en avant.

" Un jour où nous avions chez nous une soirée dont j'avais été la reine, j'amenai tous mes amis dans la galerie de portraits de nos ancêtres.

" C'était un vrai musée. Plusieurs de ces peintures étaient signées de grands maîtres, qu'avaient inspirés la beauté traditionnelle de notre famille. Mon père s'en enorgueillissait ; moi je m'enorgueillissais surtout d'être comparée à ma bisaincée, qui avait été l'une des plus belles femmes de son temps.

" — A qui trouvez-vous que je ressemble ? " demandai-je aux jeunes admirateurs que j'avais entraînés à ma suite.

" La ressemblance avec mon aïeule devait être frappante, car, la désignant ils me répondirent tous :

" A celle-ci. "

" C'était l'hommage que j'étais venue chercher.

" — Par contre, continua un petit garçon, plus étourdi que méchant, j'aime à le croire, par contre, Marguerite ressemble à celle-là, " et il montrait le portrait d'une femme tellement laide, tellement ridicule que j'avais plusieurs fois demandé à mon père de l'enlever de la galerie, qu'à mon avis elle disparaît, ce à quoi il m'avait, avec raison, répondu qu'elle y occupait la place qu'elle y devait tenir, et qu'il ne la ferait pas disparaître. Seulement, il l'avait dissimulée, et il fallait le regard investigateur d'un espion pour être allée la découvrir au fond de la galerie.

" A la remarque de Jean, tous nous regardâmes Marguerite. C'était vrai : elle avait les yeux incolores de l'aïeule ; son menton de galoche, ses lèvres trop minces, son nez relevé en trompette, et jusqu'à ses cheveux, d'un rouge qu'aucun qualificatif ne pouvait poétiser.

" Mais je remarquai une larme dans les yeux de ma sœur ; cette comparaison l'avait peinée, et je l'avais provoquée, puisque c'était moi qui avais amené nos amis à chercher, en nous, des ressemblances de famille.

" J'aimais profondément Marguerite. Si je m'arrogeais trop facilement le droit de ne pas lui cacher que je la trouvais moins jolie que moi, je ne pouvais souffrir que d'autres le lui fissent sentir ; mais, anomalie singulière, j'en voulus à peine à l'enfant qui avait si fortement blessé ma sœur, et mon courroux retomba sur l'ancêtre qui avait légué ses traits à Marguerite.

" — Elle disparaîtra, " me dis-je, on lui jetant un regard de colère.

" Le lendemain matin, je me glissai furtivement, dans la galerie, je décrochai le tableau de la tante Aglaé, — car cette tante, si laide, s'était appelée Aglaé, — je coupai la toile, pour la sortir du cadre, et je l'emportai dans ma chambre, où je la jetai au feu, sans un remords.

" Oui, ce fut sans un remords que je reçus le dernier regard des yeux incolores qui semblaient me dire : " Que t'ai-je donc fait ? "

" Sans un remords que je vis se gondoler, crépiter, cette toile devant laquelle avait posé l'ancêtre, qui était loin de se douter du sort que lui réservait une petite descendante.

" A jamais s'éteignait toute trace de cette physionomie qui me déplaisait si fort... à jamais ? non, la porte s'ouvrit, et comme je me retournais, je vis à travers l'épaisse fumée qui emplissait la chambre, ma sœur tellement semblable, en édition jeune, au portrait que je détruisais, que j'en ressentis une émotion poignante, comme si j'avais brûlé quelque chose d'elle-même.

" Que fais-tu ? " s'écria-t-elle.

" Je le lui dis, confuse. Elle me regarda avec reproche.

" — Tu n'en avais pas le droit, Marthe ; ce que tu viens de faire est fort mal.

" — On ne dira plus que tu lui ressembles, répondis-je, pour m'excuser.

" — Mais cela n'empêchera pas la ressemblance. "

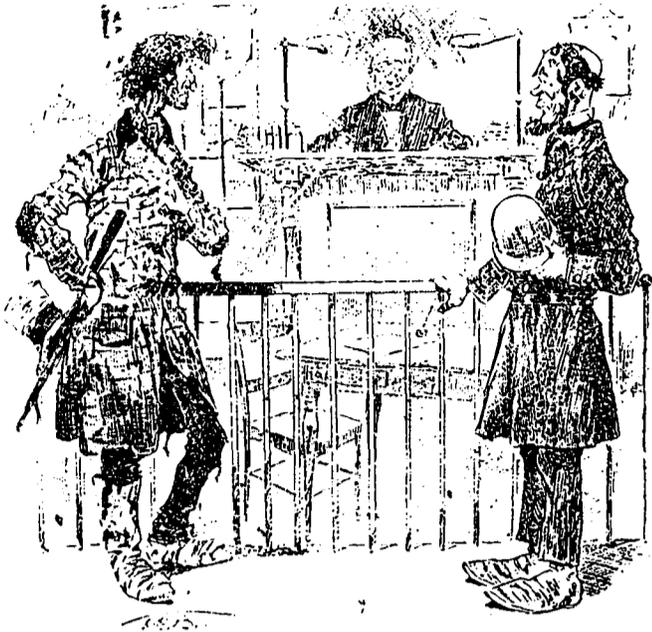
" Avec une pelle, j'enfouis dans la cheminée un dernier débris de la toile ; mais le feu prit à ma robe de mousseline, et en un instant m'enveloppa.

" Affolée, je sortis de la chambre en courant, ne songeant pas que cette course avait la flamme, et quand on put se rendre maître du feu, j'étais défigurée. "



" Je décrochai le tableau. " (P. 25, col. 2.)

## LA JUSTICE A LES YEUX OUVERTS



*Le juge.*—Vous êtes accusé de vagabondage. Plaidez-vous coupable ou non coupable?

*Le prisonnier.*—Votre Honneur, je suis un acteur sans emploi.

*Le juge.*—Acquitté. A un autre.

L'histoire se terminait ainsi.

Contrairement à toutes celles qu'elle m'avait racontées jusqu'alors, tante Marthe ne m'en expliqua pas la morale. Elle ne lui avait pas non plus donné de titre.

"Tante Marthe, comment s'appelle l'histoire?" demandai-je.

Et comme, absorbée par ses pensées, tante Marthe ne répondait pas :

"Elle s'appelle peut-être la vengeance de l'ancêtre, me dis-je, après avoir sûrement réfléchi... Oui, elle doit s'appeler la vengeance de l'ancêtre... Oh ! certainement, elle s'appelle la vengeance de l'ancêtre."

A moi tout seul je venais de trouver le titre ; à moi tout seul aujourd'hui, je trouverai peut-être la morale.

C'est d'abord qu'on ne doit jamais toucher à la mémoire des ancêtres, par respect, sinon par crainte de vengeance.

C'est encore qu'il ne faut pas s'attacher aux dons extérieurs.

C'est surtout qu'une faute d'enfant peut avoir une conséquence sur la vie entière.

Cette histoire de tante Marthe était certainement celle qui avait, sur son front, creusé la ride la plus profonde, car il fallait être un petit enfant comme je l'étais alors, pour n'avoir jamais remarqué à quel point tante était laide, et je comprends aujourd'hui ce qu'elle a dû en souffrir.

Si elle vivait, peut-être me ferait-elle d'autres confidences, ou me laisserait-elle les deviner ; mais elle est morte, emportant tous ses secrets, titres nouveaux, et nouveaux enseignements, et de toutes les histoires écrites entre ses rides, je n'en ai jamais connu qu'une seule.

A. VERLEY.

## LA LEGENDE DE MANSOURAH

Les nombreux touristes qui visitent Tlemcen ne manquent jamais d'accomplir le pèlerinage traditionnel aux ruines de Mansourah qui couvrent une superficie de cent hectares. Au milieu de cette enceinte s'élève, majestueux, le minaret de la Mosquée, haut de 45 mètres et dont il ne reste debout que la tranche verticale extérieure.

Une circonstance qui frappe d'étonnement tous ceux qui contemplent cette élégante construction, c'est ce fait que la portion de la tour qui regarde l'orient s'est écroulée, tandis que la face ouest est restée tout-à-fait intacte. Quand on considère cette moitié de tour qui s'élançait si majestueusement dans l'espace, avec ses masses de pierres et de briques, ses mosaïques vernissées, à une si grande hauteur, l'on se demande si ce n'est pas une main invisible qui retient ainsi, suspendu dans les airs, ce merveilleux édifice.

L'imagination arabe, si fertile en légendes, attribue au courroux céleste la chute de la face orientale du monument. Suivant la chronique, très accréditée chez les arabes et les vieux lettrés musulmans, le minaret fut construit par deux équipes d'ouvriers, l'une composée de Maures et l'autre de Juifs ou de Chrétiens, c'est-à-dire de mécréants.

Lorsque l'édifice fut achevé le sultan Abou Yacoub dit au maître maçon juif :

— La porte du minaret donne dans la Mosquée ; tu ne peux sortir de la tour sans traverser le saint lieu et par conséquent le souiller de tes pas. Je ne permettrai jamais un pareil sacrilège ! Si tu veux descendre de la tour et te retirer tu n'as qu'à embrasser la religion du Prophète et à faire la profession de foi musulmane, prescrite par le Coran. J'ai dit...

L'enfant d'Israël, à qui l'apostasie répugnait, non pour sa conscience, mais crainte de représailles de ses coreligionnaires, demanda du temps pour faire ses réflexions et envisager le meilleur parti qu'il avait à

prendre. Puis, croyant tenir sa solution, il demanda une grande quantité de papier que l'on s'empressa de tenir à sa disposition.

Esprit inventif, comme tous les siens, il s'en servit pour se faire des ailes, à l'exemple des rois des airs et, un beau jour que le puissant Aquilon soufflait de l'orient avec une certaine violence, en vit ce nouvel Icare prendre son essor et du faite de la tour à jamais déshonorée par sa mécréante collaboration, il s'envola dans l'espace.

Sa course dans les régions éthérées et célestes qu'il eut l'outrecuidance de vouloir traverser, ne fut pas de longue durée : Emporté par le vent qui déchira ses faibles ailes, alourdi par le poids de ses poches remplies d'argent et d'or octroyé par le sultan pour son salaire, il alla choir à l'ouest de Mansourah, sur une éminence rocheuse sorte de chaîne de montagnes qui barre la vallée à deux kilomètres de distance, et là il se cassa le cou et fut la proie des corbeaux.

Cette éminence a toujours conservé le souvenir de cette tradition et se nomme de nos jours le "col du juif." Lecteur, si vous allez de Tlemcen à Lalla-Marnia, en quittant Mansourah, pour franchir un col qui vous conduit vers le plateau de l'Aïn Sobra, demandez le Col du Juif au conducteur de la voiture : Il vous le montrera.

Ce n'est pas tout : Le Prophète Mohammed, indigné de la participation de ce mécréant israélite dans l'édification du miaret, alla trouver Allah et le supplia de ne point bénir ce travail de juif !

Dieu lui répondit : "J'exauce ta prière, et non seulement je ne bénirai pas cet édifice, mais je détruirai d'un souffle le côté qui est sorti des mains de cet infidèle.

Et ce fut fait. Le Prophète des vrais croyants n'avait pas achevé de regagner le paradis où trônent ses houris que Dieu fit tomber par sa volonté céleste, la portion de ce monument bâtie par les mains du Juif. Il trancha la tour du haut en bas, comme d'un coup de son glaive, et c'est pourquoi il n'est resté debout que la partie regardant vers le Mahgreb, celle qui fut édiflée par les vrais croyants et fidèles musulmans.

Ceci se passait en l'an de l'hégire sept cent quarante-cinq. Six siècles ont passé sur les ruines de Mansourah, et la partie conservée du minaret, décrite ci-dessus, est aussi intacte qu'au jour, déjà si éloigné, de son édifcation.

(Revue Algérienne.)

J. CANAL.

## DANS LES CHARS, A VALOIS

*Le docteur Lagaffe (à son voisin).*—Pardon, monsieur, n'êtes-vous pas fabricant de poudre insecticide ?

*Le voisin.*—Non, monsieur. (il allume un havane).

*Le docteur Lagaffe.*—Sapristi !... voilà un cigare exquis... Si j'en juge par l'odeur... Où vous procurez-vous ce nectar-là ?

*Le voisin.*—Permettez-moi de vous en offrir un, monsieur. C'est un "Champagne cigar".

*Le docteur Lagaffe.*—Oh... monsieur.

*Le voisin.*—Ne vous gênez pas. C'est moi qui les fabrique.

## LE REVENANT

Un paysan se présenta tout ému au curé de sa paroisse, lui contant qu'il avait vu un revenant, et que depuis lors il en était tout épouvanté.

"Quand avez-vous vu ce revenant ? lui demanda le curé.

—La nuit dernière, vers minuit, en rentrant chez moi.

—Et où donc ?

—Le long de la muraille de l'église, au clair de la lune.

—Bon ! et quel forme avait le spectre ?

—Ah ! monsieur le curé, la forme d'un âne énorme.

—Que la paix soit avec vous, mon ami : c'est votre ombre sans aucun doute, qui vous aura effrayé."

## LA JUSTICE A LES YEUX OUVERTS — (Suite et fin)



*Le juge.*—Vous êtes accusé de vagabondage. Plaidez-vous coupable ou non coupable ?

*Le prisonnier.*—Je suis un acteur sans emploi, Votre Honneur.

*Le juge.*—Trop gras. Trente jours pour avoir menti à la Cour. A un autre.

L'INTENTION ET LE FAIT



I

*M. Grossepanse.* — N'est-ce pas exaspérant ! Au moment où j'allais m'endormir, voi à un de ces satanés vendeurs de journaux qui vient me casser les oreilles de ses cris sauvages. Je descends lui dire que s'il ne se tait pas sur le champ, je lui brise les os.



II

— Ecoute un peu ! misérable gamin ! Je vais t'apprendre à... (s'interrompt soudain et prenant un autre ton) Hein ? Qu'est-ce que c'est ? Un autre combat naval ! Tiens, prend ce dix centins et donne-moi un journal. Tu peux garder la monnaie. (*En lui-même.*) Ces pauvres petits gagnent bien leur argent. On ne peut s'empêcher de les plaindre.



I

*Mme Grognon.* — Est-ce possible, Jean, voilà cette effrontée de Brigitte qui revient de la messe et elle porte une toilette tout-à-fait semblable à la mienne. C'est dégoûtant ! en vérité, et je m'en vais, de ce pas, la mettre à la porte.



II

*La même (quelques instants plus tard).* — Brigitte, je vois que vous avez une nouvelle toilette ; elle vous va très bien ; je vous en félicite, ma fille. Je suis descendue vous dire que nous dîneront de meilleure heure aujourd'hui, parce que nous devons sortir cet après-midi.

STATUES

(A propos de l'inauguration du monument de Champlain)

Le sculpteur modèle l'argile ;  
Puis, prenant le marbre indocile,  
Le pétrit dans sa main habile  
Avec un patient effort ;

Ou bien sous sa fière tutelle  
Il soumet le bronze rebelle :  
Si la matière en est moins belle,  
Pour vaincre le temps il est fort ;

Et contre ce temps qui le tue  
L'Homme en vain lutte et s'évertue,  
Quand, bronze ou marbre, la statue  
Immobille, impassible, voit

De son œil fixe et sans prunelle  
Passer les siècles devant elle  
Et s'avancer l'ombre éternelle  
Qui sur le passé toujours croît.

Tristes autels où se consume  
Un reste de tison qui fume,  
Efonchez-vous dans cette brume  
Où le soleil ne luira plus !

Les dieux meurent : leurs temples vides  
Sont comme ces déserts arides  
Où frissonnaient jadis les rides  
Des grands océans disparus ;

Mais l'Art a conservé l'image  
Du dieu que vénérât le mage  
Et que le fou comme le sage  
Venait adorer en tremblant :

Ce n'est plus le dieu qu'on adore ;  
C'est sa forme vivante encore,  
C'est la Beauté, divine aurore,  
Sortant, pure, du marbre blanc !

CAMILLE SAINT-SAËNS.

A QUAND LE PANIER ?

Un jour que la reine Victoria se rendait à son château de Balmoral, en Ecosse, le convoi sur lequel elle voyageait, s'arrêta quelques instants dans la ville de \*\*\*.

L'un des gros bonnets de l'endroit, profita de l'occasion pour offrir à Sa Majesté, un panier du plus beau raisin de ses vignes.

Quelques temps après, le gros bonnet recevait une lettre, dans laquelle la Reine faisait les plus grands éloges de son raisin. Croyant causer un grand plaisir à son jardinier en chef, il lui lut la lettre royale. Le jardinier écouta distraitement cette lecture, et lorsqu'elle fut terminée, il dit simplement : " Et elle ne dit pas quand est-ce elle nous renverra le panier ? "

FURET.

ERREUR DE PROFESSION

*M. Dubois (2 heures du matin, passant sa tête à travers sa fenêtre entr'ouverte après avoir entendu un vigoureux coup de sonnette).* — Qu'est-ce que vous voulez ?

*Une petite voix pleurarde (de la rue).* — C'est-y vous, monsieur Dubois ?

*M. Dubois.* — Oui.

*La petite voix.* — Voulez-vous venir au numéro 414 rue Laguchetière, aussi vite que vous pourrez ? Apportez vos instruments.

*M. Dubois (d'une voix courroucée).* — Tu te trompes de rue, mon petit. Le Dubois que tu cherches demeure au même numéro que moi, mais dans la rue Dorchester.

Et M. Dubois referma sa fenêtre en marmotant entre ses dents : " Ce satané docteur aurait bien pu choisir un autre numéro, je ne serais pas troublé dans mon sommeil toutes les nuits." Et il regagna son lit. Mais à peine avait-il eu le temps de s'introduire entre ses draps que la clochette retentit de nouveau.

*M. Dubois (exaspéré).* — Vont-ils me lâcher ? (*Ouvrant sa fenêtre.*) Eh ! Qu'y a-t-il ?

*La même petite voix pleurarde.* — C'est pas le docteur, c'est vous le meublier, que nous voulons. Papa et maman, ils sont enfermés dans le lit-corniche et nous ne pouvons plus les en faire sortir !

LA SAGESSE DES PROVERBES

*M. Roulé (entrant comme un ouragan dans un magasin de secondemain).* — Vous êtes un escroc, un voleur, un chenapan !

*Abraham (avec calme).* — Fous n'avez pas le droit de m'abbeler un voleur, mossieu.

*M. Roulé.* — Je n'ai pas le droit ? Voyez cet habit que vous m'avez vendu \$5. Il est tout mangé des mites, et il se déchire en souillant dessus !

*Abraham.* — Et c'est pour cela que fous m'abbalez voleur.

*M. Roulé.* — Mais oui, et je crois que je n'ai pas tort.

*Abraham.* — Foyons, fous savez bien qu'on ne juge pas un homme t'après ses habits.

IL FALLAIT LE DIRE

*Le patron.* — Vous avez un œil au beurre noir, mon ami. D'où cela provient-il ?

*L'employé.* — Ma femme m'a lancé des fleurs.

*Le patron.* — Des fleurs n'ont pu vous infliger cette blessure ?

*L'employé.* — Il faut vous dire qu'elles étaient dans des pots.

UN SEUL MAITRE

*Le visiteur.* — Tu es un bon petit garçon qui écoutes bien ton papa, n'est-ce pas ?

*Freddie.* — Non, monsieur. Maman me gronderait si j'écoutais bien papa.

EN BONNE CONDITION



*Le docteur Pilule.* — Ne sais-tu pas, mon garçon, que les cigarettes ont pour effet de paralyser les poumons ?

*Joe.* — Sais pas, m'sieu ; mais je voudrais bien que vous m'entendiez crier lorsque papa me surprend à en fumer !

## MODES PARISIENNES



ROBE EN CACHEMIRE DE L'INDE ET CRÈPE. Jupe coupée d'une seule pièce, doublée de taffetas ou de polonoise, garnie d'un biais de crêpe remontant devant et formant la pointe. Corsage court, de forme boléro, ouvert en arrondi devant sur un gilet de crêpe et bordé d'un volant en crêpe coupé en forme de V renversé et tournant tout autour du corsage; nœud de mousseline noire, col droit, manches à coudes à revers de soie. Doublure de corsage ordinaire fermée au milieu du devant.  
 Matière : 6 verges  $\frac{3}{4}$  de cachemire, 3 verges  $\frac{1}{2}$  de crêpe.

## PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 196.—Nous donnons un joli modèle pour robe de petit garçon, faite en toile garnie de galons. La robe est ajustée par des coutures, sous les bras et les épaules; le devant et le derrière ont un double pli creux piqué



No 196. Robe pour petit garçon.



No 270. Corsage pour dame avec extra petit côté.

jusqu'à la taille; au-dessous de la taille il n'est plus retenu afin de laisser l'ampleur voulue pour la jupe; la fermeture est sur le côté gauche, avec des boutons et boutonniers sur fausse patte. Un large col marin finit le

cou avec une jolie cravate ou surah; à la taille, une ceinture en cuir avec boucle. Les manches, d'une seule couture, sont froncées du haut et du bas dans un poignet droit. Flanelle, cheviot, cover et serge ainsi que piqué, toile, duck et crash sont aussi bien recommandés. Les couleurs pour les vêtements de cette année sont en brun, vert et rouge dans toutes les variations, en bleu indigo, militaire, marine etc. Le galon est généralement la garniture employée.

Quantité d'étoffe en 44 pouces pour garçon de 4 ans : 2 verges  $\frac{3}{4}$ .  
 Grandeurs de patron de 2, 4 et 6 ans.

No 270.—Ce joli modèle est fait en étoffe bleu et gris. La garniture est en ruban de soie écossais et soie unie; le parfait ajustement est accompli par les coutures usuelles avec extra petit côté et doubles pinces. Le corsage est en pointe devant et derrière et se ferme, sur le côté gauche, avec boutons et boutonniers; au-dessus de la fermeture le corsage a un large revers coupé inégalement; le col se termine par une bande, surmontée d'une ruche en ruban écossais. Les manches ont deux coutures avec un peu d'ampleur à l'épaule. Un corsage de cette description peut être fait en n'importe quelle étoffe et peut être garni rien qu'avec des piques à la machine.

Ce modèle est très seyant pour dames un peu fortes, par le nombre de coutures et les pointes qui forment ce corsage, lequel fait paraître la taille plus longue et par ce fait domine la largeur.

Il faut 2 verges  $\frac{1}{2}$  en 44 pouces pour un corsage destiné à une personne de grosseur moyenne.

Ce patron est coupé dans les grandeurs de 32 à 40 pouces mesure de buste.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 30 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## TOUCHANTE RENCONTRE

Un brave marin avait pour voisin dans un omnibus de Paris, un gros monsieur, à la bedaine ornée d'une large chaîne d'or.

—Je vois que vous êtes dans la marine, dit le gros monsieur, au vieux loup de mer!

—Oui, pour vous servir, monsieur.

—Moi, mon brave, continue prétextuellement le gros monsieur, je ne suis pas précisément dans la marine, mais c'est moi qui fournis tout le fromage qu'on mange sur les vaisseaux de guerre.

—Ah! c'est vous, greudin. Je vous cherchais depuis trois ans, dit le matelot. Et se levant, il appliqua sur la face du gros monsieur, une gifle magistrale. Puis se tournant vers les autres passagers, fort amusés de l'incident:

—Maintenant, s'écria-t-il, montrez-moi donc le greudin qui nous fournit le beurre.

## C'EST-IL BRAVE, UN GÉNÉRAL?

Charlie.—Papa, est ce que c'est brave un général?

Le papa.—Mais certainement, mon chéri. Pourquoi me demandes-tu cela?

Charlie.—Parce que sur les peintures, on voit que les généraux se mettent très loin et regardent la bataille avec des lunettes d'approche.

## PAS DE CHIANCE

Rouleau.—Le pauvre Néplat est en danger.

Bouleau.—Traiment! Est-il malade?

Rouleau.—Non; mais hier au soir, apercevant Mlle Blondine sur la rue, il a jeté un cigare qu'il venait d'allumer pour aller au devant d'elle.

Bouleau.—A-t-elle pu, au moins, apprécier un tel acte de désintéressement?

Rouleau.—Elle l'a beaucoup remercié; mais elle lui a aussi déclaré qu'elle ne consentirait jamais à épouser un homme aussi peu économe.

## MOYEN POUR MÉNAGER LA BIÈRE

Une dame anglaise ayant prié le docteur Johnson de lui indiquer le moyen de conserver un tonneau d'excellente bière, dont elle faisait le plus grand cas, et d'empêcher que ses gens n'y touchassent: "Le moyen est bien simple, lui dit le docteur, vous n'avez qu'à mettre à côté une pièce de vin de Bourgogne." On ne dit pas si le conseil fut suivi.

## AU VILLAGE



UNE NOCE DE MOIS.

TRIO DE PROVERBES

Si tu ne chasses pas, mange le faucon.

Il faut garder une oreille pour l'accusé.

Ce qui garantit du chaud garantit du froid.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

**NETTOYAGE DES BIJOUX.**—Les matières à employer sont : eau de savon, mie de pain, rouge à polir et peau de gants.

**Préparation :** frotter les bijoux avec une brosse douce trempée dans de l'eau de savon un peu épaisse. Essuyer avec un linge fin, puis avec de la mie de pain ou de la peau de gants.

Pour les bijoux de grande dimension, employer du rouge à polir, du colcotar ou rouge de Prusse délayé dans un peu d'alcool ; frotter avec un linge fin, puis essuyer.

BL. DE S.

Variétés et Informations

LES MAISONS QUI MARCHENT

Une opération très curieuse et rapetant, par son originalité, les travaux des ingénieurs, va être effectuée à Paris, au Champ de Mars. Voici en quoi elle consiste : Le commissaire général a décidé que les charpentes en fer, ou fermes de la galerie de 30 mètres qui aboutissaient au dôme central en 1889, et qui ont été conservées, seraient utilisées dans les nouvelles constructions pour 1900. Ces fermes ont, en effet, même hauteur et même portée que celles projetées par les architectes. Elles devraient donc être démontées, transportées et remontées parallèlement à l'axe de l'ancienne galerie des machines, opération nécessairement longue à pratiquer.

Afin de l'éviter, les adjudicataires ont proposé de substituer au démontage et remontage le transport en bloc sur le nouvel emplacement. C'est une opération qui se pratique souvent aux Etats-Unis et à laquelle on ajoute même volontiers la surélévation sur place des édifices en les soulevant par le bas. Au cas particulier des constructions de l'exposition de 1900, l'opé-

L'anémie—ou en d'autres mots la pauvreté du sang—est une des maladies les plus communes de nos jours. Elle affecte sans exception, les femmes de tous les âges, mais plus particulièrement les jeunes filles entre 13 et 20 ans. — Etes-vous anémique ? — Etes-vous pâle et votre teint jaune ? Vos yeux sont-ils ternes ? Vos lèvres et genèives sont-elles pâles au lieu d'être roses ? Votre appétit variable et faible ? Etes-vous fatiguée et essoufflée après le moindre exercice ? Souffrez-vous d'étourdissements et de maux de tête ? Votre cœur bat-il violemment si vous marchez un peu vite ? Etes-vous abattue, mélancolique et faible ? Si l'en est ainsi, vous êtes anémique, vous êtes sur la route de la consommation, et par conséquent de la mort. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent l'anémie en faisant du sang riche, rouge et pur. Aux figures pâles et jaunes, elles donnent le rayon de santé, donnent de la vigueur à tout le système, et font de la vie une bénédiction au lieu d'un fardeau. Mlle Ledoux dit : " Depuis plusieurs années j'ai beaucoup souffert de grande faiblesse et du beau mal. Je n'avais pas d'appétit, je souffrais aussi de maladie de foie, toujours mal à la tête, j'ai blessé dans les jambes, pas d'appétit et douleurs dans tous les membres. Je souffrais aussi de faiblesse et pauvreté du sang. Une amie m'ayant dit que le seul remède qui pouvait me guérir était les Pilules Rouges du Dr Coderre, je commençai à en prendre. Jamais je ne pourrai faire assez de louanges de ce remède, car il m'a débarrassée de toutes mes maladies. Maintenant que je suis guérie, je me fais un devoir de le recommander à toutes les femmes et jeunes filles malades." Mlle Bertha Ledoux, 150 Ste Elizabeth, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent infailliblement ces languissantes et douloureuses maladies particulières aux femmes. C'est le remède qui donne la force, la santé et chasse tous les ennuis et les tristesses de la vie à toutes les femmes qui le prennent consciencieusement. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés et le dos, se dépliant souvent d'un membre à un autre, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitation du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès

Mlle BERTHA LEDOUX

DEPUIS NOMBRE D'ANNEES TORTUREE PAR LE BEAU MAL ET PLUSIEURS AUTRES MALADIES

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE ONT MIS FIN A TOUTES SES SOUFFRANCES



Mlle BERTHA LEDOUX.

de chaleurs, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps entiers, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostrations nerveuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger par les femmes enceintes, elles leur donneront des forces et aideront à la constitution de l'enfant ; elles peuvent être prises par la plus faible jeune fille.

N'oubliez pas que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Ecrivez leur une description complète de votre maladie, ils vous répondront pour rien. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de questions pour traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Nos médecins examineront votre maladie et vous donneront un grand nombre de conseils, qui, si vous les suivez bien, aideront beaucoup à vous guérir. C'est une chance unique que nous vous donnons de consulter nos médecins spécialistes. Adressez vos lettres, DEPARTEMENT MEDICAL, Boite 2306, MONTREAL.

Déjà, nous des pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 cents la boîte, ce sont des imitations des Pilules Rouges du Dr Coderre. Ces imitations sont la plus grande fraude du jour. Il est arrivé un grand nombre d'accidents par l'usage de ces imitations que l'on vend à bon marché. Ces imitations faites à bon marché contiennent toujours de la morphine, de l'arsenic et de la strychnine. Déjà, nous, si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez-nous 50 cents en timbres canadiens ou américains pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : CHEMIE FRANCO AMERICAINE, Boite 2306, MONTREAL.

douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés et le dos, se dépliant souvent d'un membre à un autre, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitation du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès

sivement les positions suivantes : 1. Mouvement de translation jusqu'au nouvel alignement devant la galerie des machines ; 2. conversion sur place d'un quart de cercle ; 3. translation parallèle au palais des machines jusqu'au nouvel emplacement adopté. Pour réaliser ces trois mouvements, les quatre pieds de chaque ferme seront munis de galets sur pivots semblables à de colossales roulettes de fauteuil ; ces galets rouleront sur des voies ferrées droites ou circulaires qui leur donneront la direction. On prépare, en ce moment, les fondations destinées à supporter les constructions à leur emplacement définitif et, dans un mois, les maisons qui marchent de l'exposition de 1900 feront leur promenade sous les yeux des passants étonnés.

LE LANGAGE DES MOUCHES.

On se souvient sans doute qu'un certain docteur Garner avait prétendu étudier et connaître le langage dont se servent entre eux les singes. Aujourd'hui, le naturaliste Smithson s'efforce de saisir les "paroles" des mouches.

L'appareil employé par le "savant" pour s'initier au langage des mouches est le microphone, qui rend sensible à nos oreilles les sons les plus faibles et les plus légers.

D'après ses expériences, M. Smithson prétend que les mouches auraient un langage particulier et ne communiqueraient pas seulement entre elles par signes expressifs, comme les fourmis, qui frottent leurs antennes contre le corselet de la compagne dont elles veulent se faire comprendre. Bien plus, il serait parvenu à noter les signes les plus essentiels de ce langage. Attendez un dictionnaire des mouches.

A la sortie du Conservatoire : — En somme, les concours de cette année n'ont pas mis en lumière beaucoup d'artistes d'un talent vraiment supérieur...

— Aussi, quelle idée de fixer ces concours au mois de juillet ! Par ces fortes chaleurs. Tout fond

Pensée de couturier : " La toilette est à la femme ce que l'enveloppe est à la lettre ; l'une fait souvent deviner ce que contient l'autre."

Une rencontre, retour du marché. — Et votre cher mari, madame Duchignon ?

— Encore malade. Le médecin lui a défendu tout travail de tête... et comme il est coiffeur, pensez si ça nous prive !

LE CHOIX

Il est aisé de faire un bon choix de remède quand on connaît le *Baume Rhumal*, le seul qui guérisse rapidement et sûrement les rhumes obstinés. 125

Le Manque d'Appétit

est aussi douloureux que la fatigue de la tête ou des membres. Il arrive un moment où vous ne savez vraiment ce que vous désirez. C'est le temps où vous avez absolument besoin d'une tasse de

BOVRIL

afin de donner au système épuisé la nourriture nécessaire, et cela sans le surcharger ; aux organes digestifs toute la force nécessaire au travail qu'ils doivent accomplir.

BOVRIL fait pour le système vital ce que ne peut faire nulle autre chose. Il rétablit la vigueur, maintient la santé et combat les attaques de la maladie. Il convient aux jeunes et aux vieux, à l'invalides comme à l'athlète.

BOVRIL, Limited

30 Farringdon Street, Londres (Angleterre).

25 et 27 Rue Saint-Pierre, Montréal (Canada).



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

**Amusements et Sports**

LA PHOTOGRAPHIE DIRECTE DES COULEURS

Nous avons assisté, samedi, dans le local du Camera Club, Square Philips, à une fort intéressante séance donnée par M. Gabriel Veyre, agent général des Messieurs Lumière, de Lyon, les célèbres inventeurs du cinématographe.

Pendant deux heures l'auditoire très choisi, composé d'artistes et de représentants de la presse, a assisté au défilé de vues inédites fort habilement présentées par M. Veyre, vues tirées sur la "vitrosc", si parfaitement transparente, qui vient remplacer le celluloïde ordinairement employé.

A signaler dans ce vivant kaleïdoscope de scènes prises aux quatre coins du monde, les épisodes de la guerre hispano-américaine; les exercices des chasseurs alpins, dans les Alpes; la sortie du port; Mexicains et cow-boys domptant des chevaux sauvages; des scènes humoristiques et, surtout, la joyeuse baignade de nègres, avec des effets de marche en arrière tout à fait désopilants.

Mais le principal attrait de la soirée était, incontestablement, la présentation des photographies en couleur obtenues directement par MM. Lumière et récemment offertes à l'appréciation de l'Académie des Sciences, de Paris. C'était là, vraiment, un régal de haut goût, complètement inédit, non-seulement au Canada, mais même dans le monde entier.

Chacun, en admirant les si délicates nuances des couleurs reproduisant bouquets de fleurs, bijoux, accessoires, intérieurs, etc., a pu applaudir à ce qui a été le mot de la soirée, un monsieur s'écriant: "Permettez que je présente ce bouquet aux dames." C'est la nature même prise sur le fait avec ces teintes chatoyantes que, jusqu'à ce jour, on n'avait pu admirer, avec le regret de ne les pouvoir fixer que, sur le verre dépoli d'une chambre noire.

C'est une des plus étonnantes inventions du siècle que les merveilleuses plaques admirées par nous sur l'écran où les projetait électriquement l'opérateur.

Trop courte soirée et sans lendemain. hélas! M. Veyre montant mercredi à bord du C. P. R. pour aller, à travers les splendides Montagnes rocheuses, à Vancouver et s'embarquer pour le Japon, la Chine, l'Australie, les Indes, etc.

Partout seront prises des vues cinématographiques originales par le merveilleux instrument que chacun connaît, vues que les visiteurs de l'Exposition de Paris, en 1900, pourront admirer.

Les nombreux amateurs des plaques extra-rapides Lumière et de ses papiers impressionnés en trouveront chez M.

F. Cordon, agent au Canada, 1835 rue Notre-Dame, chez lequel tous renseignements seront donnés.

Nous souhaitons à M. G. Veyre d'accomplir un bon et fructueux voyage et le remercions bien sincèrement de l'agréable et instructive soirée qu'il nous a fait passer.

PALLADIO.

**IL DEVRAIT Y AVOIR UNE LOI**

Afin de prévenir la publication d'annonces émanant de charlatans réclamant des guérisons fantastiques et qui, par ce moyen, vous volent, non seulement votre argent mais aussi votre santé.

**DÉCLARATIONS ASSERMENTÉES NÉCESSAIRES**

Chaque rapport que vous voyez d'une guérison opérée par le *Ryckman's Kootenay Cure* est une déclaration sous serment, et la personne qui l'a signée est vivante et bien portante. Ce sont là des témoignages ne pouvant être contredits et nous en avons des centaines en notre possession: pour rhumatisme inflammatoire, musculaire ou sciatique, maladie de Bright incluse, maladie du sang et de la peau, exéma, catarrhe, éruptions de boutons, toutes ces maladies sont guéries.

(Déclaration assermentée)

J'ai eu des rhumatismes pendant des années, et suivis d'une attaque de paralysie. Quatre docteurs ont déclaré que mon cas était désespéré. J'étais devenu sourd et j'avais perdu l'usage de mes jambes, tout cela a été guéri par l'usage du *Kootenay Cure*. Je ne perds plus connaissance et n'ai plus de convulsions et cela est dû entièrement au *Kootenay Cure*. J'ai soixante-deux ans et je fais cette déclaration solennelle devant un juge de paix.

Signé: MARGARET PATERSON, 91 Vine Street, Hamilton, Ont.

Demandez le livre des témoignages, il vous sera adressé gratuitement. Le *Kootenay Cure* coûte \$1.00 la bouteille, 6 bouteilles pour \$5.00, soit de votre pharmacien, soit directement de la S. S. RYCKMAN MEDICINE CO., limited, Hamilton, Ont.

En vente chez B. E. MCGALE, pharmacien, 2125 rue Notre-Dame, Montréal.

Boulingrin, malade, est alité. Son médecin l'examine, lui trouve de la fièvre et grilloane une ordonnance.

Alors Boulingrin, familier et sarcastique:

—N'allez pas vous trompez au moins, docteur! C'est bien moi que vous allez débarrasser de la fièvre et non la fièvre que vous débarrasserez de moi!

Guibolard est en villégiature dans la Touraine:

—C'est bien beau la campagne, écrit il à sa femme; je ne sais pas pourquoi il n'y en a pas l'hiver."

**LE VIN TONIQUE DE L'ÉPOQUE**

La maison Laporte, Martin & Cie, vient d'obtenir pour le Canada l'agence générale pour la vente du merveilleux Vin Saint-Léon, si renommé en Europe pour ses propriétés nourrissantes, toniques et stimulantes.

Ce vin qui jouit là-bas d'une vogue justement méritée et possède la confiance entière de la Faculté, rendra, ici, de grands services à nos praticiens.

Ce reconstituant souverain est, dit-on, d'un goût agréable et peut servir comme vin de dessert.

Tant mieux, si nous pouvons enfin trouver un vin véritable, qui loin de nuire à la santé, assure au contraire la résistance corporelle et prolonge la durée de la vie, sans lui enlever les plaisirs.

**LA SOCIÉTÉ  
DES ECOLES GRATUITES  
DES ENFANTS PAUVRES**

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Arts a lieu tous les jours à 3 h. p.m et 8 h. 30 p.m.  
L'école pour les enfants pauvres s'ouvrira le 1er Septembre.  
Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

**RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A  
DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.  
Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage**

**GRATIS** **GRATIS**



Une Offre **GRATUITE** Extra-ordinaire

Une magnifique Bague en Or Solide, avec une Pierre Précieuse représentant le mois durant lequel vous êtes né, véritable monture Belcher, GRATIS.

Vous n'avez rien à payer. Envoyez-nous simplement, sur une carte-postale, votre nom et votre adresse

au long et vous recevrez douze paquets de PETAL PERFUME (qui est une concentration des fleurs les plus odorantes). Vous les rendrez pour nous, si vous pouvez, le le paquet. Vous nous enverrez ensuite notre argent, \$1.20; et pour votre trouble, vous recevrez l'une de nos belles bagues d'anniversaire de naissance. Une pierre précieuse différente représente chaque mois. Ainsi, si vous êtes né en janvier, vous recevrez un grenat; en février, une acaïyste; en mars, une pierre de sang; en avril, un diamant; en mai, une émeraude; en juin, une agate; en juillet, un rubis; en août, une sardonyx; en septembre, un saphir; en octobre, une opale; en novembre, une topaze; en décembre, une turquoise. Rappelez-vous que vous avez le choix de ces bagues GRATUITEMENT; nous vous demandons seulement de vendre pour \$1.20 de nos marchandises. Envoyez, sans retard, sur une carte-poste, votre adresse, en mentionnant ce journal, et nous vous enverrons le PETAL PERFUME. Pas d'argent requis; nous prenons tous les risques. Retournez ce que vous n'avez pu vendre.

**PETAL PERFUME COMPANY,**  
91 Adelaide St. East, - - - TORONTO, ONT.

**GRATIS** **GRATIS**

Calino et le genre descriptif.  
Calino, qui rentre d'un voyage en Beauce, veut faire à quelqu'un une description du pays.  
—Imaginez, commence-t-il, une immense forêt où il n'y aurait pas d'arbres...

Un professeur demande à un élève à quoi il distingue un poirier d'un pommier:  
—Dame! aux fruits...  
—Mais quand ils n'en portent pas?  
—Alors, j'attends!

**DÉCOUVERTE SCIENTIFIQUE**

Le Dr J. G. Lussier, de Valleyfield, bien connu dans le monde médical, vient enfin, après 30 ans de travail opiniâtre, d'expérience et d'observation, de composer une préparation médicale de la plus haute importance. C'est un purificateur du sang, tonique en même temps, qui rend au sang pureté, sa force et rétablit les fonctions des organes internes.

Une compagnie est déjà formée pour en faire l'exploitation et cette préparation sera connue sous le nom de "Purificateur Tonique du Sang."

Deux bohèmes passent devant un restaurant à la mode.  
—Tiens! dit l'un d'eux, j'ai oublié quelque chose dans ce restaurant là!  
—Et quoi donc?  
—D'y dîner!

**OSERAIT-ON LE DIRE?**

Qu'aucun autre remède a fait autant de bien à l'humanité souffrante que le *Baume Rhumal*, ce remède souverain sans pareil pour les affections de la gorge et des poumons. 25c. partout. (23)

**COUPON — PRIME DU "SAMEDI"**

PATRON No .....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

**CI-INCLUS, 10 CENTIMS** .....

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 23.

**PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"**

**Coupon No 19**

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec paraphe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. d'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain numéro, l'appréciation *graphologique* sur votre caractère, etc.

**ON DEMANDE:** — On demande une femme, dans chaque ville, pour vendre de maison en maison, une médecine bien connue: Vente facile. Commission libérale. Aucun dépôt ni garantie requis. Adressez: E. A. SPRONG, HAMILTON, ONTARIO.

Une brave femme se présente au guichet et remet à l'employé une dépêche de neuf mots à l'adresse de son fils qui est au régiment.

—Pour vos cinquante centimes, lui dit le préposé, vous avez encore droit à un mot.

—Eh bien! alors, répond la brave femme, mettez: *J'embrasse.*

**HORACE PEPIN**

**Dentiste**

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

**Dr A. SAUCIER**

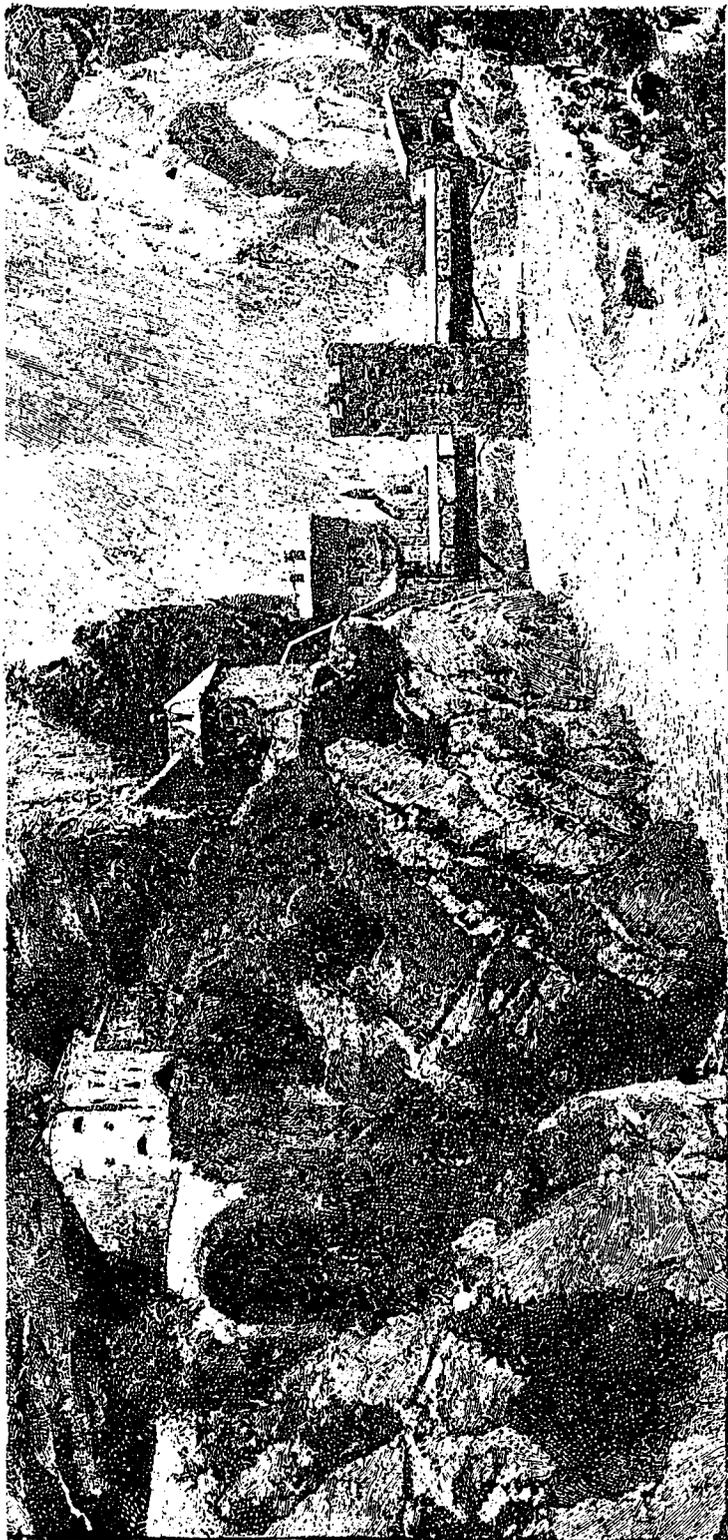
DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, . . . . MONTREAL

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 148**



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

On trouve la solution juste: Mlle M. Jobin, A. Simard, Mlle P. Carrière (Montréal), W. Deschamps (Québec, Q.), Mlle A. Dallaire (Fall River, Mass.), Mlle A. Couture (Haverhill, Mass.), Mlle M. St. Hilaire, A. Bergeron (Lewiston, Me.), J. H. Dellande (Nouvelle-Orléans, La).

353 Litchon (Lewiston, Me.), J. H. Dellande, 226 Esplanade (Nouvelle-Orléans, La).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

**Presque pour Rien!**

EN ALLANT CHEZ

**HENRI ALLARD**

411 Rue Craig

VOUS TROUVEREZ

Cigares de 5 cts pour	4 cts
Cigares de 10 cts, 3 pour	20 cts
Steak et patates frites	25 cts
Pork and Beans	5 et 10 cts
Huitres à la mesure (bulk)	35c la pinte
Huitres à la doz., triées à la main	20 cts
Huitres frites, la doz.	30 cts
Chops	25 cts

Z..., dont le ventre menace de faire une sérieuse concurrence à la panse légendaire de Falstaff, va consulter son médecin.

—En effet, dit le docteur, vous feriez bien de vous arrêter de grossir. Vous avez déjà dépassé l'état normal... Restez en là.

—Ah! cher docteur, je crains bien de passer outre.

Un bon bourgeois remet son aumône habituelle à l'aveugle du pont suspendu et l'exhorte à faire moins de coups en souillant dans son instrument.

—En conscience, Monsieur, répond le bonhomme avec dignité, ce n'est pas pour les quelques sous qu'il me donne que le public peut exiger que je joue de la musique comme la clarinette-solo de la musique des pompiers.

Les élections au village.

Jean-Louis qui remplissait, le 8 mai dernier, pour la première fois, ses devoirs d'électeur, se fait expliquer les opérations du vote par une forte tête de l'endroit.

—C'est simple comme bonjour. Le 8 mai, on t'a payé à boire, n'est ce pas? C'était le premier tour de scrutin. Le 22, on te payera à boire et à manger... C'est ce qu'on appelle le boulotage!

Le petit Jean-Pierre aperçoit pour la première fois une automobile qui traverse le village.

—Oh!... s'exclame-t-il tout ébahi... une voiture qui a oublié son cheval!

LE DRAME DE ST-LIBOIRE

LA TRIBUNE de St-Hyacinthe publiera le 1er octobre prochain, une brochure contenant le Procès et la Condamnation de J. B. GUILMAIN, l'assassin de J. B. LAPLANTE, son oncle; le Résumé du Président du tribunal et une critique impartiale et juridique de ce Résumé.

Cette brochure sera envoyée franco par la maille sur réception de 10 cts. Adressez: "La Tribune", St-Hyacinthe.

**QUERY FRERES**

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10 MONTREAL

**C. L. ESMONIN**

LE CÉLEBRE DERMATOLOGISTE

1853 Rue Ste-Catherine, - Montréal

Guérit toutes les **Maladies de la Peau**, quelle qu'en soit l'ancienneté et la gravité. Un grand nombre de certificats attestés de guérisons, envoyés gratuitement, y compris celui de *Mr. F. Poirier*, imprimeur, 516 rue Craig, guéri radicalement d'un cas de pelade du cuir chevelu.

**50 ANS EN USAGE!**

**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>r</sup> CODERRE**

**PILULES DE NOIX LONGUES**  
(Composées)  
**De McGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Un monsieur se présente, l'autre jour, au télégraphe, en disant qu'il vient annoncer à son père la mort d'un de ses frères.

—Monsieur, fait l'employé, vous savez que la dépêche ne doit pas avoir plus de vingt mots.

—Vingt mots! il n'y a pas de danger. Je n'en ai que deux à mettre:

*Nous héritons!*

TOUT LE MONDE

Riches comme pauvre, jeune comme vieux, trouve le plus grand avantage à employer le *Baume Rhumal* qui guérit infailliblement le rhume, la toux, la grippe, la bronchite.

124

**Le Massage et les Bains Electriques**

font promptement disparaître le rhumatisme, la sciatique, la névralgie et toutes les maladies nerveuses.

DEPARTEMENT ELECTRIQUE

AUX

**BAINS LAURENTIENS**

Angle des rues Craig et Beaudry

Jour des DAMES: Le lundi matin et le mercredi après-midi.

**LA MINERVE**

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT | A Montréal, - \$1.00 par an  
| Hors Montréal, \$3 00 "

**LE MONDE CANADIEN**

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement: \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de chromos lithographiques, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de ce jour.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES  
**J. G. A. GENDREAU,**  
DENTISTE

Honors de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.  
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

A la visite, chez le major.  
—Qu'est-ce qu'il a ce gaillard-là ?  
—Monsieur le major, il se plaint d'un grand mal de tête.  
—Ah ! ah ! céphalalgie !  
—Non, monsieur le major, c'est pas l'halalgie... c'est Dumanet.

M. Prudhomme au bord de la mer.  
—Je pense aux bizarreries de la nature... Ainsi elle a mis dans la mer des millions de livres de sel et pas un sou de poivre !

Tel. Bell 784

**D<sup>r</sup> F. T. DAUBIGNY**

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

Heure de première classe

**378 et 380 Rue Craig**  
MONTREAL

Spécialité: Chirurgie

LES

**CIGARES et CIGARETTES**

**Chamberlain**

... SONT ...

**FIN DE SIECLE**

ESSAYEZ-LES !

**DIX Cents**

L'APRES-LAVERGNE

Photographes

NO 360 RUE ST DENIS

TÉL BELL 1283 MONTREAL

MARCHAND 843 P. Q.

Lili cause avec un capitaine ami de son père.  
—C'est que j'ai douze ans maintenant.  
—Tiens, je ne vous en aurais donné que dix.  
—Ah ! capitaine, vous êtes un flatteur.



Riez,  
Belles dames, et votre Ferblanterie rira avec vous, si vous employez-le...

Brillant

**St-Antoine**

EN VENTE PARTOUT

Petit tous les métaux, sans exception. Le plus simple, le plus durable et économique. Sans acide et sans danger. VICTORIA CHEMICAL WORKS, 680 rue St-Laurent. Tel. Bell 7297.

Calino s'est présenté au conseil général et il a été battu :  
—Comment ça vous est-il arrivé ? lui demande-t-on.  
—Eh bien, voilà : mon concurrent a eu plus de voix que moi. Sans ça, j'étais élu haut la main !

**The Promotive of Arts Association, Ltd.**

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

**48 RUE ST-LAURENT.**

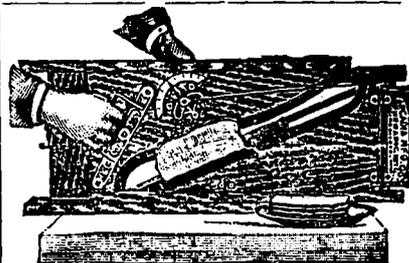
Distribution de Tableaux  
ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle  
TOUS  
Les Premiers **Mercredis** du mois.

Prix du billet, **25 cents.**



**TRANCHE-PAIN** pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...  
**RASOIRS** Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...  
**COUPELLERIE** importée directement pour cette raison à prix très raisonnables chez...

**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**  
8 Rue St-Laurent.

**Meubles Meubles**

SATISFACTION  
OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement : les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

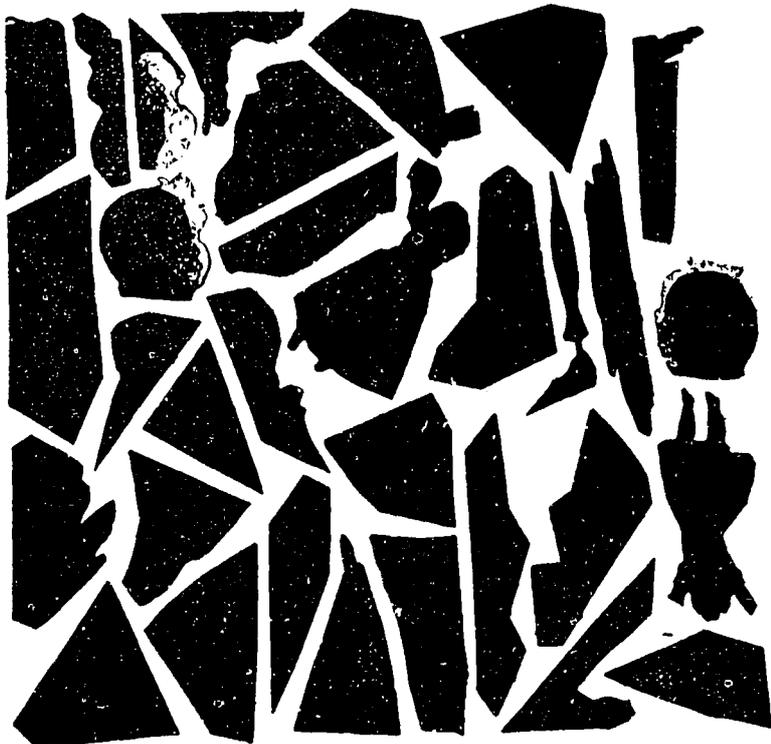
Ouvert tous les soirs.

**F. LAPOINTE**  
Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix

**1551 RUE STE-CATHERINE**

Consultation d'actualité.  
—Oh ! dites-moi, cher docteur, ce que je pourrais faire pour combattre cette chaleur terrible.  
—Le remède est simple.  
—Oh ! dites, docteur, dites vite.  
—Eh bien ! madame, accueillez les gens qui peuvent vous porter ombrage, mangez de la chair fraîche et conservez votre sang froid.

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 151**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : UN TRIO DE REBES.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez nous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Mont: eal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 12 octobre, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



**PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**

"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.